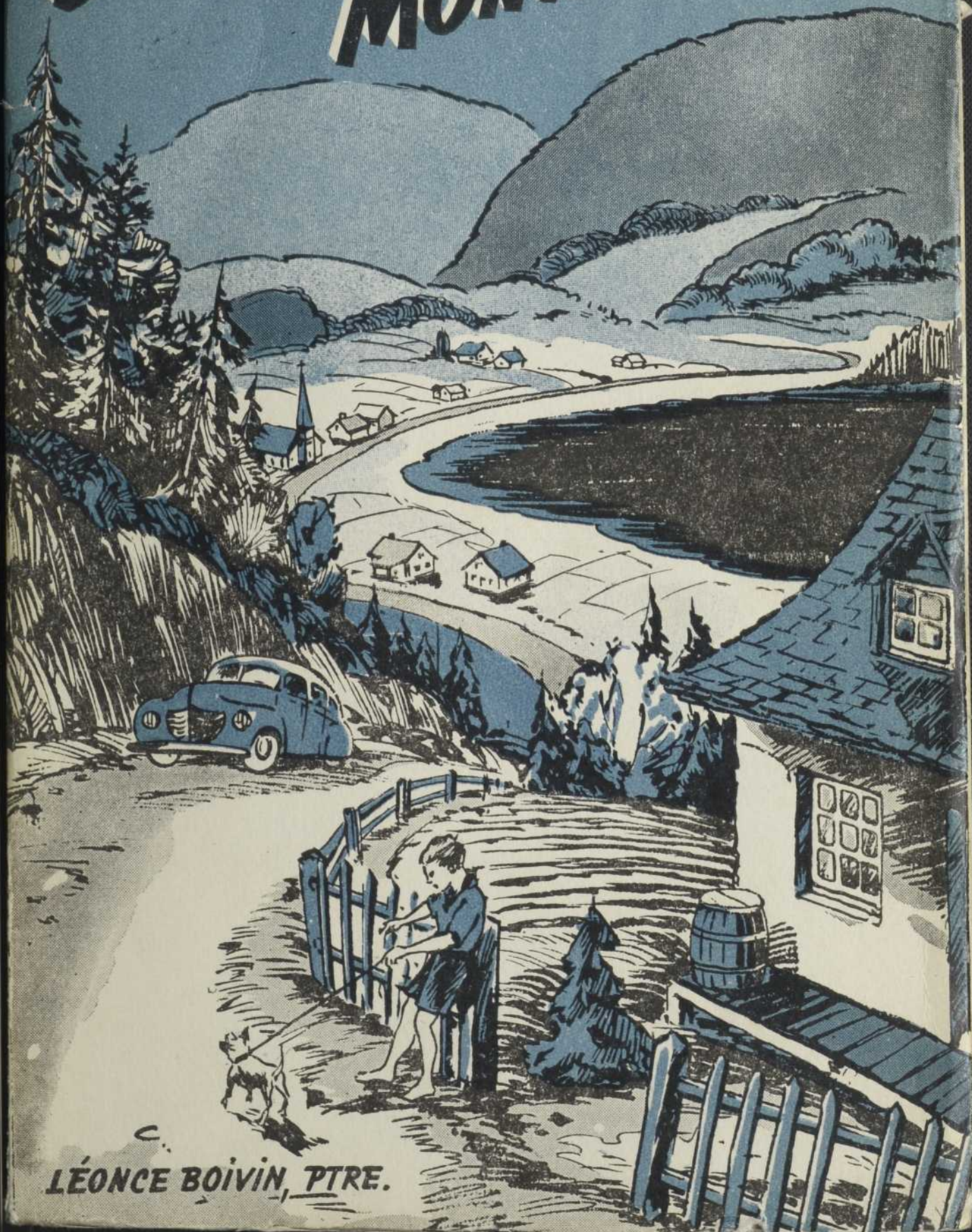
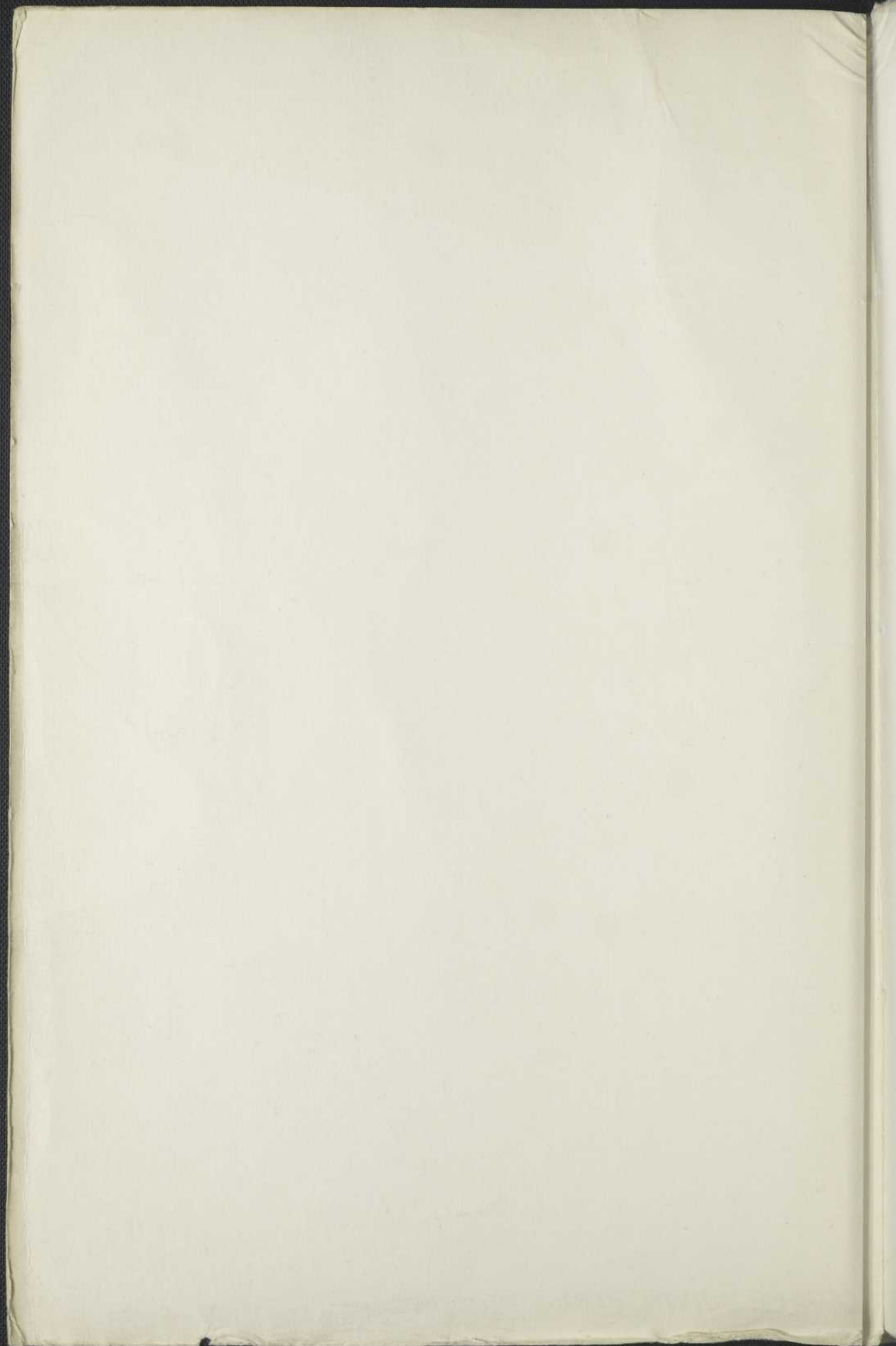


DANS NOS MONTAGNES



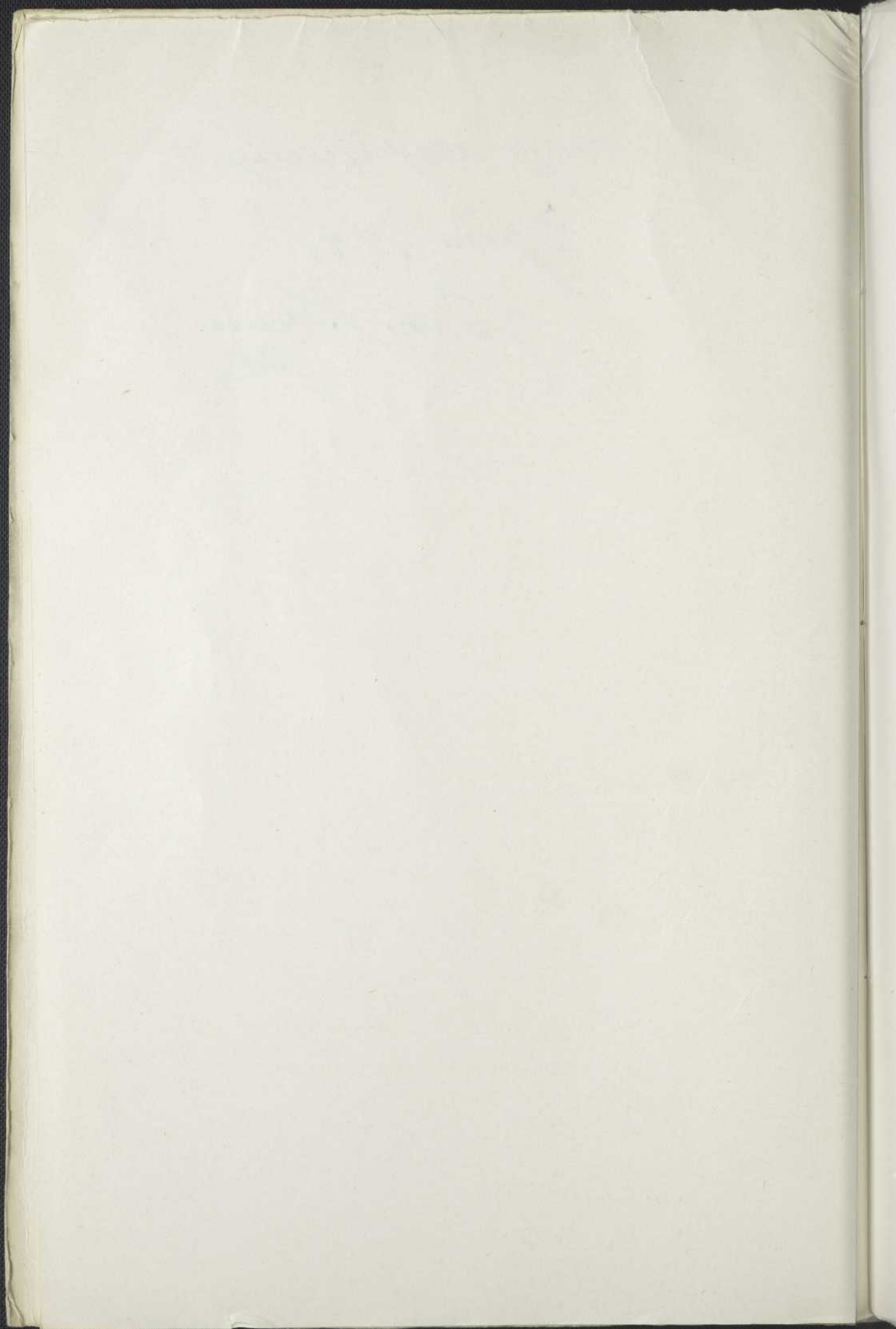
LÉONCE BOIVIN, PTRE.



Вормару respectfully

Дружбу 1941

Генерал Вормару
РБ



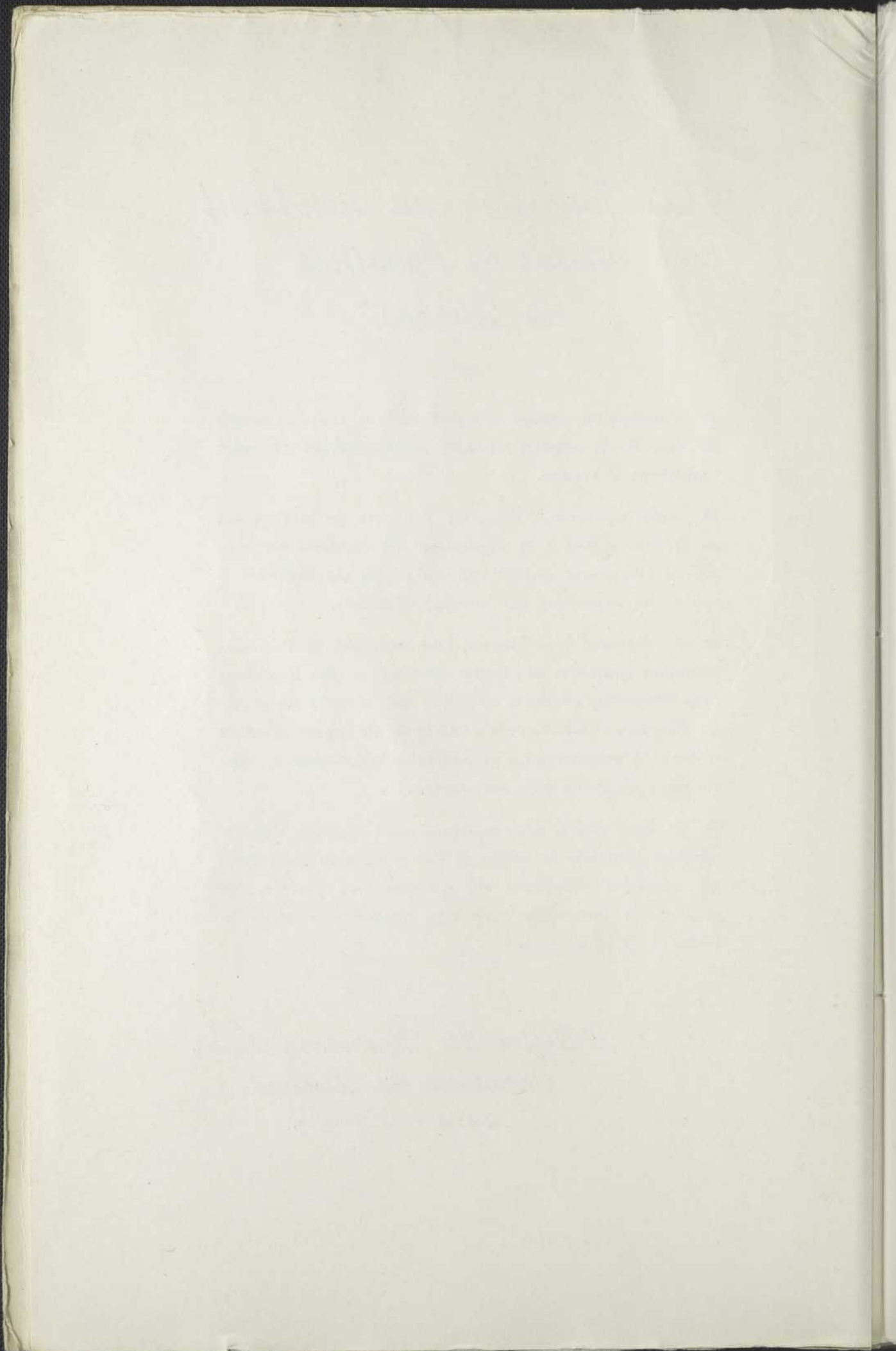
Aux Touristes qui viendront visiter la Province de Québec.



- Pour qu'un voyage soit profitable à tous les points de vue, il est sage d'y penser soigneusement et assez longtemps d'avance.
- Voilà pourquoi l'Office du Tourisme de la Province de Québec a mis à la disposition des touristes un personnel compétent qui se fait un plaisir de répondre à toutes les demandes qui lui sont adressées.
- En écrivant à ce bureau, l'on obtiendra, à titre absolument gracieux, des cartes routières et des brochures bien illustrées, où toute personne qui projette un voyage d'agrément pourra puiser une foule de renseignements utiles à la préparation d'un itinéraire intéressant et conforme à ses goûts et à ses moyens.
- Si on le désire, nous pourrons aussi suggérer des itinéraires complets et variés, si l'on veut bien nous donner quelques précisions sur ce que l'on préfère, les moyens de locomotion que l'on entend utiliser et le temps dont on dispose.

*L'Office du Tourisme de la
Province de Québec*

Québec, P. Q., Canada.



LÉONCE BOIVIN, PTRE

Docteur en Théologie

Licencié en Droit canonique.

CURÉ DE L'ASSOMPTION DES
ÉBOULEMENTS

Dans nos
Montagnes

(CHARLEVOIX)



LES ÉBOULEMENTS

Mars 1941

Droits réservés

Ottawa
1941

TABLE DES MATIERES

I	Nos montagnes - nos lacs	5
II	La Petite Rivière	57
III	La Baie St-Paul	63
IV	St-Urbain	102
V	Les Eboulements	108
VI	Isle-aux-Coudres	152
VII	Saint-Irénée	178
VIII	Saint-Hilarion - Saint-Agnès	184
IX	La Malbaie	189
X	Comment apprécier notre région . .	215
XI	Conclusion	230
XII	Notes documentaires	237

Nil obstat:

Chicoutimi, die 25 januarii 1941

J. Dufour, pter.

censor deputatus.

Imprimatur:

† Georges,

Evêque de Chicoutimi,

Chicoutimi, le 26 janvier, 1941

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

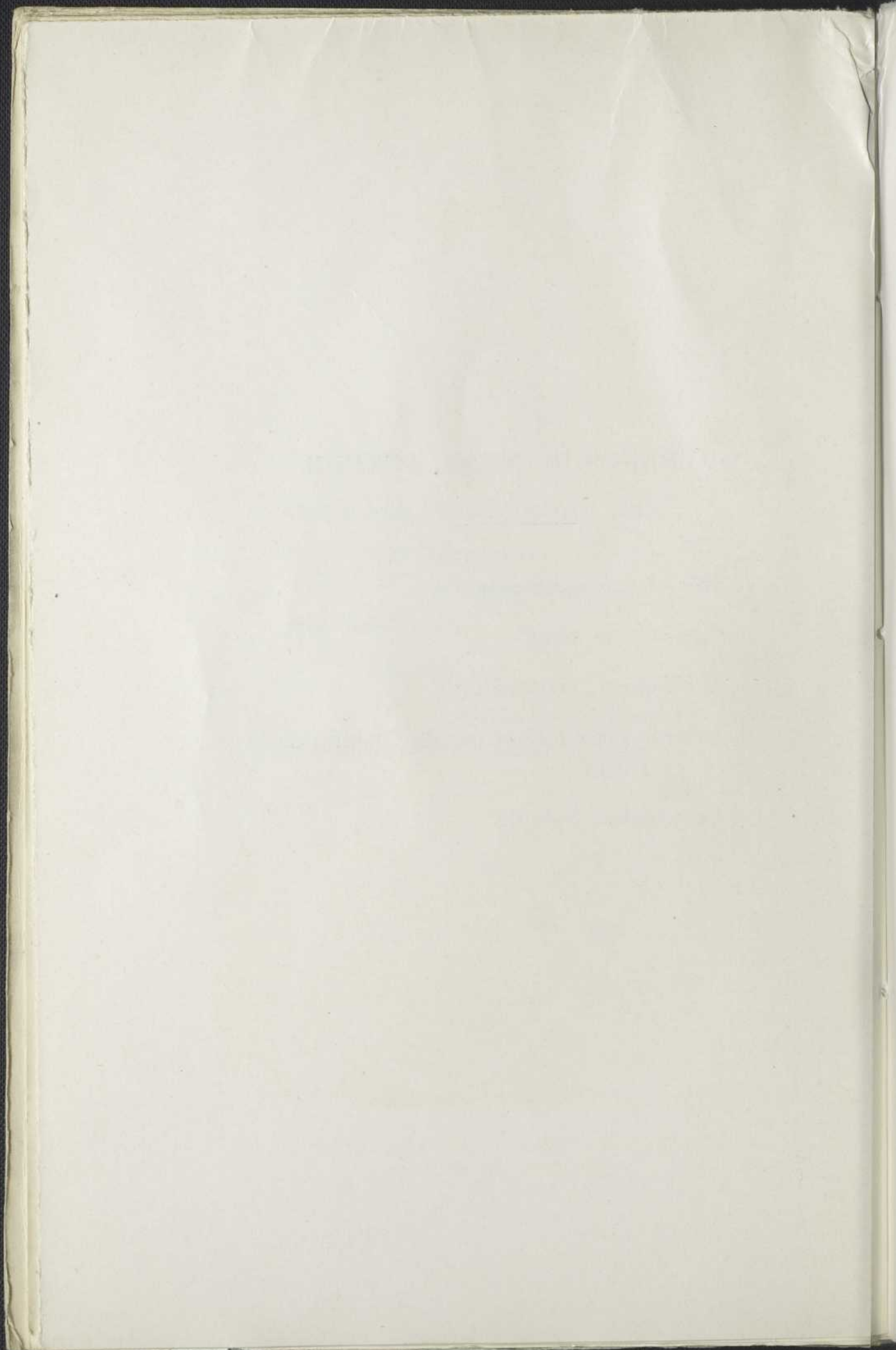
Hérésies et schismes.

Catéchisme social.

Méthode d'Arithmétique.

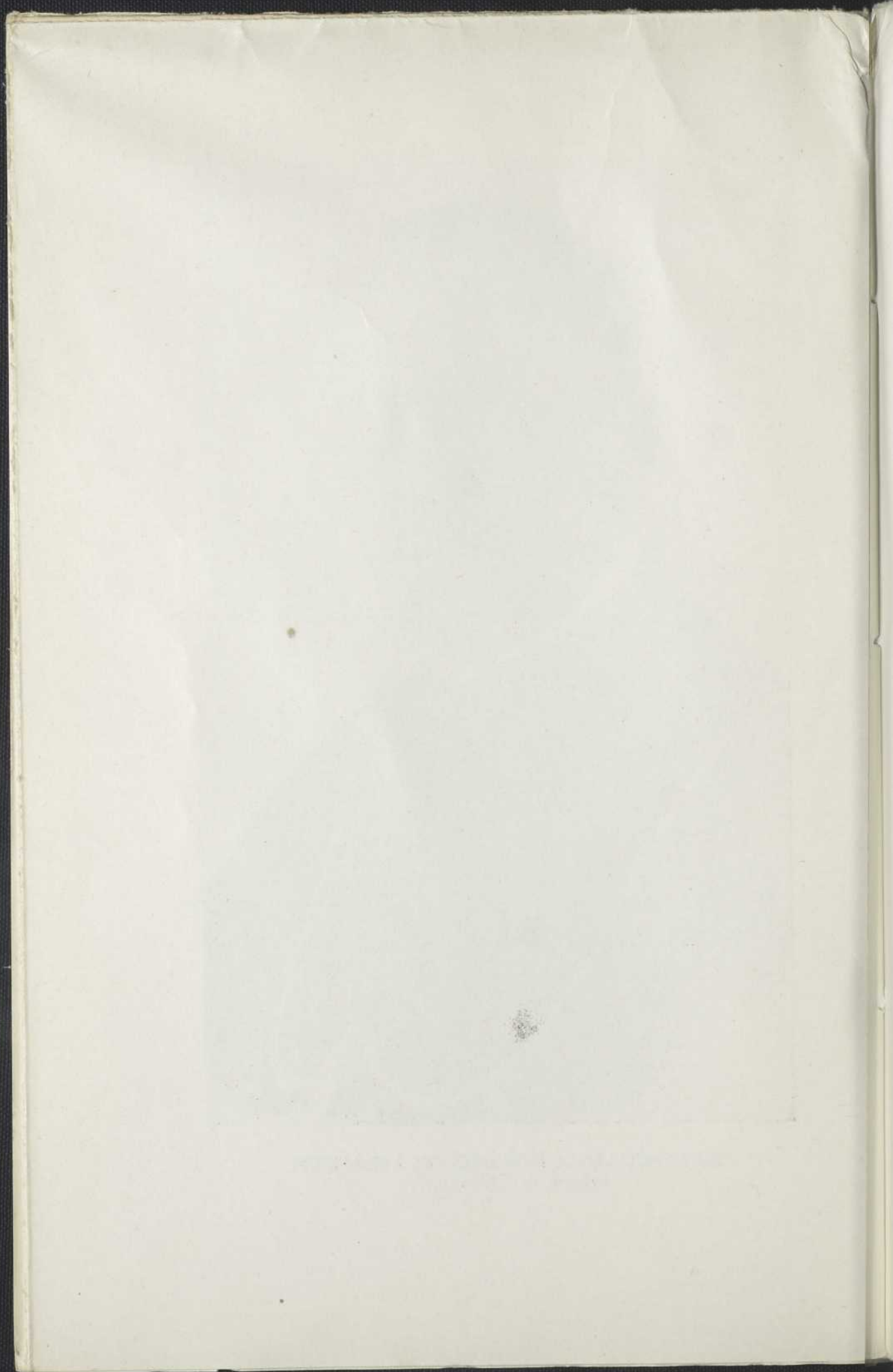
Prières pour l'Exercice du Chemin de la
Croix.

Le Combat Social.





SON EXCELLENCE MGR GEORGES MELANÇON
Evêque de Chicoutimi.



Monsieur l'Abbé Léonce Boivin, D.Th. Curé
Les Eboulements (Charlevoix) Qué.

Cher Monsieur le Curé,

Votre petite Histoire "Dans Nos Montagnes" ira bientôt présenter, aux gens de notre Province, un coin de terre merveilleux où Dieu semble s'être plu à réunir tout ce qui peut reposer et réjouir l'oeil de l'homme. Les montagnes et les prés de Charlevoix, que l'on decouvre sous un aspect toujours nouveau et plus enchanteur, à mesure qu'on les traverse, méritaient d'être présentés au public et je vous félicite d'avoir dépensé, à cette louable tâche, un peu de vos loisirs.

On vous aimera davantage cher Monsieur le Curé, et on vous le dira d'un peu partout, car je me demande s'il est beaucoup d'endroits dans la Nouvelle-Angleterre, comme au Canada où il ne se trouve pas quelque fils de Charlevoix, qui ait illustré la petite Patrie que vous chantez, sous un nom du terroir comme ceux de Simard, Boivin, Dufour, Lapointe, Tremblay, Bouchard, Rochette, Casgrain, Forget, Fortin... et tant d'autres synonymes de grandeur, noblesse et loyauté, parceque initiés de bonne heure à tout ce qui est grand, beau et qui rapproche du bon Dieu.

Inutile de vous dire, Monsieur le Curé, que les

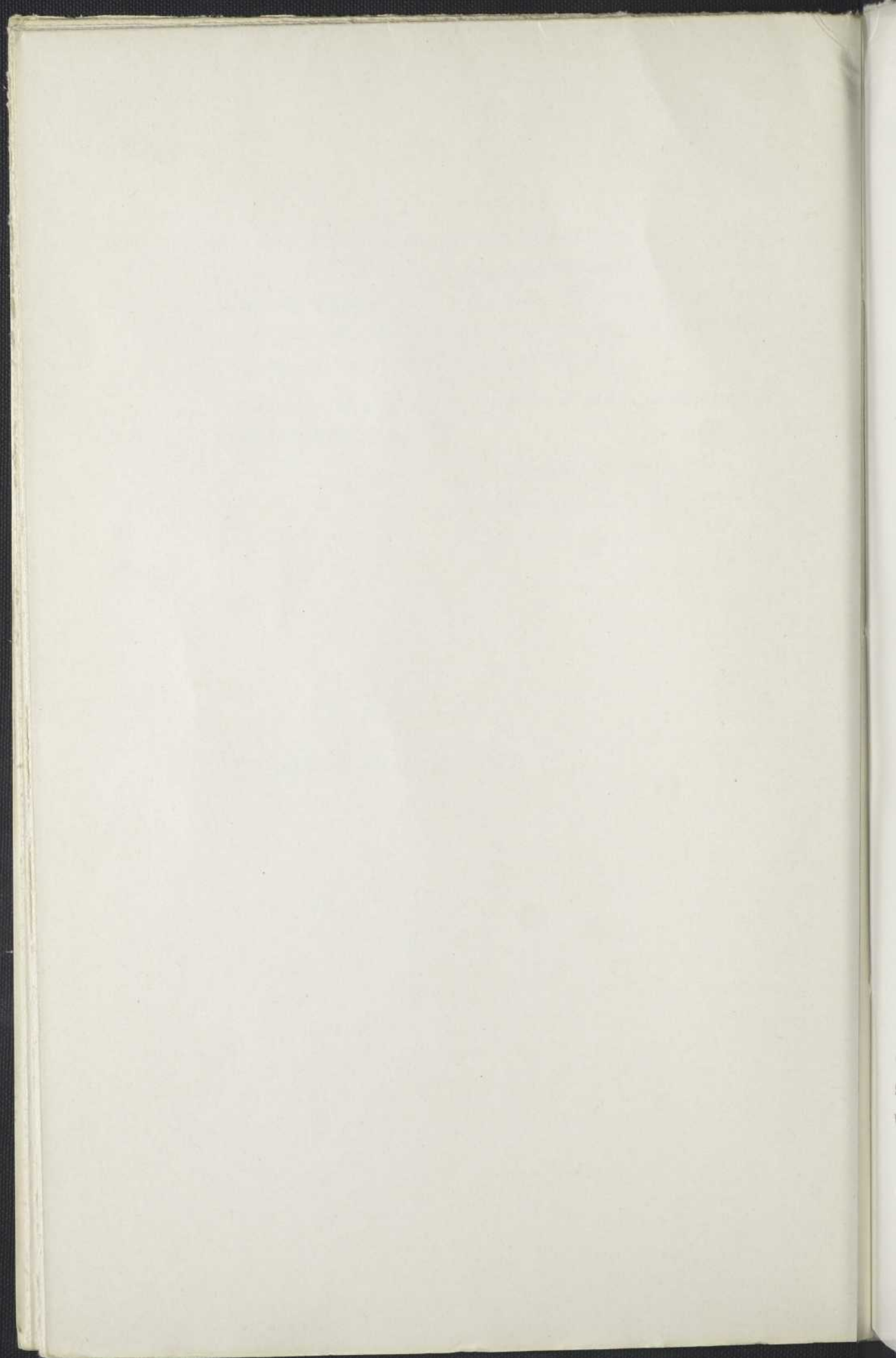
filis de Charlevoix qui ont essaimé si prodigieusement, à leur tour, dans nos régions de Chicoutimi, de Roberval et du Lac St-Jean, vous seront reconnaissants de leur avoir rappelé des souvenirs chers du foyer ancestral.

Croyez Monsieur le Curé à mes sentiments respectueux en N. S.

† GEORGES MELANÇON,
Evêque de Chicoutimi.

Chicoutimi, 12 mars, 1941.





AVANT-PROPOS.

Ce livre est historique, mais n'est pas une histoire. Ce n'est qu'un geste hardi, trop hardi peut-être de ma plume, plutôt mûre. J'ai écrit à la fine course, parce qu'en écrivant j'y suivais des étapes de ma vie d'enfance. Si j'y parais au premier chapitre, ce n'est point l'orgueil, encore moins une naïve prétention, mais c'est d'abord pour faire avec vous une course de reconnaissance, dans la région; et surtout parce que j'y suis né, j'y ai vécu, et j'y vis encore, et, au pied de ces monts, en face de mon fleuve, si Dieu le veut, reposera mon humble poussière.

Vous ne lirez là que le récit d'une vision, incomplète, je le sais, de tout ce que le Créateur a voulu faire de beau, de grand, de sublime chez nous. Ces traits d'ensemble sont comme les grandes lignes de l'abrégé du mystère. Ce n'est pas tant la nature qui fascine et qui éblouit, mais son Auteur qui dépasse, ravit, et supplie de l'aimer. Ces routes difficiles, âpres, étroites, et presque partout sur l'abîme suspendues, ont été foulées par les pieds sacrés des premiers missionnaires et des premiers Evêques de la Nouvelle-France. Monseigneur François de Mont-

morency Laval, 1er évêque du Canada et de tout le Nouveau-Monde, y posa plusieurs fois ses pieds héroïques, portant sur lui et par lui les grâces de Dieu et les Dons du Divin Esprit. Qu'ils sont beaux les pieds des évangélisateurs, les pieds de nos missionnaires, porteurs de la Croix, porteurs de la Foi, porteurs du bien, porteurs de la paix. A genoux! Baisons-les avec respect, amour et reconnaissance.

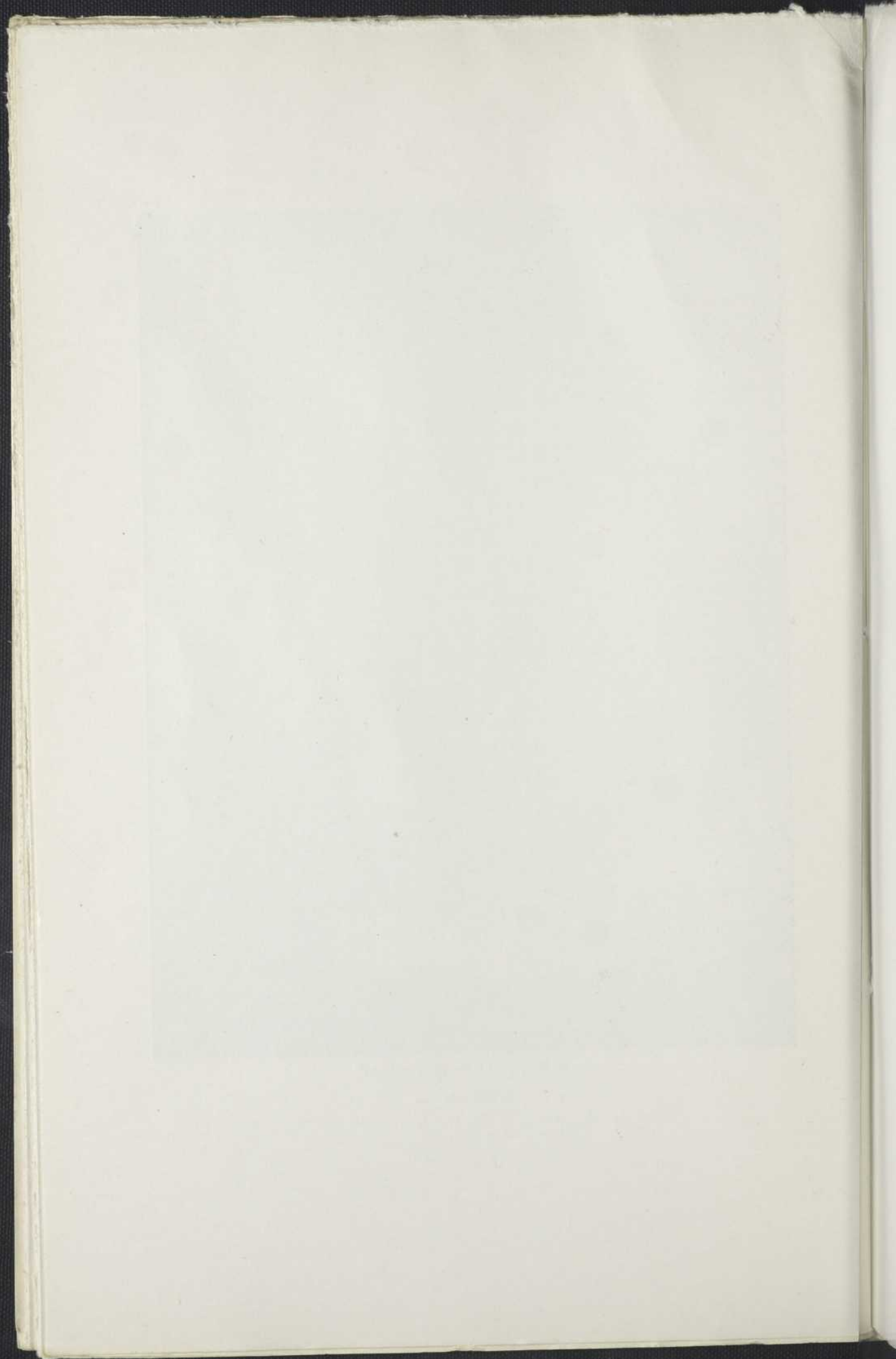
Tous ces monts, ces rivières et ces sites enchanteurs sont l'image des élans de l'âme que la foi élève jusqu'à Dieu. Mais la nature n'est de Lui qu'un reflet pâle et mourant, tandis que la foi va jusqu'au Soleil de justice, va jusqu'à Lui, et par sa Bonté Infinie jusqu'au sein de Son éternelle gloire.

A Vous, mon Dieu, l'Auteur de ces mondes, je dédie mon travail. Qu'il serve à vous connaître, à vous aimer et à vous mieux servir.

Daigne Son Excellence, Mgr Geo. Melançon, notre Evêque, que nous aimons de tout notre coeur, bénir mon travail et son humble et soumis serviteur.



LE CHATEAU FRONTENAC
Québec.



Chapitre Premier

NOS MONTAGNES — NOS LACS

Nos montagnes sont de grande famille. Elles sont les aïeules de la race, et n'ont pas d'autre origine "*ethnique*" que la main du Créateur. Elles sont les soeurs du grand Fleuve, des Grands Lacs et des prairies immenses, immenses elles aussi, courant sur plus de deux mille milles de long. Elles vont du Labrador au grand Lac des Esclaves, en trois chaînes, qui emmuraillent le plateau Laurentien. Ce sont les Laurentides, de formation Laurentienne, du temps de l'âge Laurentien, soeurs du fleuve St-Laurent, et encadrant le plateau laurentien : — du Laurentien d'un bout à l'autre, c'est-à-dire, vieilles de centaines de siècles et de milliers peut-être, les plus vieilles du monde, la première plissure de la terre, qui, comme une écorce au contact de la chaleur, se contractait et faisait ses premiers plissements. Elles sont donc le noyau du monde, le centre autour duquel le monde a grandi.

Que de noblesse ! Et combien vénérables par leur grand âge !

Elles étaient, au temps primitif, des milliers

de siècles avant qu'il y eût des bêtes, avant qu'il y eût des plantes. Elles étaient seules, soulevées, au milieu d'un univers chaotique, émergeant sur les eaux boueuses de la terre en travail, première formation granitique, qui sortait du centre, nous révélait la solidité du point d'appui de notre monde; arêtes encore vives et nues, qu'un énorme glacier, qui se forma plus tard, coupa dans sa course rampante, éreinta, stria ici et là, diminuant leur hauteur, les usant par la glace, par l'eau, le gel, le dégel, les tempêtes, les secousses, elles, les aînées des montagnes du globe.

Les êtres courbent tous avec l'âge, comme s'ils s'humiliaient en vieillissant: Les montagnes n'y font pas exception.

Dieu ouvrit sa main Infinie et y jeta la semence des premiers arbres du monde. La première flore était créée.

* *

*

Au pied des Côtes de St-Joachim, nous y entrons en plein — C'est le commencement du Cap Tourmente, qu'il faut grimper par là en zigzaguant la montée qui serait trop raide, s'en aller en arrière du Cap, passer dans la coupe des montagnes, pour éviter plus de côtes. Celles



Le village de St-Féréol,

de St-Joachim étaient jadis bien terribles; mais elles sont aujourd'hui si belles! Le chemin est large, est dût, est uni. Autrefois on n'avait pas ces accotements en quai de cèdre, les détours étaient cassés, et la montée moins unie. On sautait de la voiture au pied des Côtes, et on n'embarquait que sur le dessus. Le cheval suait, savonnait quand même, et en avait plein son poil pour monter.

A droite du premier échelon des Côtes, il y a un petit coin plat — c'est le guet des bandits d'autrefois. Ils se cachaient là, et attendaient les voyageurs, qui revenaient de vendre en hiver leur viande — poulets — dindons — moutons etc. à Québec, et ils cherchaient à les dévaliser. Mon oncle Elzéar s'est fait courir une fois par ces voleurs — Il était postillon — Les bandits sautèrent dans leur voiture — Mon oncle hala le fouet, et, sur la blanche, qui menait vite, était "entraînée" — (une jument de postillon), Les voleurs suivaient à pic de cheval. Mon oncle arrivait au commencement de la Miche, et les voleurs suivaient toujours; il a pu les laisser dans la montagne de Saint-Tite; leur cheval n'en pouvait plus — Mon père s'est fait poursuivre aussi une fois. Mais il avait Jack, un fameux cheval de sang ARYEN, rouge et non pas blond, pas un seul poil à la queue. le de-



L'Eglise de Saint-Tite.

vant trois pouces plus bas que la croupe — Vous devinez si ça faisait bien en montant les côtes; — Il “menait” en dedans de trois minutes. Mon père fut vite débarrassé des voleurs. Il m’a toujours dit qu’il n’avait jamais eu peur. Sur ce point je ne retiens pas de lui.

La MICHE est une montagne ronde, qui se trouve audessus des premières maisons que l’on rencontre sur les côtes de St-Joachim. La Montagne de St-Tite proprement dite est plus haute; elle est comme au milieu d’un trio.

A droite, le Cap Tourmente, que l’on vient de contourner, sur lequel il y a une petite chapelle, pas aisée à trouver, pas facile à voir, consacrée à la Ste-Vierge, en actions de grâces pour une faveur obtenue.

A gauche, c’est le Mont Ste Anne. Pour le voir de près, en automne surtout, je passe toujours par St-Féréol; le Chemin croise la route nationale à Beupré — et, à gauche, on monte un peu, on traverse des beaux paysages, où la vue est extraordinaire: On a tout St-Joachim et le PETIT-CAP sous les pieds, le fleuve, l’Isle-d’Orléans, le Sud, Québec, dans le lointain, les pointes des Caps qui s’avancent comme une grande pêche à l’anguille, l’Ile aux Coudres, l’Ile aux Grues, l’Ile aux Oies, etc.... etc..., et on commence à voir les maisons de St

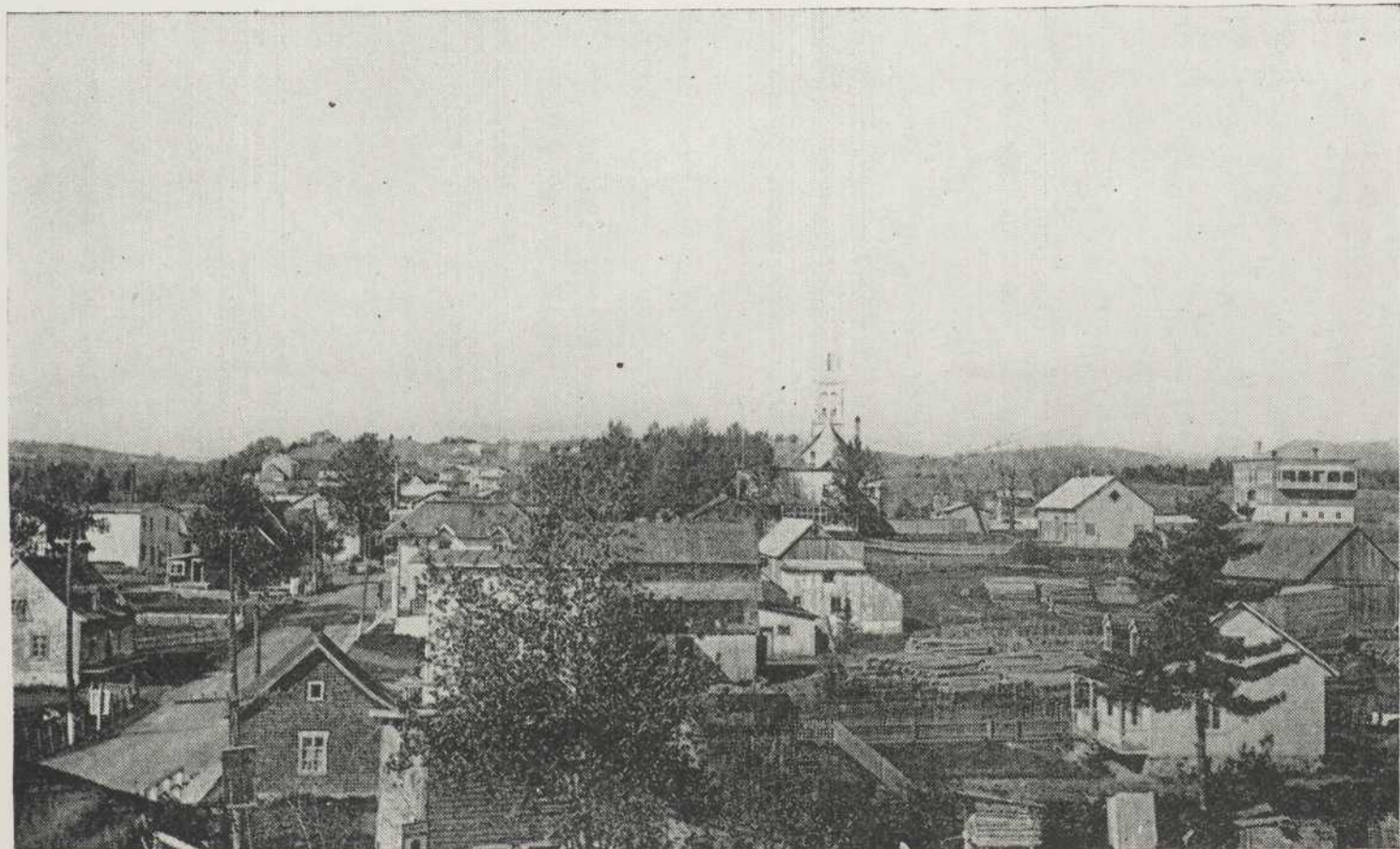
Féréol, — des vieilles maisons, en pierres avec crépi, des vieux moulins, des morceaux de vieux murs, des grosses cheminées, debout comme des épitaphes, un ruisseau, et le Mont à gauche, le pied tout en érable : on dirait qu'il en est traversé, tant les arbres sont denses. Ils sont jaunes, ils sont d'or, ils sont rouges, ils sont roses, ils sont verts, ils sont hérissés, ils sont comme le soleil ; et, si l'on ferme presque les yeux pour les regarder à travers les cils, on les voit blancs, tant ils ont les sept couleurs, qui rassemblées et mêlées, forment le beau blanc lumière.

Il a bien trois mille pieds au-dessus de la mer, et boisé jusqu'au faîte ; le haut est en bouleaux, en merisiers et en sapinage. C'est un lieu de pique-nique religieux. Je veux dire que tout bon Rédemptoriste — à moins de raison sérieuse — est censé avoir été là, pendant le scholasticat.

Ce qu'on peut voir là ?

Le pays tout entier ! que voulez-vous ? On voit au bout de nos yeux !

Vers l'ouest il n'y a rien qui nuise, l'oeil peut aller jusqu'aux Rocheuses. Du côté sud, — il est défendu peut-être de traverser les lignes, — mais l'oeil va se porter jusque sur les montagnes Blanches, les Alléghany — les Adiron-



Le village de Saint-Tite.

dacks — et Québec, le fleuve, le Sud, le Nord. Au Nord ce sont d'autres montagnes. On les garde à gauche, en continuant la route — Chemin très bon — en gravier. Ici la vue des sept chutes de la rivière Ste-Anne, qui passe entre le Cap Tourmente et les montagnes de St-Féréol.

Entre St Tite et St Féréol ce sont des beaux champs, des belles prairies, pas de roches, des pommiers, des cerisiers, des érables, des belles vieilles maisons, des fleurs devant les portes, l'église St-Féréol, presque vis-à-vis celle de St-Tite. Une belle église — deux clochers — église en pierres — et aux mesures des plus accordées.

Celle de St-Tite, de l'autre côté de la rivière, vers le cap Tourmente, sur la grande route, est un bijou. Elle peut avoir une soixantaine d'années — en pierres aussi — le côté au chemin comme celle de Saint-Féréol — c'était la mode — La peinture des murs, des voûtes et des colonnes est quelque chose de rare, et donne à l'intérieur "*un sombre*" qui aide au recueillement.

Les montagnes de St Féréol sont comme des grosses pyramides, se touchant toutes par le pied. A peu près de même hauteur, elles ressemblent aux molaires d'un Saurien géant, qui serait accroupi dans le grand nord, les énormes gencives déracinées, et qui montrerait

ses dents formidables au monde civilisé, qui s'approche trop près de lui, et semble nuire à son interminable repos.

Et voici un chemin à gauche — je rencontraï un monsieur. Je lui demandai ce qu'était ce chemin-là? — C'est le "Hack", me dit-il — Le HACK, qu'est-ce que c'est que ça? — Une grande bâtisse de la Compagnie, où on dételle, où l'on se ravitaille pour les chantiers. Ah! c'est le "SHACK"? Il y en a beaucoup par là qui prononcent *sh* comme un H aspiré.

Et je file; j'arrive au pont couvert sur la rivière Ste-Anne. La rivière vient du vrai Nord, coule entre des montagnes, et de chaque côté les Compagnies font du bois. Plus bas que



Au bord des eaux mortes à St-Féréol.

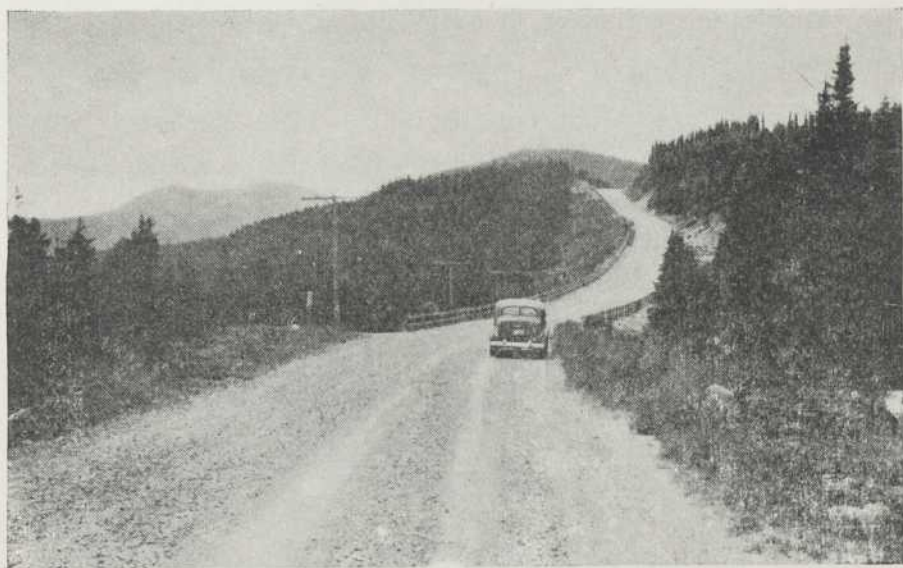
le pont, l'écluse des sept chutes fournit un bon pouvoir, dont on se sert à l'usine de Beaupré, et on en transporte une partie par les Caps jusqu'à la Baie, qu'on éclaire en passant, et jusqu'à la Chute Nairn, qui fait marcher ses usines par ce pouvoir-là. C'est commode, les fils. Ils passent tout droit dans le bois, chargés d'un courant qu'on change de "pesanteur" au départ, et qu'on peut refaire au point d'arrivée. Cela occasionne des défrichements de chaque côté, et on y trouve les plus beaux champs de framboises du monde.

Le chemin que je suis se bifurque de l'autre côté du pont. A droite, à angle droit, c'est la belle route qui, à deux milles, rejoint le chemin national que nous avons laissé aux Côtes de St-Joachim : devant nous c'est une espèce de chemin, le chemin de cochons (on passait par là autrefois pour les monter à Québec en hiver) ; Et c'est très beau, plat, du beau bois, de la bonne terre, jusqu'à St-Placide, située en arrière de la Baie St-Paul, vers le Nord-Ouest.

A gauche, c'est une montagne assez haute, où j'ai été un jour avec un de mes frères et un M. Sanfaçon de Québec. Dans ce temps-là j'ai tout vu dans les bois.

Nous avons trouvé un petit ours sur la montagne, et l'ayant derangé de sous son rocher, il

se mit à crier. Et la mère, sans doute, n'était pas loin ! Pas même de couteau à ressort dans ma poche, (j'étais pourtant en âge d'en porter un) . . . On se fiait sur moi, le plus vieux, l'homme fort des trois. Vous savez qu'on dégringola. Je ne sais par où nous avons passé, nous n'avons pas vu de bois, ni de roches, ni de descente ; — un quart d'heure plus tard, nous tombions dans la rivière Ste-Anne. Il fallait de l'eau pour nous remettre. Mon frère, qui avait du teint, était pâle comme un mort. Sanfaçons, naturellement blême, était devenu rouge comme un coq, et moi, vous pouvez vous imaginer !! — je n'étais pas peureux en paroles — mais pris sur le fait, je



Chemin de St-Urbain — En plein Parc.

prenais toujours mes jambes. Mes frères le disent encore.

Le Chemin de droite arrive juste à la rivière Lombrette: une fromagerie au coin, et à gauche on reprend le grand chemin. Et ce sont les Chenaux.

Quand nos pères nous parlaient des Chenaux, on en sentait l'ennui. C'est si long! Du pont jusqu'au bois des Caps il y a bien cinq ou six milles. Pourtant c'est bien beau à voir! Les champs sont comme des grandes ailes de papillon de chaque côté de la route — du blé, de l'avoine, du sarrasin, du foin, des touffes d'épinettes ou d'érables — le pont de la Rivière des Chenaux, la même, mais qui change de nom, et puis, à droite, toujours les Caps qui suivent le Cap Tourmente, la Grisbane, dont le pied est troué pour le chemin de fer, et le moulin de Télesse Duclos, près du fleuve. — Du gros bois dans la montagne, du bois de cran, il est dur comme du fer. Un peu de frêne, du chêne, de l'érable, du gros bouleau, des énormes merisiers, robustes et chargés de branches.

J'ai été là maintes fois jusqu'au fleuve. C'est quand j'étais vicaire à la Petite Rivière. En ce temps-là on construisait le chemin de fer.

Nous étions partis en chaloupe, Charles Simard, le grand Charles, mon ami, et moi. J'avais

une chapelle portative, et nous allions faire la mission. Chez M. O'Brien, nous fûmes très bien reçus, même magnifiquement reçus. Mais le lendemain nous quittâmes l'abattis, et vers le large, une belle brise, on hisse la voile, je suis au gouvernail, lui tient la corde. Si vous nous aviez vus filer ! Vers midi, nous étions encore trop près du bord. Les mineurs firent partir les mines du cap McDonald ; les roches grêlaient de de chaque côté de nous ! Qui nous a protégés ? Ah ! que la Ste-Vierge est bonne pour ses enfants ! Vers 4 heures, nous arrivons à un gros camp. Quatre-vingt hommes — Le contre-maître ne veut pas nous recevoir. J'insiste, il y a des catholiques ici ; Oui, monsieur, mais pas besoin de prêtre. J'ai eu beau m'obstiner, impossible. Ce monsieur n'avait pas d'humanité. Une espèce d'Hitler, au nom boche d'ailleurs, que j'ai oublié.

Alors, en chaloupe, et nous nous rendons à la Grisbane. Il y en avait là du monde, et sur le lot une soixantaine de catholiques. Nous arrivions tard, tous les hommes étaient tout nus au bord de l'eau. Ça annonçait bien ! . . Cette fois M. le "*Working-boss*" me permit de rester. Mais je soupai dans un petit coin. (j'avais le grand Charles avec moi, je m'y fiaais pour battre tout ce qu'il y avait là). Après souper, j'invitai pour



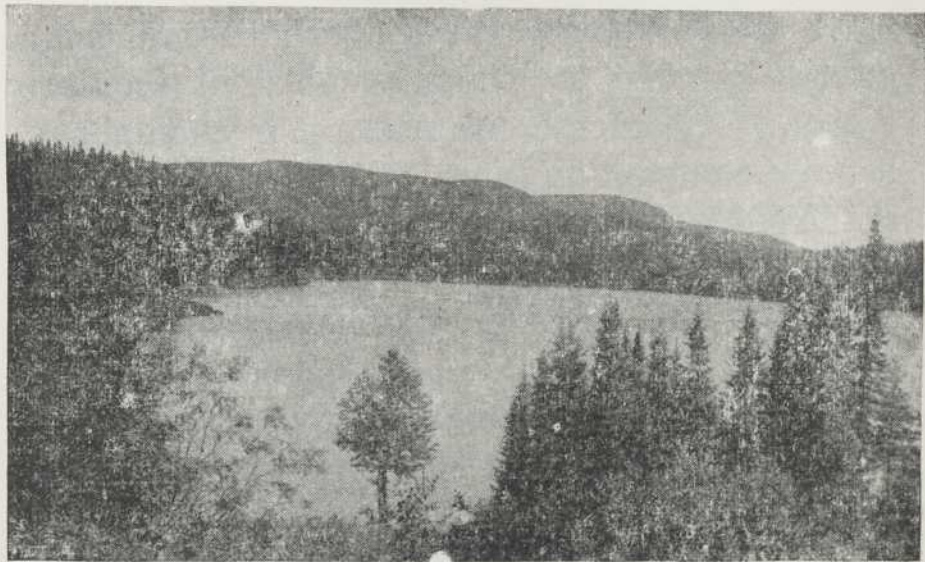
L'Entrée des Monts.

le sermon — J'essayai d'abord en français; quatre hommes seulement semblaient écouter, trois qui se confessèrent. Alors je m'en allai sur le cran, en avant du camp, et je fis un sermon en anglais—devinez sur quel sujet?—Sur l'amour du bon Dieu pour l'homme qui peine au travail. Tout le monde a écouté, et je les ai presque tous confessés. J'ai dormi de peur quand même pendant la nuit, car il en était resté des "*sérieux*." Et le lendemain, avant le retour, nous mangeâmes des bluets noirs, qui nous rendirent malades pour une couple d'heures. (et de quel mal, grand Dieu).

Et nous arrivions tontôt chez Thomas à Gervais, à l'entrée des Caps.

C'est sombre, un peu sinistre. Autrefois le chemin était si étroit, si vilain ! Les têtes d'épinettes se donnaient des baisers au dessus de nos têtes, du grand bois, forêt vierge, du temps que le reste du monde n'était pas encore émergé.

Il faut monter la citadelle — c'est le plus haut point des Caps, disaient les vieux ; mais ils se trompaient. Le point le plus haut est sur la montée de la Barrière. Toutefois, sur la hauteur de la Citadelle, on voit le soir la lueur de Québec (d'où le nom de la montagne). Puis on descend la côte à McLean. — Et vous avez en



Le Lac des Bois verts à l'ouest de la Galette.

face le vieux chemin, qui, de l'autre côté du ravin, monte comme un mur. C'est par là qu'il fallait passer dans l'ancien temps.

C'était un beau coin pour prendre un verre. Rendus là, les hommes étaient fatigués. En hiver tout le monde avait froid, et on s'imaginait que ça faisait du bien. Ça faisait dérhumer et allumer une bonne pipe. Puis en haut — Que ça monte, Seigneur ! c'était une côte épouvantable. Un bon cheval y montait huit cents livres, et ça forçait.

Rendus en haut, le pire était fait. On passait la Côte Croche (que l'on a redressée) et, de là, on filait vers la Barrière, à la hauteur des terres.

La maison, le camp, était quelque chose de beau, dans le bois. Mais, en hiver, on ne voyait que le toit. La neige, dans les Caps, ce n'est pas ordinaire ; elle tombe à pochetées. Dans les beaux hivers, on bat le chemin, vers février, par-dessus le fil du télégraphe, et aujourd'hui le fil de téléphone passe encore en-dessous.

On dételaît là, au moins pour prendre une bonne tasse de thé fort.

Une fois, il fallut coucher. Ce n'est pas parce que ce n'était pas plaisant. — Il y avait là du si bon monde ! Mais nous étions trente-trois per-

sonnes, pour coucher dans une maison de vingt-cinq pieds par vingt-cinq — un étage : — Souper, coucher, déjeuner : onze voitures chargées de trente trois hommes, dont vingt et un écoliers, onze charretiers et Alexis le Trotteur (le fameux Alexis Lapointe), qui nous amusa toute la nuit.

Il avait passé la descente, depuis Ste-Anne, à sauter à côté de la voiture, agacer les grands chiens de la Côte, et il faisait du trente-deux milles à l'heure : Pas de farce, pas d'exagération, je vous le certifie, pour l'avoir vu.

En partant de chez Gervais, la neige tombait comme si le Ciel chargé de cristaux les eût renversés tout d'un coup. — Bientôt nous ne voyons plus nos chevaux, ni ceux d'en avant, ni le nôtre. — C'est ainsi qu'il neige dans les Caps. Rendus à la côte à McLean, les chevaux étaient aux genoux ; à la Barrière, ils en avaient jusqu'au ventre. Le gardien vint nous ouvrir la barrière, et nous dit : "Mes chers amis, ne vous risquez pas à descendre ; vous allez périr. Il est 4 heures du soir. Edouard Cimon est parti de la Baie, depuis 5 heures, avec ses deux beaux chevaux gris, l'un devant l'autre, pour monter un commis-voyageur — et il n'est pas encore arrivé. C'est signe qu'il a de la grosse misère".

Il fallut dételer — et nous attendions les nouvelles de M. Cimon.

Celui-ci arriva vers cinq heures. Il avait pris six heures à monter les quinze milles, avait cassé deux fois les menoirs de sa sleigh, et nous avertit qu'il y avait cinq pieds de neige molle à battre. C'était clair, il fallait coucher. Nous étions plusieurs amis; entr'autres M. l'ingénieur

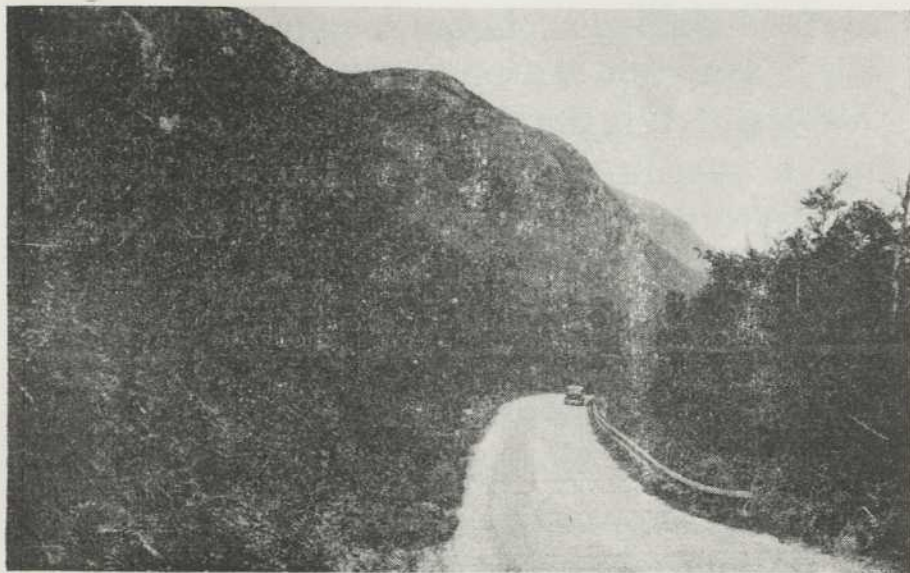


Chemin de St-Urbain — Le Club de La Galette.

Lavoie de Chicoutimi, élève à Lévis comme moi-même, tous les écoliers de Québec, de Lévis, de l'Ecole Normale, etc., et Alexis, bien entendu.

Alexis voulait absolument partir. Il sortait, se cassait une "fouine", puis montait comme à

la nage dans cette neige épaisse. — Comme s'il eût eu des ailes, il faisait des saut de vingt-huit pieds, (nous avons mesuré), se fouettait avec sa hart, puis redescendait; il bondissait du milieu du chemin par dessus la neige, sur la galerie, nous disant : "la neige ne me fait rien; dans deux heures je serai à la Malbaie." Quarante cinq milles dans cinq pieds de neige! Vous comprenez que nous nous sommes obstinés à le garder. Notre Alexis passa la nuit à jouer de la musique à bouche et danser en même temps. Il nous a montré ses genoux. De vrais genoux de cheval. Vous savez comment c'est fait? — c'est cela, un genou, petit, mais long d'empatement; du genou au pied, à peine long comme la jambe d'un enfant — tout en cuisse et en muscles. Sur la course il ne se servait pas du talon, mais c'était comme le jeu d'un ressort, sur le bout du pied. Une vraie merveille! Il soufflait comme une baleine, et courait comme une apparition. Dans l'été d'avant, il venait de perdre l'occasion de faire sa fortune — (une fortune pour lui). Certains Américains avaient gagé qu'il n'irait pas de Québec à Montréal en dix-huit heures. Alexis ne voulut jamais accepter dix-huit heures. C'était humiliant pour lui. Il voulait gager, et on gageait quatre milles piastres — pour faire les



En traversant le Parc National des Laurentides.

cent quatre-vingt mille en douze heures.—Non, dix-huit heures. — non douze heures, pas plus. Et il s'entraînait en cachette, mais était suivi. Et, à la fin, les Américains refusèrent. Je lui demandai cette nuit-là, ce qu'il prenait sur la route. "Rien, monsieur; je pars avec une couple de cuillerées de Brandy dans ma poche. J'en prends une cuillerée à soupe à chaque cent milles. En arrivant je me frotte les jambes avec de la cendre, et je suis prêt à repartir." Avez-vous vu pareille affaire? Quand j'étais à Alma, il courait avec les chevaux de course sur les cinq milles, en gros pardessus d'hiver. — La course se faisait sur la petite Décharge — et

Alexis chaînait les chevaux, allait, revenait,, riait d'eux. Il avait plus de 60 ans alors. Pauvre Alexis ! il est mort à Alma. Le train de l'Île Maligne venait de l'Ecluse, Alexis prit la course, sûr de lui ; mais il avait soixante et seize ans. Il butta, hélas ! et fut écrasé. Tout cela bat sa traversée de Malbaie à St-Alphonse, plus rapide que le bateau — Et c'est vécu ; ce sont des faits comme dirait feu le Révérend Père Miville.

En face de la Barrière, il y a un portage — c'est le portage du Lac à Philippe. Là on prend de la truite ! J'ai fait la pêche record. Sept cent quinze truites dans une heure et demi, à deux lignes, bien entendu ! J'étais avec M. Jos Simard, le père du grand Charles. Je ne raconte plus cela, car je l'ai déjà fait, et l'on ne m'a pas cru. Vous lirez sur les pièces du vieux camp du Lac — sept cent quinze truites prises... de six heures à sept heures et demie du soir. Vous me direz que c'était facile à écrire ! Oui, mais pas si facile à faire. La truite sautait par paquets ; nous étions près du rigolet de la recharge, à genoux sur la couenne, chacun trois mouches à la ligne, et ça rentrait. Le plus beau c'est qu'il y avait quinze messieurs dans le grand Camp, qui avaient pêché toute la journée et n'avaient rien pris. Un désastre ! Avez-vous l'idée ? Un petit vicaire

avec un vieux paroissien ! M. l'abbé M. Gravel, de Port Alfred a vu cela, il peut vous le dire. Il a vu l'inscription, le mémorial. C'est quelque chose ; mais il n'a pas vu le plus beau. Il est venu maintes fois avec moi à ce lac, et M. le Curé de St-Prime y a été aussi pendant vingt ans. plusieurs fois chaque année. Mais jamais ils n'ont battu, même approché ce record. Tant qu'à raconter des choses, il faut que ce soit merveilleux.

Le lac à Gagné est plus loin que le lac à Philippe, mais sur le même portage. J'étais parti de la Petite Rivière en hiver, en raquettes pour aller coucher là. Nous partimes justement devant l'église de la Petite Rivière, nous traversâmes montagne sur montagne. Si vous aviez vu le beau bois ! Il y avait des "*brins*" d'épinettes à mât. Et il y en avait ! et il y en avait ! puis des flancs garnis de bouleaux de brasse. — C'était en janvier, par conséquent en temps défendu. Mais je savais que je ne prendrais rien. Nous arrivâmes au lac à Gagné vers le soir, et, mes amis ! le camp écrasé ; le poêle entre deux tas de pièces renversées ! — un "*Calbret*" — par chance. Il fallut passer la nuit à la belle étoile. En hiver ! Vous imaginez-vous si c'était beau ! J'ai vu les étoiles cette nuit-là jusqu'au fond du ciel. Nous faisions du thé fort pour nous tenir éveil-

lés. Autrement c'eut été la mort, à brève échéance.

Le lendemain, j'arrête à la Barrière. Je demande s'ils avaient de la truite; J'en achète une — la seule qui leur restait — Je l'apporte à M. le curé, feu M. l'abbé Jean Gauthier — Et figurez-vous qu'il s'en est aperçu. — C'est une truite gelée, et vieille, dit-il, avec son éclat de rire généreux, et la vieille Caroline, et la jeune Caroline riaient aux éclats.... et moi.... aussi.

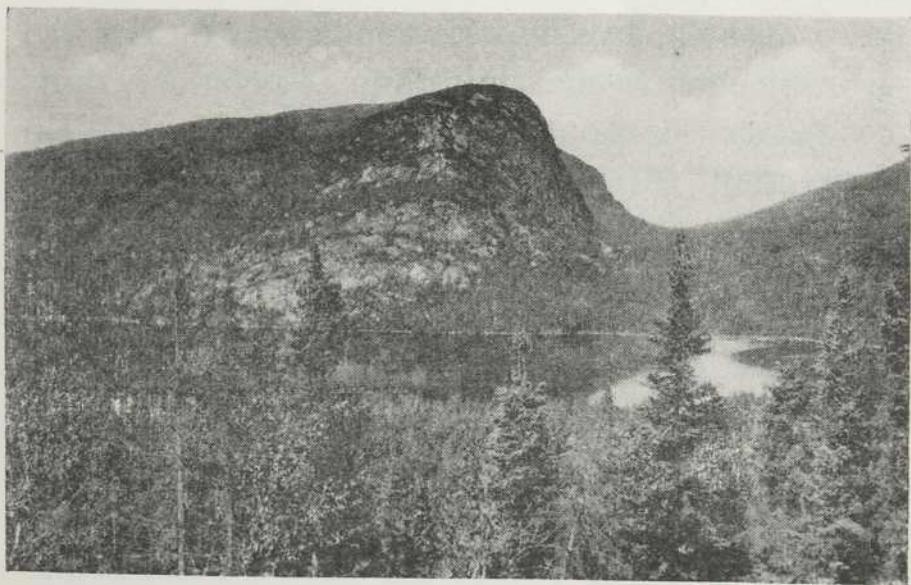
Après la Barrière, c'est la descente du lac. — En montant, à peu près sûr, c'est la "Montée du Lac".



En arrivant à la Barrière du Lac Ha! Ha!

On sort du bois après trois milles de précipices, et on arrive chez Gilbert Larouche — le poste des Caps. Là c'était plaisant. Du monde aimable! Gilbert un homme franc, droit, sec, et qui vous disait tout, mais vous aimait toujours. Vous comprenez qu'autrefois on voyait jusqu'à quarante voitures devant l'étable, devant la porte, il y en avait partout. — Toute la circulation d'hiver passait par là.

De là, c'est le Grand Chemin, par opposition au petit chemin de pied du bord de l'eau, des premiers temps. On appelle cela St-Cassien. — Il n'y a pas de cathédrale, c'est entendu. Les gens y vivent bien, et surtout sont très heureux.



Chemin de St-Urbain — Le petit Lac Ha! Ha!

La belle paix ! le bois, la rivière, la chasse, la pêche, la culture, le monde qui passe, le monde qui arrête. C'est agréable, c'est un peu divin ! et à 1800 pieds de hauteur, c'est le pays de la santé. C'est justement là que restait Gilbert Larouche, dont je viens de vous dire un mot, le grand père de M. l'abbé A. Larouche. Vous avez la preuve qu'il y avait du monde, ouvert, intelligent, bien mis, distingué, cultivé, qui ont tout — et l'esprit et le coeur large comme les montagnes et l'immense horizon.

C'est lui, M. l'abbé Larouche, qu'un homme de la Petite Rivière prit un jour pour le diable. Ecoutez, il faut s'expliquer ! M. l'abbé Larouche était parti de la demeure de sa mère, au bord du bois, en skis. Et vous savez qu'il y va ! Il était comme chez lui, dans ces coulées, dans ces buttes, ces montages, tous ces accidents. En descendant il prend un chemin de bois. Il descendait comme l'éclair ! . . . Une voiture . . . Ouf ! et il était en bas — dans le détour qui suit. Le gars arriva chez lui, et dit qu'il avait vu le diable ! — et il expliquait bien : Un bruit de vent ! — une bouffée de neige ! — et puis plus rien — le diable ! quoi ! C'est drôle parfois ! ! !

A quelques milles plus bas, c'est Saint-Jean, où on ne voit que quelques maisons. C'est là que restait le père Morin, qui passait chez les culti-

vateurs pour battre au moulin avec des vieilles picasses, qui se laissaient reculer sur la barre du pilotis et culbutaient dans la tasserie. La route qui va à St-Placide prend au pied de la côte de Terre-Noire. Il y a bien sept milles pour aller à l'église. Le chemin passe au pied des montagnes du Lac à foin, du Lac Long, du lac...., coupe le chemin de Cochon — plutôt se joint à lui avant d'arriver à l'église St-Placide — une belle toute petite paroisse dans les montagnes.

De St-Jean, en descendant toujours, on arrive à St-Antoine. On passe le kiosque de la voirie — endroit sans pareil à d'autres qui ne sont pas pareils, et on descend la côte chez Fleurent Dufour, qui faisait tant savonner les chevaux autrefois, pour ceux qui allaient vers Québec. Au pied de la côte, avant de détourner, à droite, c'est St-Antoine Sud. C'est là que restait le fameux GRENON, Grenon le fort. — C'est là aussi que restait en hiver Hilaire Tremblay, encore un lion, les yeux sur sa cage.

Mais Grenon ! mais Grenon ! c'est beau d'être fort de même ! je vous assure qu'il n'avait pas peur des ours. Une fois, il descendait à l'église par *tout dret*, comme il disait ; il rencontra un ours, un gros, un animal épouvantable. Il le prit par le cou et les pattes d'arrière, l'apporta dans ses bras tout en vie devant l'église, et arri-

va ainsi au milieu de tous les habitants, qui fumaient la pipe, en attendant l'heure de l'office. Marie, sa fille était un prodige, elle aussi. Un jour, comme elle était justement, au pied des côtes de Saint-Antoine, un gentil garçon du Sud, qu'elle avait rattrappée au pied des côtes, lui avait offert gentiment, comme on fait au Sud, et au Nord aussi, de porter son paquet. Elle était plaisante à voir, et aimable à causer. Le garçon arrêta de temps en temps pour se reposer, faisant voir d'admirer la nature. . . et Marie ! Marie sautait, dansait, et faisait des farces, paraissant ignorante de la fatigue de son gars. — Mais les sueurs abimaient le pauvre garçon et le trahissaient. Après maintes pauses, ils arrivèrent à la Croix qui se trouve justement à la croisée du haut des côtes. Vous savez que le gars était content de se débarrasser du colis, dire qu'il allait à droite, puisque Marie allait à gauche. C'était un minot de sel qu'elle avait sous son bras et elle portait cela comme un paquet de biscuits au soda.

Et voici les terribles côtes de la Baie — Les côtes de St-Antoine — Plus elles sont raides, plus elles sont côtes, et plus elles sont belles. Du dessus, la Baie St-Paul a l'air d'un immense cirque, le Forum du monde — l'arène au centre, le plus beau jardin de verdure — une vaste ou-

verture sur le beau fleuve, pour servir d'entrée à l'univers. — Et cet amphithéâtre de montagnes, superposées en terrasses, en falaises, en échelons, comme symétriques, et concentriques, comme si le bon Dieu réservait cela pour y appeler l'univers, qu'il assierait dans les côtes, et donnerait là une démonstration de sa beauté.

En bas la belle église de la Baie St-Paul construite par M. Dumas, curé; Je m'imagine encore voir M. l'abbé Gravel, vicaire en dix-neuf cent dix, chanter le Magnificat avec sa voix du chérubin, à deux cent dix pieds, à la Croix, et le père X. Cimon, à quatre-vingts ans, y montait vingt-cinq ans plus tard, y fixant lui-même ses échafauds, et "chantait le coq" avant de peindre la Croix.

Ici encore, l'Hospice Ste-Anne avec tous ses immenses blocs, peuplés de religieuses si aimables, qui veillent sur des milliers d'idiots, de vieillards, d'infirmes, d'épileptiques. (qui viennent d'ailleurs, c'est entendu). C'est dans les régions les plus intelligentes qu'il faut loger les fous, autrement...

Le village est en forme de Croix — le village St-Jean Baptiste et la Batture, du nord au sud, le village du Bas de la Baie à l'ouest, et Saint-Joseph à l'est, vers les Eboulements. Vers le nord, le rang de l'Equerre, une stalle du Paradis

— Pérou, une tour, puis les montagnes et les lacs. Le Lac de la Rhemy. Si vous aviez été pêché là avec le père Gédéon Bissonnette ! C'était un corps pas ordinaire. On lui parlait à rebours.

Une nuit, vers minuit, Emile et moi, nous partîmes avec le bonhomme pour aller au Lac de la Rhemy ; c'était son lac privilégié. Là il pêchait ; alentour, il tendait des pièges à ours. En laissant la voiture, à St-Thomas, un ancien rang en arrière de la Rhemy, je lui dis : "Père, n'allez pas trop vite, on est jeune, et mon petit frère peut se morfondre." (je voulais aller vite, Je m'en fichais, j'avais vingt ans, et Emile, dix-sept ans, valait un cerf sur la route). Le bonhomme nous



Un Monsieur (X), qui revient de la pêche, s'arrête pour causer avec le Père Thomas Gravel, vieillard de 94 ans.
Bien entendu la voiture suit chargée de poissons.

monta dans la rosée, à la course. J'étais fier. C'était en août — Pas de chaloupe au lac, un vieu cajeu tout crouté de vase. Il faut s'y mettre tous les trois. On gelait, le cajeu calait. Le bonhomme avait peur et était transi, mais trop orgueilleux pour le dire : Je l'ai laissé endurer jusqu'au bout. Il y avait longtemps qu'il "blaguait". Il portait sans cesse les mêmes griffes d'ours dans ses poches, et laissait sortir les ongles pour montrer qu'il en tuait à chaque voyage.

Mais il n'était pas pire que les autres. A part mon frère et moi, les chasseurs sont tous comme ça, paraît-il. Après diner, croyant nous faire mourir, le vieux dit : "On va descendre au ruisseau Aimé". Il y avait 6 milles à faire dans les aulnes. Très bien, père. Il faisait chaud et le bonhomme était fané, bientôt il était rendu à bout. Le soir, nous fûmes obligés de l'embarquer dans la voiture et le tenir comme un enfant pour le rendre à la maison. Pauvre bonhomme Bissonnette, on a eu bien du plaisir avec lui. C'était un type rare, bon, généreux, mais original.

Mais je devrais vous faire connaître davantage ce bon-homme-là ! Franchement il était très intéressant ! Un type préhistorique ! Petit homme, par conséquent pas grand, aux yeux inquiets, "always front", le visage couvert de la

barbe des vieux, blanche, c'est entendu, et qui marchait presque sans cesse, pour faire voir qu'il marchait plus qu'un autre, et vite, surtout quand il était devant le monde, des griffes d'ours dans ses poches; il en laissait paraître une au bord de l'étoffe pour l'annonce, et de ses yeux il paraissait chercher Léocadie, sa femme, sa belle femme — Vous allez voir.

Locade était belle!!! d'un beau teint Peaux-Rouge, les yeux à la Japonaise, le nez courbé sur la bouche — celle-ci fendue jusqu'aux oreilles, longues comme celles de Midas, le menton comme un coin, qui accordait avec l'angle du front que couvraient des cheveux forts, forts, et noirs noirs, de la barbe comme un homme; elle était chaussée de bottes sauvages, à "bout d'ambre"(1) des bas en laine grise, un cotillon d'étoffe, un gilet de flanelle "*carreauté*"; et elle fumait le tabac canadien dans une pipe de plâtre, en culottes noires. Mais elle était fine, aimée de tout le monde, pieuse comme une Vierge, bonne des malades. C'était la gaieté du village, d'un jugement sûr et très intelligente. Rien de surprenant, que le bon homme se figurât que Locade devait le rendre jaloux. Aussi il la laissait le jour, à peine, et revenait tous les soirs, au risque de se rendre à bout et d'arriver tard.

(1) Le haut de la jambe en cuir rouge.

Ordinairement, va sans dire, il arrivait soupçonneux et de mauvaise humeur. Locade le savait et se montrait joyeuse, prenait le bonhomme par la taille et dansait une petite "*gigle*" avec lui. C'était la paix — Elle en connaissait toutes les conditions.

Il fallait dire que son tabac était le meilleur du monde. Il vous en présentait, avec une insistante générosité, dans sa boîte de cuivre, toujours brillante — Et il vous fixait — Pour voir si vous le trouviez excellent — Et si vous ne vous prononcez pas, il attend et offre une deuxième "*pipée*".... Une fois, il m'arriva de dire: Merci... Je craignais d'être impoli en ne remerciant pas d'une nouvelle offre. "T'en veux pas, dit le bonhomme, ben, fume.... et jamais t'auras de mon tabac. Il n'a pas tenu parole... Il était trop bon — et m'aimait, et je l'aimais.

Si on lui confiait quelque chose à faire, il fallait se taire et ne pas souffler un mot de conseil. Un jour qu'il bâtissait un hangar pour M. Joseph Gariépy — Celui-ci, arrivant vers midi de son bureau, vint voir où la construction en était. Il osa dire au père Gédéon: "J'aurais aimé faire une lucarne ici..."

Le bonhomme baissa des yeux furieux — prit sa hache, arracha les chevrons, abattit les coulombages et les soliveaux, culbutta le solives, et,

après avoir tout détruit; “*Bâtis toi z’en des hangars, maudit.*” Le bonhomme était ineffable!

Au jour de l’an mon frère avait coutume de l’inviter pour souper. C’était encore beau de voir ce vieillard de 85 ans, au caractère si bizarre, et le faire rire pour un an. Un rien le rendait joyeux et vous devinez qu’avec un petit verre il en chantait la joie avant de boire. Mais une fois il n’y eut rien de drôle pour lui. C’était le soir du jour de l’an — en 1927 — Mon frère avait déjà à souper le père Gédéon, et voilà que nous arrive Nérée.

Savez-vous ce que c’est que Nérée?

D’abord c’était un sauvage, autrefois de St-Urbain, célibataire de 87 ans, et qui venait souvent prendre un repas chez Emile, mon frère. Les deux vieux sont l’un près de l’autre à table. Je suis près d’eux, mon frère est au bout de la table — sa femme près de lui.

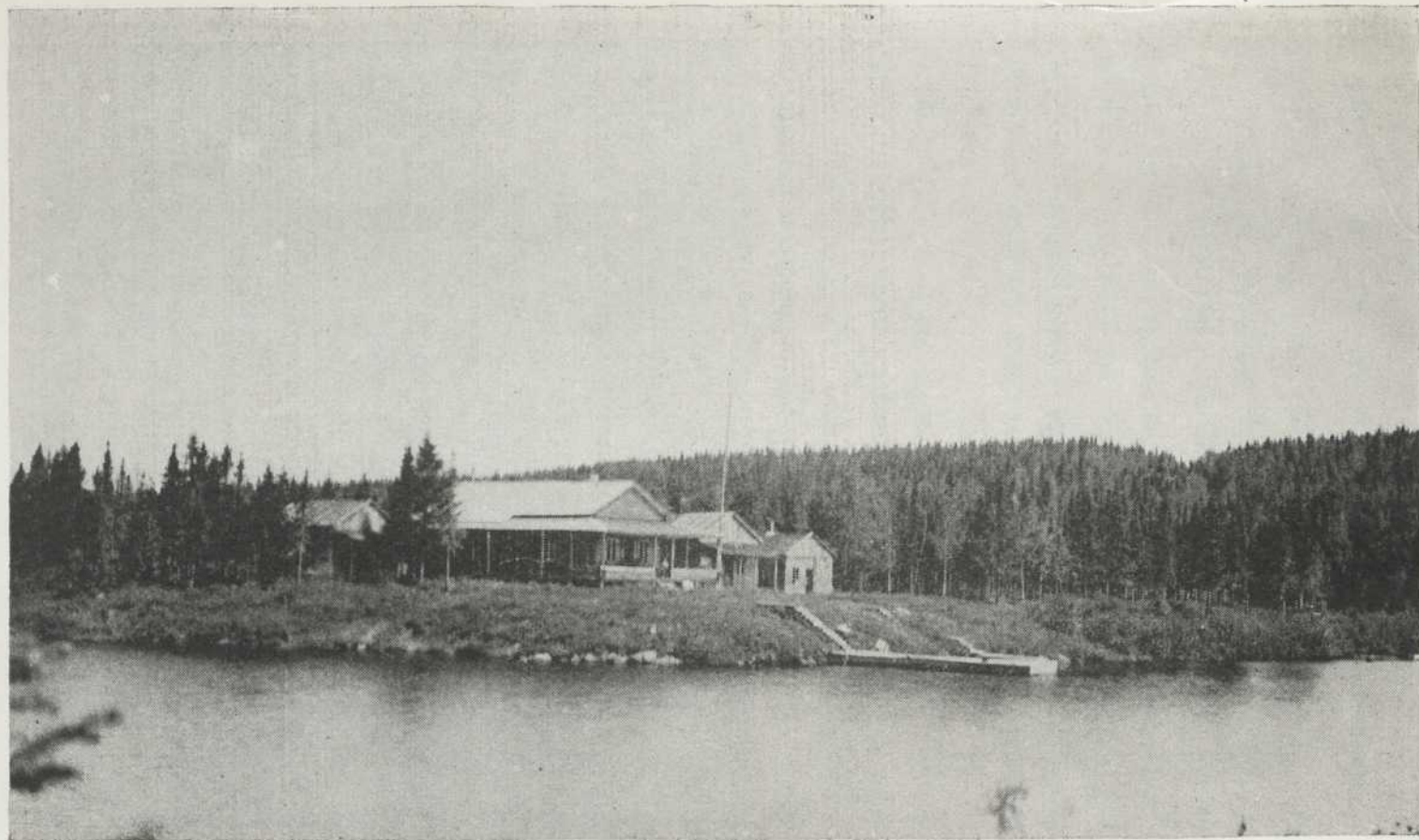
Et le bonhomme Gédéon commence à faire les récits de sa chasse à l’ours — Nérée voulut parler des siennes — et le bonhomme Gédéon lui répondit qu’il n’était qu’un peureux et un paresseux. Nérée se leva et expliqua au bonhomme qu’il faut savoir avoir peur dans les bois. Toi, Gédéon, si tu avais, comme mon défunt père, aperçu un *Weldigo*, qui t’arrive comme une bri-



Sur le Lac des Islets,

se, prend un homme par les deux jambes, se l'envoie sur le cou, et s'en va sans toucher terre en lui mangeant les jambes, toi, Gédéon, tu aurais bien eu peur, et mon défunt père, continua Nérée, n'était pas menteur. Gédéon voulut rire de lui. Mais Nérée avait pris son accent de sauvage — il était devenu effrayant. Ses yeux faisaient du feu — Il grognait et d'une grosse voix : Toi, Gédéon, tu te promènes depuis que tu es au monde avec une patte d'ours dans ta poche — tu n'en as jamais tué. Tu es un menteur un peureux, et si j'étais plus jeune, je te montrerais. m. Mon frère mit la paix — c'était le temps — car l'année suivante les deux vieux amis étaient morts dans le Seigneur.

Au nord est, il y a une bouche dans le circuit des falaises qui entourent la Baie. C'est l'entrée de St-Urbain, et des Monts, et de la Vache Marine — la montagne couchée à gauche de l'entrée des monts, sorte de mammifère accroupi, qui attend la fin du monde. Puis les lacs du pied des monts, la Montagne des Islets, la plus belle, là où mon frère Emile a son club — dix beaux lacs, de la truite, de tout, quand on dit de tout. Le camp, les lacs, la montagne, tout est beau, même quand on tombe à l'eau. C'est là que mon frère, ennuyé de m'entendre dire tous les jours que je me baignerais, et ça ne finissait



Les Chalets du Club des Islets sur l'Isle.

plus, me donna une poussée, au bout du quai; et à l'eau. — J'étais en gilet, en grosses bottes, je fumais, un chapeau de paille sur la tête.

Stoïque, je ne parus pas surpris; j'allai sur le dos, les bras croisés, faire un tour près de l'Islet du Camp — en fumant (ma pipe n'était pas "morte", je l'avais préservée en me tournant sur le dos en tombant) et je *pédalais*, les bras croisés; en fumant encore, je revins au bord, et m'assieds avec tout le monde sur la galerie, comme si rien n'était.

Là il s'en est fait des pêches miraculeuses! Si vous lisiez cela, vous seriez découragés. Le lac est plein d'histoires, et le bois, et le Ciel. La dernière fois que j'y suis allé, c'était avec M. le Chanoine J.-C. Tremblay. Si vous nous aviez vus faire une montée sur le lac, en pleine tempête de vents, de pluie, de tonnerre. Il nous venait un énorme serpent sur le dos. Et je savais que M. Calixte avait peur du tonnerre. Mais je vous assure que nous avions du bras! Ça ressemblait à notre traversée tous les deux sur le Saguenay en canot d'écorce, par une tempête, condamnés à mort par les sauvages qui nous voyaient de la côte de Ste-Anne.

Sur ce terrain des Islets qui appartient à mon frère, en plein Parc, il y en a des lacs, le lac des Islets, les lacs Doubles, le lac à José, le lac de

Spère, le lac à Pois, le petit "Cop", le petit lac à Castor, le lac des Trois Pointes, à 4 milles la rivière Ste-Anne, qui sépare le Club de la Chaudière, club qui appartient à M. Jos Simard, de Montréal. M. Jos et Emile, deux amis, concitoyens, compagnons de classe, voisins de clubs, et qui s'aiment. M. Simard est si aimable et si gentil.

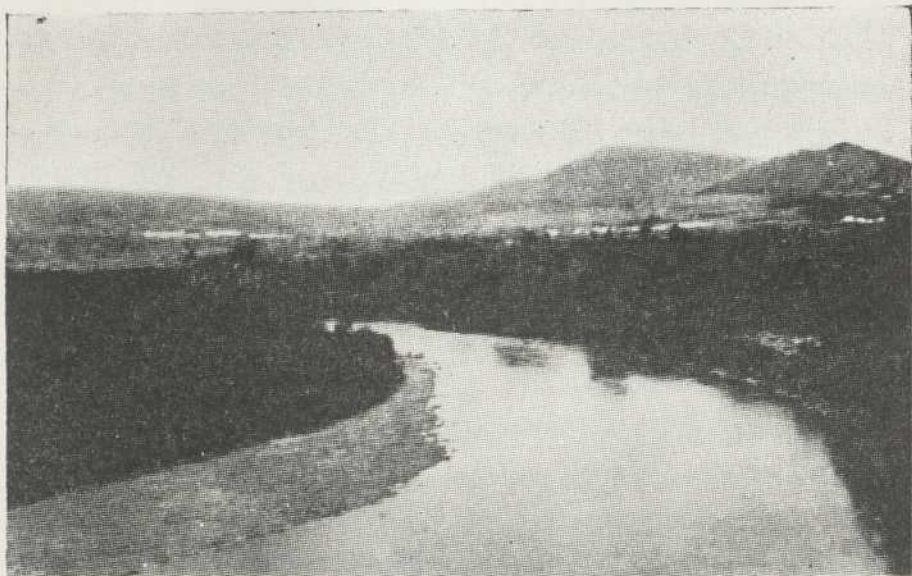
A son club, pas loin du lac Pointu, on voit un travail d'érosion merveilleux. Des chaudières immenses, des chaudrons dans la pierre, à



M. Y. Burton de Tullytown à la chasse à l'orignal en décembre 1924, dans les portages du Lac à posé au Club des Islets.

quatre-vingt pieds de profondeur, creusés dans le roc vif. La décharge du lac y passe, s'y cache, y revient et fuit encore.

Si j'avais le temps, je vous ferais faire une course, en hiver, en "sleigh" à chiens, dans les montagnes, sur la croûte, pour aller au lièvre, à l'original, au caribou, entendre hurler les loups comme je les ai entendus, en avoir peur comme j'en ai eu peur, vous reposer en regardant du haut des monts, à trois mille pieds d'altitude, la mer, les montagnes, les vallées, le sud, le nord, tout ce que vous voudrez, l'abîme profond de la décharge du lac à Pois, et les monts de Bissonnette, de Vandale, des Bêtes, des Ours, etc., qui montent comme de gros animaux dans une échelle, le plus gros en haut, la montagne du lac à l'ours, à quatre mille deux cents pieds. Mais c'est un voyage de 8 jours, et plus; il faudrait aller au lac des Neiges, prendre la Tourélie, passer par le lac Vert, le lac Boucane, la Farine, les Jardins du Parc, la rivière de l'Enfer, le lac de l'Enfer, le lac de la Souris, visiter le Grand lac Malbaie, le lac Picoba, le Lac des Neiges, sources de trois rivières, proche à proche, dans 20 milles de distance, la rivière Montmorency, la Malbaie, la rivière Chicoutimi; et descendre au Lac Ha! Ha! par là, tomber au milieu des troupeaux, de granit, qu'il y a autour



La Rivière Malbaie dans les montagnes.

du grand Lac, coucher dans l'ancien Camp du gardien Feluchon, entendre raconter des histoires de chasse, de peur, de loup, presque de lion, toute la nuit, et traverser par là ensuite au petit Saguenay, et revenir évidemment pas dans une journée.

Je suis essoufflé!

Venez voir, en vous reposant, les bouquets de la Baie. Des tableaux tout le tour, à la Pointe, c'est comme à la Pointe au Pic, mais c'est presque vierge encore. Est-ce moins beau? Les chutes de la Rivière de la manufacture de laine, le ruisseau Ludger, puis les sucreries, le St-Aubin, où l'on glisse en ski, puis le Bras, les

plateaux, superposés, vue unique en ce monde de l'équerre sur les établissements d'élevage, sur le village, sur le fleuve. L'Equerre avec la "Pignoronde", le Ruisseau Michel, qui s'y précipite, le rang de la Mare, l'air tranquille, ménager, l'air riche et l'air pauvre, riche de terre et pauvre de peinture aux maisons, puis la cèdrière, où on allait chasser le "couaque", la rivière des Mares, le petit sentier qui, à droite, conduit jusqu'à la grosse chute de deux cents pieds, à trois milles du pont, le côteau des Fortin — un bocage, un jardin, un coin mystérieux, toute la bordure du Cap Diamant, puis la Rhemy, les accidents de terrain, les côtes ! les Simard, les Labbé, les Fortin, les sables, puis St-Urbain — et le retour par l'autre côté de la rivière. C'était un beau tour de voiture autrefois ! C'était la promenade du dimanche, dix-huit milles, aller et retour. En ce temps-là on traversait la rivière à l'eau. Aujourd'hui il y a un beau pont justement en face du Chemin -15B- vers la Malbaie.

C'est tout près de là, mais du côté ouest de la rivière que le père Valerie Simard avait fait sa trouvaille.

Il labourait tranquillement avec ses boeufs sur le bord de la rivière. Vers midi, la pointe de la charrue accroche quelque chose. Il arrêta, et vit une sorte de chaudière, et qui était pleine

d'or. Un coffre, quoi! Une fortune! Il fit voir de rien, apporta tout chez lui en allant diner, et cacha son trésor. Plus tard, il vendit sa terre et fut rester au village, dans une belle résidence, qui appartient aujourd'hui à M. Joseph Allard. Le père Valery n'avait point d'enfants: il adopta une fille, sa nièce, qui devint l'épouse de feu Achille Perron des Eboulements. Devenue veuve, elle demeure aujourd'hui à Québec. Un français au temps de la prise du Canada, en 1760, aura caché là sa fortune, avant de s'embarquer pour retourner en France, par peur d'être fouillé par les Anglais.

Vous irez voir chez M. Henri Tremblay, contre-maître ouvrier à l'Hospice, les morceaux de coffre-fort d'ardoise qu'il a trouvés en creusant sa cave, mais cette fois là le coffre était vide.

* *

*

Et mes montagnes! Puis la rivière du Gouffre, qui a fait tant de morts entre l'Isle et le vieux quai, et qui a jeté tant de brume sur les Eboulements. Le Gouffre, qui bouillonne toujours, couvre les Eboulements d'un brouillard, qui longe, en le frôlant, le Cap au Diable, vis-à-vis Misère, et s'étend sur les Eboulements. C'est la faute de la Baie St-Paul, avec son Gouffre si nous avons parfois de la brume.

Nous lui en voulons un peu à ce sujet. Qu'elle garde ses eaux! qu'elle garde ses brumes, mais elle n'en a jamais chez-elle. Elle les pousse chez-nous.

Après avoir passé le village de la Baie, la route se bifurque. A gauche, 15B, c'est le chemin de St-Hilarion, Malbaie; à droite les Eboulements, la Malbaie, par le long du fleuve. Les deux chemins sont de toute beauté. Celui de St-Hilarion nous fait voir des choses merveilleuses, la rivière du Gouffre, les vieilles maisons de la goudronnerie, les côtes à Matou, Matou, et St-Hilarion — Le "township", comme on disait au temps des anglais, est un tronçon des Eboulements, séparé en 1864. Autrefois il y avait là le



Au Chalet du Club Galaro, par le Chemin des Monts.

Curé Simard, Etienne Simard, c'était un original. Il a même été en Europe sans s'y attendre. Une fois pris il fit un beau voyage. Plein d'esprit, il avait des tours que lui seul pouvait imaginer. Il était du temps des Fafard de la Baie St-Paul, des Auclair de St-Urbain, du G. Vicairre Gendron de Ste-Agnès, et racontait aux confrères ses histoires.

C'était un homme très vif, qui ne pouvait souffrir un cheval au pas. Lui-même se faisait conduire par M. A. Verreault, aujourd'hui curé du Petit Saguenay, et le mot d'ordre était donné : au galop. Les gens venaient chercher le prêtre pour les malades, et malgré les avis ordinaires, souvent ils n'avaient qu'une vieille jument qui nourrissait, qui était veule, et ne pouvait aller vite. Et le curé souffrait.

En voici qui viennent, deux voitures. Le curé les voit d'un après l'autre. C'est vous, qui menez le prêtre? Oui, Monsieur le Curé. Alors tenez votre voiture tout près de celle qui annonce par la clochette, autrement les gens ne voient pas la voiture du prêtre, repartent, et le bon Dieu n'est pas adoré. Et vous, monsieur, vous êtes le sonneur? Oui M. le Curé. Eh bien! Il faut vous tenir à une centaine de pieds en avant de l'autre, afin que les gens avertis par la cloche aient le temps de venir prier. Et ils par-

tent, le premier, sous le fouet pour s'éloigner de cent pieds, l'autre au fin galop pour essayer de suivre de près. Ce fut un succès.

Au fond du tableau, droit au pôle, ce sont les montagnes du Nord qui ressemblent à des tremplins en séries, pour les skieurs, construits par le bon Dieu, haut de 4000 pieds; la Montagne de la Tour, la Montagne des Martes, etc. . . le faite nu comme des crânes, attendant les skieurs hardis, qui, au bas, auront assez de vitesse pour courir en glissant les dix milles de pente douce qui séparent la Rivières des montagnes.

L'automne surtout, c'est une vision de passer par Chiguère, Mainsale, et s'arrêter à tout moment pour laisser échapper des Ah! Ah! Ah! Les beaux lacs de Ste-Agnès, pays de Menaud, dont la terre est encore en bluets, les montagnes tout autour, assises sur leur feuillage et recouvertes de drap d'or, et les montagnes du lointain, la cîme de la montagne à Basile, la petite montagne du détour, l'air d'un buste, le pied écrasé, pour former les fonds de St-Philippe, pays du célèbre Auteur du célèbre Menaud.

Autrefois on tournait à droite, puis on descendait à la Malbaie; on y couchait à la grande Malbaie, entendu. — On passait par le chemin étroit de la Comporté, nom qui vient du seigneur du lieu, puis le pont, le village, l'église, la Cul,

la Rivière Mailloux, la Pointe au Pic, le fleuve, le quai.

Le Chemin du fleuve passe par les Eboulements, traverse Misère, Blackhouse (Blagousse) St-Joseph, la Rivière, les Eboulements, jusqu'à St-Thomas. Et là, on descend au fleuve. La côte Croche du ruisseau Jureux est effrayante. Le ruisseau jure sur les roches jour et nuit, et à l'année. Depuis qu'il est au monde qu'il jure ainsi. Puis, c'est la batture, les châteaux Forget, les Bains, le quai, le village et puis l'église St-Irénée. Un village dans les côtes. Pour un homme des Eboulements ça peut faire. Plus loin, le *Gros Ruisseau*, avec ses côtes dont on parlait du temps de Noé. Tous les vieux s'en souviennent. Les montagnes de Terrebonne et de Ste-Madeleine. Les gens de Ste-Madeleine sont forts prudents.

Un jour, j'allais à la Malbaie avec M. l'abbé A. Larouche; nous passions par Ste-Madeleine. Je venais de raconter à M. Larouche que, du temps où j'étais vicaire à la Malbaie, il y a trente ans, j'allais par ici, aux malades, et je disais le nom du rang, le nom populaire. Nous rencontrâmes plus loin un bon vieux, qui travaillait au chemin avec son garçon. M. Larouche arrêta l'auto, et demanda au vieux le nom du rang. Ste-Madeleine, Monsieur. Il n'y avait pas un autre nom?

Non, Monsieur. Mais j'ai entendu parler de cela par mes parents ! Ah ! dit le vieux, pas ici, mais là-bas, à quatre arpents plus loin, autrefois, on appelait ça *traîne-poche*. C'était encore beau. Chacun prend pour sa petite patrie. Il n'était pas pire que moi.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la Pointe au Pic est belle. C'est le Gulf, les résidences, la forêt comme profonde, le Boulevard, puisqu'il en faut même dans les petites places pour imiter les grosses villes — le quai, le fleuve, le



Monsieur F.-X. GARIEPY,
arrive au camp de Galaro avec la joie du chasseur qui a su tirer

frais, le bleu, l'azur, le sud, le soleil, l'immensité, la mer, l'infini. Et la Grand'Malbaie. Elle a de l'histoire, une belle histoire. Si vous voulez toute la savoir, allez voir le Révérend Frère Eloï, des Maristes, vous allez trouver là de quoi vous captiver pour huit jours.

Moi, je suis pressé et je suis un coureur de Bois.

Quand j'étais Vicaire ici, mon plaisir était d'aller à pied, faire, l'avant-midi les douze milles, qui formaient le tour de la Rivière.

Un jour, j'avais la permission de M. le Curé - j'allai par la COMPORTE, la CHUTE, et les TROUS car il y en avait trois (le nom est peut-être disparu), mais la maîtresse d'école qui nous avait conduits un jour, M. Renaud et moi, le savait bien. Puis je reviens chez Bernard Savard, un ami de ma mère, presque parent, j'entends la confession d'une infirme qu'il y avait là, et je prends la montagne, droit en arrière — Des petits boeufs qui m'avaient vu m'ont couru; j'ai dû m'asseoir deux heures dans la fourche d'un bouleau, pour les laisser partir, Et j'ai traversé la montagne, sans savoir où j'allais. Seul dans des bois inconnus! Après trois heures de marche, j'arrive au GRAND FONDS, là où restait le célèbre Cyrenus Tremblay, qui faisait Chicoutimi, — Grand fonds, en raquettes, dans une

journée (sa femme était mourante, il se pressait pour la voir). Du bon monde, mon Dieu! Oui, du bon monde! j'ai dîné là, un peu tard, et j'aurais mangé tout un porc, presque en vie. Que la soupe aux pois était bonne! et si le lard était bon! Tout avait gout d'amende. Dans l'après-midi, je suis revenu. En passant près de la chute FRASER, je me suis assis sur un banc, qui y reste pour les visiteurs. Il est placé au-dessus de la chute, qui a deux cents pieds de hauteur.

M. Dufour, qui y est tombé vous a-t-il raconté son histoire? C'est extraordinaire. Un vrai miracle! un vrai!....

En fin de mars, il était allé chercher du foin à la grange qui se trouvait, en haut de leur terre, de l'autre côté de la rivière, justement à quelques cents pieds au-dessus de la chute. La rivière était à pleine écore. Il charge et revient; en passant la rivière, le pont croule. Et dans l'eau, dans la chute, cheval, voyage, voiture; lui, sur son voyage, n'eut que le temps de prendre en mains son saint scapulaire. On n'a trouvé, ni cheval, ni paille, ni voiture. On cherchait, on cherchait; et trois jours plus tard, on vit à une dizaine d'arpents en bas de la chute, une tête, un bras, c'était lui. Il paraissait inanimé. Réchauffé, il

revint et vit encore. Il est un peu sourd, c'est tout ce qui lui reste de son accident!.. Elle est puissante la Ste Vierge pour ceux qui dans les cas désespérés savent la prier.

Je suis revenu le soir à six heures — J'avais fait vingt-deux milles à pied. J'étais un marcheur — pas pesant, jeune, vif — ça allait. C'est pendant ce temps-là que j'ai vu pour la première fois le Cap à l'Aigle. C'est de toute beauté, mais cette fois-là je ne l'ai vu qu'en revenant. Un nommé Bouleau, je ne sais pas si c'est son vrai nom, était venu me chercher pour sa mère. Elle paraissait mourante — Elle était tombée du haut de l'escalier du grenier — En calèche, sous le fouet, de la boue jusqu'au moyeu — quatre milles à encenser, à bercer, à sauter, c'était justement au pied des côtes, des grosses côtes qui conduisent à St-Fidèle.

Aujourd'hui on fait les voyages en auto, en avion même; on ne voit rien. Tout ce qu'on sait c'est que pour faire la tournée de Baie St-Paul Malbaie, on peut passer par *Pissec, Craque-Raie, Matou, Chiguère, Main-sale, Troussépioche, les Chutes, les Trous, la Malbaie, Trainepoche, les Eboulements, Blagousse, Misère, Tournalagnon, la Baie*. On appelle ce la de beaux voyages — et de là à St-Fidèle où je salue M. Laberge, mon ami intime de toujours, qui

m'exerçait à toutes les vertus, et à St-Siméon où j'offre mes hommages à mon ancien maître de salle, M. l'abbé Joseph Gauthier, le curé admirable de la paroisse, au coin des grandes routes Québec, St-Siméon, Chicoutimi.

Le fleuve par là s'élargit, prend encore une plus immense majesté. Il fait oublier toute la nature des rivages, qui devient étroite et se cache devant lui, comme dans une purification, nécessaire devant la grandeur.

St-Siméon, c'est le fleuve, le fleuve dans toute sa magnificence. Le fleuve! — Le voir, et lui seul, qui immerge toutes choses dans les flots enivrants de son immense vie.

Puisse le bon Dieu garder cachées toutes ces beautés, car le beau qui s'étale perd son charme; il devient humain.

Et je vous quitte — mon voyage est à peu près fini. Nous avons une idée générale de la région. J'ai écrit ce récit tout d'un trait, après souper — Il est onze heures. C'est le temps de ma prière du soir, et le repos. Bonne nuit! à tous mes amis, bonne nuit!

LA PETITE RIVIERE

Le Cap Maillard et la Grande Pointe sont ses piliers d'ouverture — A Maillard le cap s'abaisse, forme un plateau chargé d'érables, chargé de repos, de paix, de prospérité. La Rivière y passe en cascades; elle a l'air d'une chanteuse qui charme d'au loin de village.

Les familles Bouchard et Tremblay y sont heureuses, prospères et pleines de vertu. Dans l'Anse, les maisons sont placées côte à côte, juste au pied de la longue montagne, ressemblant à des grains de chapelets. L'Eglise est au centre, plus près des caps que l'ancienne, qui était loin, aujourd'hui dans l'eau. En arrière de l'église—une belle église en bois—construite par M. l'abbé Jean Gauthier, si indulgent pour tous et surtout pour moi, et dont je fus le vicaire, bien jeune et coureur des sucreries, en arrière, dis-je, le quai, les goélettes, qui accostent, qui ancrent au chenal du large, qui partent, qui arrivent. L'hiver, les chantiers des mâts, qu'on construit pour remplacer les vieux. En mars la bénédiction du mât — par le Curé au chant des Litanies. Le père Xavier Simard les chantait avec grâce, la voix pleine de "*fions*", mais

gracieuse et pleine de ton. Son frère Pierre répondait, souventes fois, mais sa voix avait moins de charme, et ébranlait le diapason.

La Grande Pointe est vers Québec — Un site peu ordinaire — Là les érablières sont riches et fécondes. On y fait le sucre comme autrefois. La cabane est sombre et vernie de fumée, les grosses roches entourent le feu. Les grandes chaudières noires sont surpendues par des chaînes noircies elles aussi; l'eau bouillonne — le sucre cuit — tout autour de la cabane des petites mouvettes de cèdre fixées entre les fentes des pièces sont là pour le goûter. Chacun en prend une, quand le sirop épaisse; on la lèche, on la passe dans l'eau, puis on la lèche encore et on la plonge dans le sucre — c'est bon, et c'est doux, et... c'est de plus en plus sucré. On fait des boules de neige et on les lance dans le sucre, qui les entoure de tire durcie. La femme brasse la pâte aux beignets, et elle la plonge par cuillerée dans le sucre chaud; ils enflent, ils jaunissent, ils montent et flottent, déjà bien cuits. On sort la grande marmite carrée; on finit le sucre, qui fait des cheveux; on le met ensuite sur le pavé, et chacun y goûte. Après quelques minutes, il sort du sucre une vapeur bleue, le sucre cristallise et devient en grains — Il goûte alors le paradis.

L'automne ce sont les pommes et tous les fruits, l'hiver, le bois et le moulin à scie. En octobre on tend la pêche à anguille — Celle-ci descend des eaux douces, poussée par l'instinct de la fécondité; elle suit la boue, s'y traîne au fond de l'eau, court, court, tout le fleuve, le golfe et l'océan, pour aller passer l'hiver à la mer des Sargasses, entre les Açores et les Iles du Cap Vert, parmi les algues et les varechs géants. En descendant si vite, elle ne voit pas les lattes, ni les nasses, elle y entre, et y est prise. On la met en cave toute en vie — dans un baril à moitié d'eau salé — Et l'anguille, qui vit au fleuve, a horreur du sel! Elle se plonge là la tête en bas, s'agite de la queue, frétille et ne meurt pas. Pour la faire mourir, il n'y a qu'à lui plier la queue; si celle-ci touche la saumure ou le sel, l'anguille meurt sur le champ — Curieuse nature! J'ai été à la pêche à l'anguille, et j'ai essayé d'en prendre dans la nasse avec mes mains; mais, impossible, il faut avoir le tour ou encore des grapins.

La population est tout faite de Bouchard, de Simard, de Tremblay, de Perron, de Lavoie. Tous les gens sont à l'aise; ils vivent bien, sont laborieux, sont économes et vertueux. On y prie sans cesse à pleine voix dans l'église, les bras en croix, les yeux au ciel. Le père Auguste

Bouchard, son frère Paul, saints vieillards, ont vécu dans l'église — La vieille Madeleine avait sa chapelle à la Grande Pointe, pas loin de chez José, le père si pieux du bon petit frère Vianney.

La paroisse a eu des curés très actifs, très vertueux. Se sont succédés les Parent, les Gagnon, les Gauthier, les Plourde, les Tremblay. Ce dernier, aujourd'hui curé à St-Prime y fut plus de vingt ans. Plein de talent connu, homme de prière, il organisa la paroisse, y posa la lumière électrique, l'eau, tous les agréments.

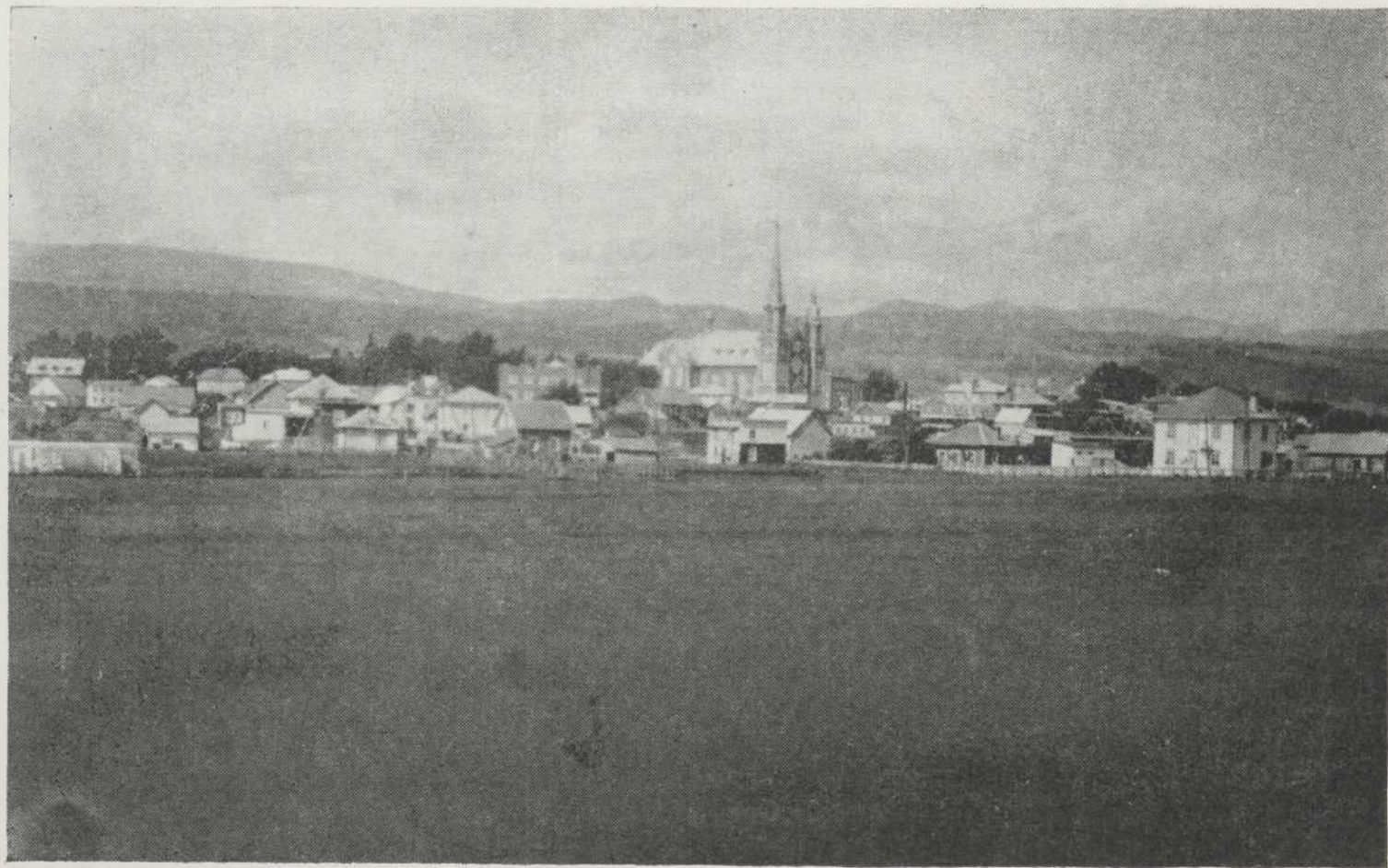
Par là, point de crédit. Chacun sait payer ce qu'il doit, et au plus tôt et tout entier, sans attendre qu'on le demande.

Les familles sacerdotales y sont nombreuses. M. l'abbé Paul Lavoie, ancien curé de l'Isle, qui y est retiré, est un enfant de la paroisse, un modèle de jugement, de vertu, de civilité. D'autres sont dans les diverses paroisses du diocèse, et des religieux et des religieuses en quantité.

M. l'abbé Eugène Grenon, ancien curé de St-Hilarion y est au repos. Il sait être utile partout, là comme ailleurs — En plus des services qu'il sait rendre avec grâce au curé, il a obtenu d'ouvrir une sortie, une belle route de sortie sur le grand chemin national.

Le Curé actuel est M. l'abbé J.-Bte Tremblay, qui y est plein de zèle et d'entrain.

Retourné à ma maison, sur ma galerie, j'y vois l'île et ses deux belles paroisses, ses jardins, son monument, sa croix de pierre, son souvenir, la belle église St-Louis. Les deux curés sont aimables et gentils. Quant je la vois, je crois entendre encore la cloche de l'île sonner d'elle-même le glas du Père La Brosse. J'en lis l'histoire, car elle est écrite, et je rencontre le nom du célèbre grand Vicaire Mailloux, orateur et écrivain célèbre, les noms des Pelletier, curés qui ont donné la belle église. Je salue mes deux confrères aimés, M. l'abbé Jean et M. l'abbé Cimon, en attendant d'aller les voir au printemps.



La Baie Saint-Paul.

LA BAIE SAINT-PAUL

Il paraît que c'est le plus bel endroit du monde. J'hésite à le dire, car c'est mon pays. N'empêche qu'il y a là toute une nature, une création, un plan d'ensemble de toute beauté, une petite France, quoi ? à l'esprit gaulois le plus affirmé, au langage le plus juste, quoique souvent en ses vieilles formes, les mêmes principes économiques inchangés et devenus inchangeables — surtout une foi ferme et éminemment féconde.

C'est ici assurément l'une des plus vieilles paroisses du Nouveau-Monde, dans ces montagnes du Nord que Boucher, parlant à Colbert, disait inhabitables. Il admettait toutefois que dans ce pays "de roches et bien haut escarpé", il avait remarqué un seul endroit — la Baie St-Paul — qui paraissait très belle, quand on y passe. Ah ! si Boucher y avait vécu ! qu'aurait-il pu dire ?

Et s'il traversait aujourd'hui nos montagnes, il serait fort surpris de voir tant de belles paroisses, sur des côtes et des rochers qu'il croyait incultes.

La tradition nous dit qu'il y avait du monde à la Baie St-Paul dès 1649. Ces gens s'étaient

bâtis sur l'Ecore, de chaque côté de la rivière. Il est vrai que le premier acte inscrit aux registres date de plus tard. Mais il put se faire qu'il en fût alors comme toujours : Les curés du Petit Cap devaient tenir les registres chez eux jusqu'au temps de la première mission. Le premier acte des registres est celui du baptême de Rosalie Simard, fille de Noël Simard et de Marie-Madeleine Racine, inscrit le 2 mai 1681. Il y avait aussi en ce temps-là des Tremblay, va sans dire, et des Duperré, entr'autres Pierre Tremblay, qui fut le premier Seigneur des Eboulements. On voyageait par mer, en chaloupe, ou sur la grève en voiture. Mais il fallait faire une trentaine de milles sur le rivage à marée basse, et avoir soin de prendre "*l'à point de la marée*", sinon on s'exposait à périr. Il en fut ainsi jusqu'en 1818, date mémorable de l'ouverture du Chemin des Caps.

Dans les premières années, M. Maizerets, M. Gauthier, prêtres du Séminaire de Québec, et le Père de Crépieul vinrent tour à tour faire des missions. C'est que dans les premiers temps de la colonie, MM. le Procureur et les autres prêtres du Séminaire desservirent souvent par intervalles cette paroisse, lorsqu'ils y venaient pour les affaires de la Seigneurie.

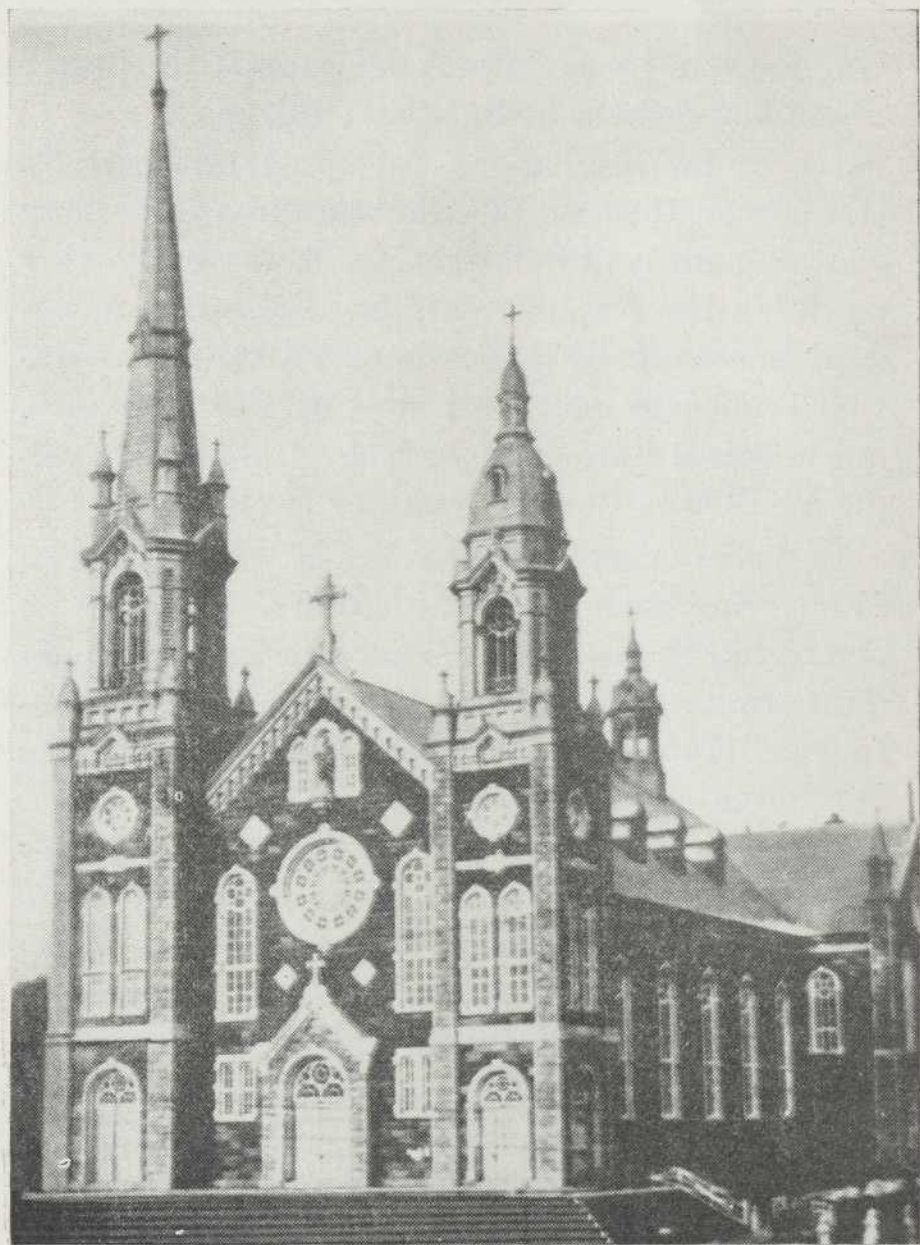
Le premier curé résidant fut M. P.-Paul

Gagnon, en 1685. Avant lui jamais un prêtre n'avait hiverné à la Baie St-Paul.

La première chapelle fut construite par M. Gagnon en 1698, en face de la mare à Gobeil, au coût de neuf cent dollars. C'était un don de Mgr de St Valier. Auparavant, on célébrait la messe dans une chapelle domestique. Parmi la population française on voyait souvent des sauvages, qui venaient l'été pour y pêcher. Ils allaient même à l'Ile aux Coudres chasser le marsouin.

Le premier curé en titre fut M. Chaumont, en 1734. Son nom est resté célèbre dans tout le comté, qu'il desservait seul. Il fut curé pendant trente-six ans, bâtit l'église à l'endroit actuel en 1755, sur un emplacement concédé par le Séminaire de Québec.

La Baie St-Paul dut avoir sa part aux luttes de 1755 — 1760. En 1759, les vaisseaux anglais mouillèrent à l'Ile aux Coudres, la veille de l'Ascension. Les femmes de l'Ile, effrayées, allèrent se cacher à la Baie St-Paul, où elles prirent les bois avec les habitants de la place. Elles restèrent cachées jusqu'en septembre. Les hommes seuls sortaient la nuit, et élevaient des fortifications de sable sur le rivage, sortes de dunes, qui existent encore. C'est en ce temps-là qu'on fit deux prisonniers dont Jean-Baptiste Grenon, Grenon le Fort,



L'Eglise de la Baie Saint-Paul.

comme on dit. Le premier, un Tremblay, fut jeté à la mer; mais pour Grenon, personne ne put lui ployer les genoux pour le pousser. Alors on l'avait attaché à un poteau du pont du navire, et les matelots l'insultaient. Le capitaine, à sa demande, lui délia une main; et Grenon gifla l'insulteur arrogant qui expira sur-le-champ. Voyant un tel prodige de force, le capitaine ordonna de le remettre en liberté. C'est lui qui plus tard viendra en canot accoster sur une île, où bivouaquaient De Gaspé et ses amis; c'est lui, le petit homme qu'on vit venir portant sur son épaule un arrachis, que douze hommes n'avaient pu lever.

Un curé remarquable entr'autres fut M. Louis Lelièvre. Il inculqua à la population l'esprit de sage économie qu'elle garde encore. Il fut pendant quarante ans curé à la Baie St-Paul.

On sait que vers 1791 des tremblements de terre violents avaient presque détruit l'église. Et comme en ce temps-là il y avait des habitants jusqu'à St-Urbain, on parlait fort de faire reconstruire l'église sur le côté des Fortin, M. Lelièvre arrêta les discussions en agrandissant la vieille église au lieu de la rebâtir. M. Lelièvre prépara la construction d'un couvent, et laissa un emplacement qu'il demanda à ses successeurs d'employer à cette

construction. En plus il légua la somme de \$1,732. pour la construction du dit couvent.

M. Decoigne vint ensuite —un expert en liturgie. — Il aimait tant les cérémonies que Mgr Signay dit un jour, en visite, qu'on faisait à la Baie St-Paul les cérémonies mieux qu'à la Cathédrale.

Puis en 1840 ce fut M. Chauvin, le grand vicaire Chauvin, le premier grand vicaire du Nord.

C'était un théologien, un historien et un littérateur. Il construisit le couvent de la Congrégation avec les legs de M. Lelièvre, et le 17 juillet 1848 les Soeurs y entrèrent. Il fonda en 1857, l'Académie ou école supérieure des garçons. C'est lui qui dota la Baie St-Paul d'une relique de Sainte Anne; les pèlerins étaient nombreux, et on y vit plusieurs miracles. En ce temps-là il y avait déjà à la Baie St-Paul 475 maisons, abritant 494 familles et 3363 âmes.

Il fut remplacé par M. Trudel, historien et écrivain, qui écrivit l'histoire de la Baie St-Paul, fonda une bibliothèque paroissiale, qui malheureusement disparut plus tard.

Messire Ambroise Fafard lui succéda. C'était un homme tout à fait supérieur. Il était de la célèbre famille Fafard de l'Islet, doué d'une

intelligence peu ordinaire, d'une conception vive et forte, et avait le sens des affaires à son plus haut point. Il était curé de Chicoutimi quand il fut transféré, promu à la Baie St-Paul.

Il réalisa que la paroisse, la plus vieille du diocèse, et la plus belle, au moins en ce temps-là, manquait de tout. Sachant ne pouvoir arriver à tout faire sans aide, il s'unit donc aux hommes les plus capables, tel monsieur le Magistrat H. Simard, écrivain hardi, et, avec lui, il fonda "l'Echo de Charlevoix", qui prêcha le progrès matériel et spirituel pendant des années. Puis, par ses directives, il décida la Baie St-Paul à faire d'abord un trottoir, pour ménager les bottines des filles et les souliers des garçons, et cassa du coup cette coutume de se chausser devant l'église pour entrer à l'office. Les gens des rangs purent alors venir en voiture, dételer, et se rendre sur le trottoir, sans porter sous les bras les bottes et les chaussettes. Il fit construire l'aqueduc et un système de protection contre le feu — Avec un ami aux vues larges et généreuses, Pamphile Boivin, il fondait une société pour développer un pouvoir électrique — richesse qu'il légua à son Hospice. Pour recueillir les malheureux, il ouvrit une maison sous les soins de la vieille et célèbre Dina Boivin, une sainte fille, âgée, qui avait de l'argent, y recuei-

lit plus de soixante miséreux. En 1889, M. Fafard fonda les petites Franciscaines de Marie et l'Hospice Ste-Anne.

Depuis ce temps, la Congrégation s'est développée constamment. Elle compte aujourd'hui un personnel de plus de 800 religieuses, dont le plus grand nombre se dévouent auprès des malades, dans cinq hospices et trois hôpitaux. D'autres donnent l'instruction aux enfants, soit dans leurs deux orphelinats, soit dans leurs seize écoles. De plus, un Scholasticat, Ecole-Normale, établi à l'Orphelinat de Chicoutimi, permet de



L'Hospice Ste-Anne, Baie Saint-Paul.

perfectionner l'instruction des jeunes religieuses destinées à l'enseignement. Il est alors facile aux élèves-maîtresses de faire leur pédagogie pratique en cette institution, et on y compte plus de cinq cents élèves.

Le premier surintendant médical fut le Dr Alf. Morin, frère du Député de ce temps-là. Après lui, ce fut le Dr Euloge Trtmblay, qui l'est encore, depuis plus de trente-cinq ans, à l'exception de trois années occupées par M. le Dr Dufour.

M. Fafard procura à sa jeune Communauté tout le pouvoir financier, lui laissa son coeur et son frère, curé de St-Joseph de Lévis, l'abbé Edouard Fafard, un autre lui-même. Il mourut, trop tôt — en 1899.

M. Dumas lui succéda — un saint homme aussi, et qu'on appelait le saint, parce qu'il priait toujours. Il fit remplacer les professeurs de l'Académie par des Frères Maristes, et fit construire, en 1908, la nouvelle église, parce que l'ancienne menaçait de s'écrouler.

* *

*

Les Professeurs de l'Académie avaient fait une oeuvre remarquable. M. Thomas Tremblay, M. l'Inspecteur, comme on l'appelait — inspec-

teur dans toute la valeur du mot, avait été professeur à l'Académie. Nos pères furent ses élèves, et ils nous parlent encore de l'apostolat de M. Tremblay, apôtre et instituteur, prospecteur de vocations sacerdotales. Monsieur le Chanoine Elzéar Lavoie, de St-Gédéon fut son élève, et se distingua toujours par ses talents, sa douceur, et son jugement.

M. Thomas Tremblay eut deux prêtres dans ses propres enfants : M. le Chanoine Philippe Tremblay, curé de la Malbaie et l'abbé Thomas Tremblay, des filles religieuses, et, que de bien !! Inspecteur du district, il fut toujours l'éminent éducateur qui connaît les âmes et sait les conduire. Son successeur comme Inspecteur fut M. Millet, remplacé aujourd'hui par M. Etienne Dégagné, homme de distinction, qui s'occupe de sa charge avec tout le zèle d'un apôtre et l'affabilité, la politesse qui le fait apprécier.

Après M. Tremblay, M. Thomas Otis fit sa marque comme instituteur avec son frère Ladislav, tous deux à la même page de célébrité. Hommes pacifiques, doux, très intelligents, plutôt timides, excessivement cultivés, et qui avaient tous les dons de l'instituteur — une force pédagogique insurpassée, et une âme d'apôtres — Ils furent pendant plusieurs décades les âmes dirigeantes de la jeunesse écolière — Ils se retirè-

rent à l'arrivée des Révérends Frères, en 1903— Ils furent nos professeurs à nous-mêmes, et nous leur devons notre totale reconnaissance.

Le Révérend Père Georges Simard, des Oblats de Marie-Immaculée fut un de leurs meilleurs élèves. Qui ne connaît le talent, la dignité, la vertu de ce noble religieux? Né à St Gabriel de Pérou, dans la grande maison blanche qu'avait habitée mon grand-père, il étudia à l'Académie, puis il se fit Oblat. Talent remarquable — Il sait tout: théologie, histoire, et il sait écrire — ses oeuvres sont là, et nous goûtons encore aujourd'hui les profondes études qu'il fait à la radio. En pareil pays, de pareils hommes.

Les Révérends Frères continuent leur oeuvre, l'élevant de plus en plus vers le faite du progrès. Leur amicale groupe des milliers d'élèves distingués dont M. Joseph Simard, industriel et financier devenu célèbre dans tout le pays, dans le monde même, Edouard, son frère, célèbre aussi, et tant d'autres.

* *

*

La Division géographique portait à diviser la paroisse; les intérêts étaient divers. Donc il y eut le village, le Gouffre, et la Paroisse — trois municipalités distinctes. Au village, M. le Ma-

gistrat Simard fut l'âme du développement avec Messire A. Fafard. M. le notaire Paré, M. Joseph Gariépy, M. le Docteur Tremblay, M. Emile Boivin et F.-X. Gariépy continuèrent son oeuvre avec un dévouement remarquable. Chacun d'eux fut Préfet de Comté, à son tour. Le Maire actuel du village est M. Emile Boivin qui est aussi, de nouveau, Préfet. M. le Maire de la paroisse est M. Eli Fortin, de la grande famille des Louison Fortin, du côteau du même nom, qui a fourni des prêtres et des religieuses et des hommes pleins de jugement. M. Herménégilde Fortin, prêtre du Séminaire, M. l'abbé Jos.-Fortin de St-Méthode, M. Pascal Tremblay, en sont les fils vivants et pleins d'oeuvre. Au Gouffre, c'est M. Simard, de famille très sage et très réservée. M. Edmourd Simard, curé de St-Fulgence, est un frère de M. le Maire. M. Athanase Labbé fut maire de la paroisse pendant plusieurs années; il fut un homme d'oeuvre et plein de dévouement, fut même Préfet de Comté pendant quelques années.

La famille Gariépy a été et est encore très célèbre dans toute la région. Famille nombreuse. Le père Narcisse, très distingué, eut une douzaine d'enfants, dont neuf garçons, tous très intelligents, hommes d'affaires, ayant le sens du commerce, à l'esprit large et ouvert, tou-



La plus vieille et la plus importante maison d'affaires du district, opérant depuis 71 ans sous la raison sociale de P. N. GARIEPY, Enregistré.

jours élevés vers la vision du développement et de la prospérité. Parmi les neuf garçons, il y eut deux prêtres très dignes. L'un d'eux s'appelait A. Narcisse. Il fut Curé à la Patrie, chanteur remarquable (d'ailleurs comme toute la famille Gariépy), puis Chanoine du diocèse de Sherbrooke, mort lui aussi trop jeune. Joseph fut chantre d'église pendant longtemps, maire de son village—et dirigea les affaires Gariépy avec Edouard son frère. Ce sont toutes ces valeurs que M. F.-X. Gariépy continue de faire progresser, avec grandeur d'âme et le génie des affaires. Vous venez de lire sur le journal qu'il fit au premier de l'an cadeau de soixante dollars à chacun de ses serviteurs. Il prouve par là que le patron est le père de ses employés, sait les aimer et les faire participer au profit de son commerce. Il fut maire du village avant M. Emile Boivin, qui le fut longtemps, et qui le redevient afin de continuer de donner tout son temps et son dévouement à la prospérité de son village, au soin des pauvres et à l'aide de tout le monde.

M. Emile Boivin est en même temps maître de chapelle à l'église paroissiale depuis plus de vingt ans. Il est excessivement large et généreux, très aimé du peuple et applaudi par les foules, car c'est un orateur populaire de rare éloquence.

Je ne puis rien dire de ma famille. Ce sont tous des gens très sévères, qui savent s'amuser, mais qui pensent et se cachent pour vivre, dans trop de silence, peut-être, mais chacun tient ça de ses aïeux. Les Boivin sont des gens gênés, les Simard Lombret étaient timides et un peu gênants eux-mêmes, les Duperré sont plutôt austères. Il faut tenir de race. Mes parents, grâce de Dieu extraordinaire, vivent encore, ont soixante années de mariage en octobre, et sont tout jeunes. Ils sont laborieux, économes, chrétiens; ils sont bons.

* *

*

En ce temps-là, de 1885 jusqu'à 1905, le Député au Parlement Provincial était M. Joseph Morin, de la Baie St-Paul. C'était un homme de jugement rare, un père de famille sans reproche, le frère du Dr. Morin Alf. qui reste célèbre, et qui fut le premier Surintendant médical de l'Hospice Ste-Anne. A chaque élection, M. Morin était réélu d'emblée. Il savait prendre le peuple, lui plaire, l'aider. Les gens de l'Isle, de la Petite Rivière, de St-Urbain, de St-Hilarion, se rassemblaient le soir à la Baie pour les résultats. Le grand Alfred à Polite et Eloï Bouchard mettaient la paix, et

ont conservé longtemps la queue de capote que Monette avait laissée sur la clôture du couvent, en se sauvant.

Après M. Dumas il y eût M. Richard Tremblay, fait plus tard chanoine, à Jonquières, puis Mgr Belley de 1913 à 1919, modèle de curé; M. le Chanoine J. Girard de 1919 - 1934.

Celui-ci était un homme très original, intelligent, musicien, plein de goût, orateur de rare éloquence, qui savait capter l'attention et l'intérêt tantôt par une belle pensée, tantôt par une pause, ici par un geste, là par une prise avec la phrase, où il allait jusqu'à grimacer, se gratter la tête, puis ...enlever le mot. Il était passé maître en collectionneur de vieilles choses. Il ramassait les vieux portraits, les vieux meubles, parfois très riches, les vieilles horloges; le presbytère était plein. Il eut certainement voulu avoir le vieux pin creusé en chaloupe, qu'il y a dans les hangars deux fois centenaires de M. Jos. Tremblay à Jacquau à Marc, neveu d'Ovide, et toutes les vieilles calèches du pays. Il allait sur la rue en haut-de-forme, saluant tout le monde, oubliant parfois de remettre son chapeau, le crâne au soleil sans s'en douter. Très aimable, très discret, très doux, très poli, très pieux — un saint prêtre.

Son successeur fut M. le Chanoine J.-C. Trem-

blay, en 1934. Une autre originalité, très intelligent, porteur de diplômes de doctorat aux universités romaines, littérateur, écrivain, journaliste fameux, plein d'histoires amusantes et édifiantes, homme tout d'un bloc, presque terrible en chaire, tant il était ferme et imagé, le plus doux des pasteurs en vérité et près des âmes. Il flétrissait le crime avec une violence extraordinaire, mais il était l'image de l'Agneau de Dieu sur le pécheur. Il dût quitter la place en 1940, appelé à l'Evêché de Chicoutimi par son Excellence Mgr Melançon, qui lui confie la haute direction du mouvement catholique. Ce fut pour lui un énorme sacrifice, mais qu'il fit avec joie, comme un prêtre entier, et totalement sacerdotal.

M. l'abbé J.-Baptiste Boivin lui succède, vicaire forain. Il part de la Pointe au Pic, et son passé le rend digne de la haute fonction qui lui a été confiée.

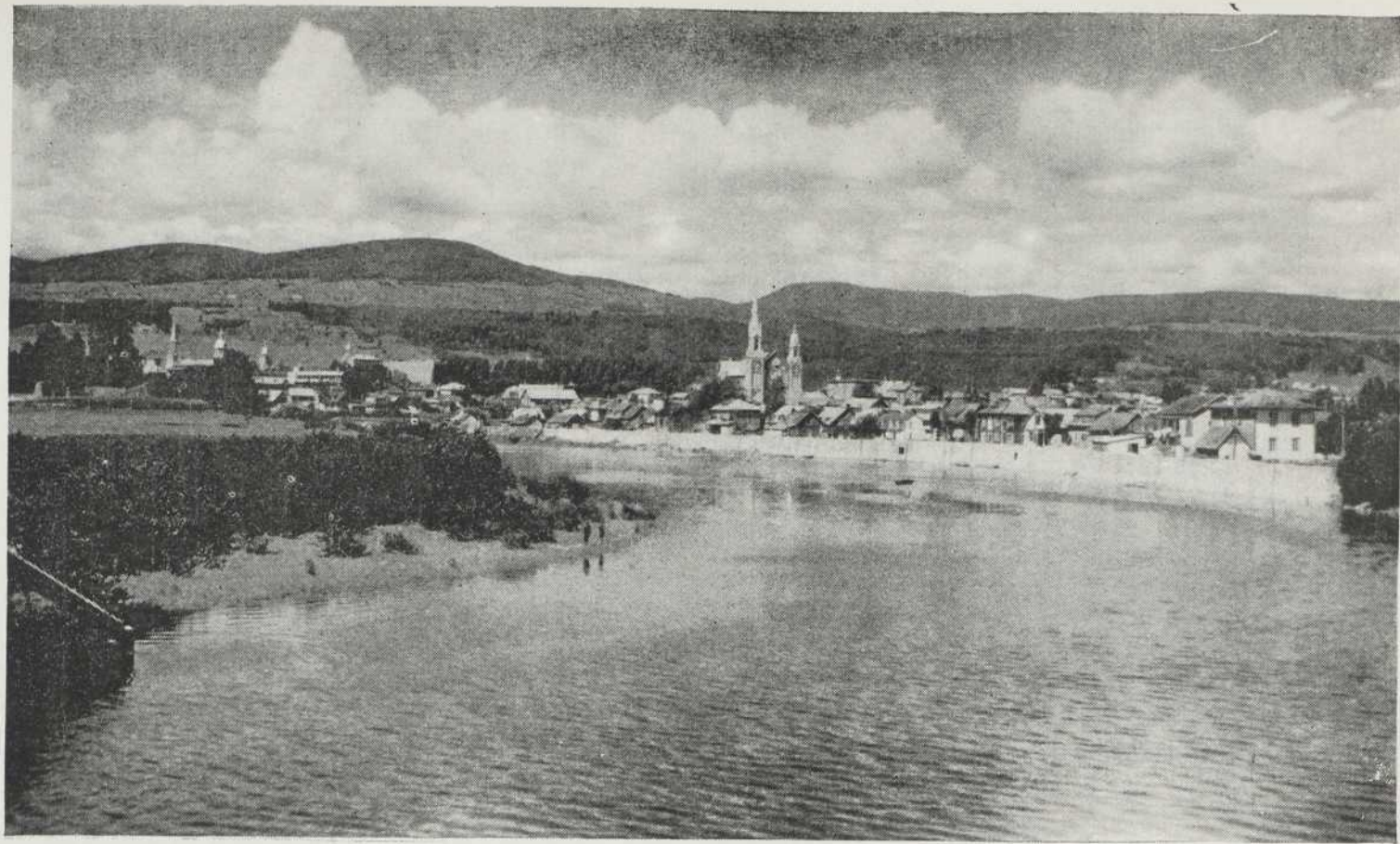
Mais je ne vous ai pas encore parlé de cette nature fantastique qui charme tous les visiteurs. J'ai cru qu'il fallait d'abord en savoir un peu l'histoire.

Pour vous montrer la Baie St-Paul, j'avoue que je suis un peu perplexe. Elle est belle, belle de partout. Je me demande par où arriver? je viens par les Caps. J'ai laissé St-Joachim et

j'ai traversé les rangées des plus vieilles montagnes du monde; je croyais courir sur des vagues pétrifiées. Mais voici que je descends la concession de Saint-Antoine, et je retrouve le fleuve, dix fois plus grand que là-bas.

Ah! la belle Baie! Il faut voir comme elle est belle, car cela ne se dit pas! La mer y entre à peine, elle reste comme à la porte pour respecter le sol choisi des bas-fonds. Elle a rongé pourtant "la largeur de sa langue", car on aperçoit une "digue de roches" au large, que la marée basse découvre; c'est bien là la bordure des terres de battures d'antan. Les vieux ont bien manqué en coupant tout le bois sur le bord du fleuve. Aussi les vagues ont rongé plus d'un mille de terre, et, sans les quais du chemin de fer, qui protègent une pointe de pins, la batture, on s'inquiéterait avec raison encore aujourd'hui. La vallée couvre environ trois milles de largeur et s'étend vers le nord jusqu'à environ douze milles. Elle s'étrangle vers les deux-tiers de la profondeur, puis s'ouvre encore, mais moins large, pour former la paroisse de St-Urbain.

Tout autour ce sont des falaises, des terrasses sablonneuses. Quelle étrange formation! La nature a brisé les Laurentides pour faire un tableau et encadrer un chef-d'oeuvre du bon Dieu.



La Baie Saint-Paul, vue de la Rivière.

La Baie St-Paul est divisée en deux par la rivière du Gouffre. Appellation sinistre ! En fait, la rivière est une sorte de torrent, qui vient des montagnes, de ce qu'on appelle à Montréal, le Grand-Nord, et reçoit nombre d'affluents qui descendent eux-mêmes des Monts, se précipitant avec bruit. Au temps des grosses eaux, ils déracinent, arrachent les arbres, qu'ils entraînent, et s'ouvrent des lits nouveaux, pour aller s'engloutir au plus tôt dans la rivière, La Rhémy sourd du Cap Diamant et saute d'un bond près du vieux moulin. La rivière des Mares est moins surnoise, mais elle bondit parfois de 200 pieds par saut, et rejoint le Gouffre sans avoir repris calme.

Le Ruisseau Michel arrive des falaises de St-Gabriel de Pérou ; il coule sur la pierre à chaux, saute la Pignoronle, et sépare le village du rang de la Mare.

Le Bras est le plus terrible. On l'entend mugir au pied des côtes de Saint-Antoine. Il fait cinq ou six bonds successifs, dont l'un d'une centaine de pieds, se partage en deux avant d'arriver au village, remplit d'effroi les habitants, se jouant des obstacles qu'on veut opposer à sa fureur ; il emporte souvent au Gouffre les débris de deux ponts.

Dans chaque saignée, un torrent : Ajoutez à

cela cent petits ruisseaux, qui deviennent des torrents eux-mêmes, qui dépouillent les hauteurs, sursautent en cataractes, se hâtant aussi de porter au Gouffre leur contingent de débris; souvent ils s'abritent sous un feuillage, comme pour surprendre le village au milieu duquel ils viennent jeter leurs eaux limpides comme la roche.

En face de la Baie St-Paul, c'est le Cap à la Baleine, pointe ouest de l'Ile aux Coudres, qui cache la belle église de St-Louis. Et c'est le fleuve, large de quelque vingt milles; les goëlettes s'y dandinent à l'ancre avant de rentrer dans la rivière; les chaloupes de promenades sont au quai. Autrefois il y avait la Cage, à un mille des "dignes"(1) de roches, la Cage où demeurait le grand Hilaire Tremblay, le gardien, qui, l'amarre sur son épaule de lion, montait sur le sable l'énorme chaloupe d'une capacité de quarante hommes. Il faisait cela comme une chose ordinaire. Lui et son frère Tom s'essayèrent un jour à qui était le plus fort. Il y avait un mât d'épinette verte de soixante-seize pieds de long, vingt pouces de diamètre au gros bout et treize pouces au petit bout. Tom le prit à brassée, et d'un coup le monta

(1) C'est le mot du pays pour désigner une chaîne de roches.

au bout de ses bras. Hilaire le prit à son tour et en fit autant; et Tom dit: Hilaire, c'est assez. Ah! oui, c'était le pays des Grenon, des Hilaire et le pays d'Ernest Leclerc. Ce dernier était encore plus fort, aussi fort, je pense, que le vrai Samson. Il eût pu, lui, tuer le lion comme Hercule, et se revêtir de sa peau, comme lui, enchaîner le Taureau, vaincre Géryon, remplacer Atlas et prendre le monde sur ses épaules. Un vieillard de chez-nous, qui vit encore, l'a vu portant sur son dos un ancre de cinq cents livres. Le jeune homme venait des battures, où était la goëlette de son père. Le passant lui demanda où il allait avec cela. Il répondit qu'il l'apportait chez lui pour l'hiver. Le beau grand jeune homme! Il est mort à vingt ans, en allant au Klondike. Ils étaient treize, et Ernest portait la moitié du bagage seul, qu'il mettait dans le grand canot, six cents livres pesant en tout, et s'en allait à grands pas, faisant ses douze milles par jour sans fatigues. C'était en 1898; il prit la typhoïde et mourut en chemin.

Où suis-je? Hélas! C'est que ces hommes étaient robustes comme les montagnes d'alentour, et leur souvenir me fascine.

Je reviens. Le terrain des fonds de la Baie

est un mélange fait par les eaux ; de l'argile, du sable, ou mélangé, ou séparé, des petites buttes comme au fond des remous, et des mares avec des troncs d'arbres, des souches, qui n'ont jamais vieilli. La terre est excessivement fertile, le climat est tropical ; le fleuve retarde le froid en automne, et le soleil plombe dans la Baie tout l'été. Autour, c'est une première enceinte, une terrasse, faite des moraines des anciens glaciers, qui ont laissé ci et là des grosses roches rondes striées, et qui parlent science et histoire. Les terrasses font le tour, il y en a trois ou quatre superposées, formant un amphithéâtre magnifique. Et c'est ainsi que les gens des rangs St-Antoine, Pérou, La Rhémy, Ste-Croix, St-Tours, Ste-Catherine et le Cap, font face à la rivière, qu'ils entourent. Les gens du village contemplent eux aussi la montagne. Il n'y a pas un seul habitant qui ne jette l'oeil sur les monts dès son réveil. Cela, tout naturellement, élève l'âme ! Et avez-vous l'idée du spectacle quand, certain jour d'hiver, le bon Dieu met le givre dans ces flancs. Le givre ! la plus délicate dentelle qui soit au monde, on dirait tout un alphabet chinois... et qui s'épaissit vers les cîmes des montagnes, au point que celles-ci paraissent toutes couvertes de cristaux, de diamants éclatants et éblouis-



Le vieux Moulin de la Rhemy, Baie Saint-Paul,
Propriété de M. Robert Fortin.

sants. Et vers 9 heures, si la brise se lève, et que le mistral se met à jouer avec le givre, on dirait les anges qui échiffent la haine, ou qui jouent dans les montagnes, en se lançant des diamants.

Les rangs, très longs, prennent souvent plusieurs noms. Ainsi, le rang St-Laurent, à quatre milles, s'appelle la Goudronnerie, en souvenir de la goudronnerie du temps de Talon. On y exploitait le Pin rouge. Les montagnes sont pleines de pins et d'érables — du gros bois, comme le hêtre, le merisier, le chêne, le frêne. L'automne c'est partout des bouquets. Le bois est dur comme du fer, car il croît au flanc des montagnes, et reçoit le soleil en plein.

Il y a un phénomène curieux au Cap aux Corbeaux, fait qu'aucun savant ne paraît avoir encore remarqué. Une moraine de sable pur s'allonge du fleuve, en partant du Cap à la Rée, et va s'inclinant jusqu'à la Goudronnerie. Il se passe là un mouvement lent, mais sûr, mouvement de bascule, qui soulève le Cap aux Corbeaux, fait incliner la moraine, qui devrait être droite comme celles de l'ouest. Et de fait les couches de calcaire de la montagne sont sur le "CANT," comme on peut voir dans les côtes du Cap. Le Cap lève de la tête, ce qui probablement est dû à la pression des Alléghanys, qui forcent sur la ligne de section du milieu du fleuve. C'est là une cause de légères vibrations sismiques. Les montagnes, comme les bêtes, ont souvent des frissons : de temps en temps elles secouent leurs échines, hérissent leur chevelure, puis s'applombent sur leur pied.

Au nord il y a une montagne de plus de six milles de long, en fer titanique. On a essayé de l'exploiter autrefois, mais sans succès. La Compagnie Dupont de Nemours a fait faire dernièrement des perforations. Les résultats ont été excellents. On dit que "Dupont" détient encore des options sur les terrains, et il faut croire qu'un jour le rang St-Jérôme sera une ville industrielle. En ce temps-là on construira un

quai à la Batture, à eaux profondes, et ce sera le plein épanouissement de la région.

Sir Rodolphe Forget a fait un coup de maître en construisant un chemin de fer au bord du fleuve.. La ligne suit toutes les pointes, court tous les anses; c'est une vraie bordure en dentelle et aussi, pour celui qui n'a pas tout vu, c'est une des merveilles du monde. Et ajoutez à tout cela les chaînes des Laurentides hautes de 4200 pieds (corrigez les géographies, s.v.p.) qui encadrent toute cette nature, le tableau est grandiose, et c'est comme une série de tronçons d'ellipses concentriques, et qui montent dans l'horizon par falaises, par terrasses, par mon-



La vieille maison de Léandre Gobeil, Baie Saint-Paul,
Tout à côté était la première église en 1861.

tagnes et monts merveilleux. Du poisson plein les rivières et plein les lacs; dans la montagne, le gibier de toute sorte abonde, le lièvre, la perdrix, le chevreuil, le caribou, l'orignal, la marte, le renard, le loup et l'ours aussi.

Vers 1840, il y eût une poussée de colonisation. Les gens de Charlevoix allèrent fonder le Saguenay. Le député du temps, M. Paschal de Sales Laterrière, se rendit lui-même sur les lieux quelques années auparavant, fit préparer des plans d'établissement, et proposa la question au Parlement, qui l'agréa. Les terrains furent concédés. Une vingtaine d'hommes, bien bâtis, plein d'énergie et de courage vinrent fonder la Grande Baie, Chicoutimi, le Lac St-Jean. Mes oncles Simard (Lombret) partirent dans ce temps-là.

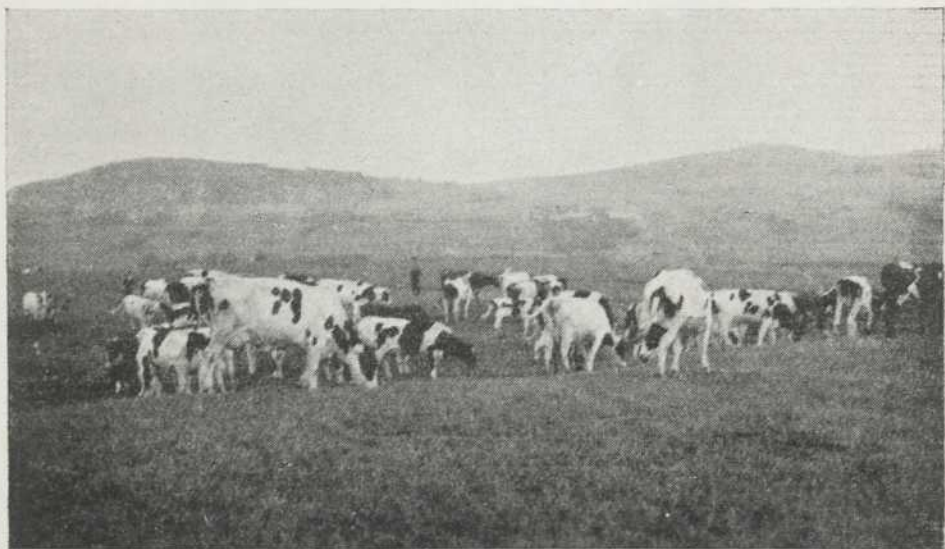
Il fallait donc continuer le chemin de Québec jusqu'à Chicoutimi. On le traça presque en ligne droite, et souvent par la crête des montagnes pour mieux voir; des postes furent établis aux plus beaux sites, la Galette, la grande Rivière Malbaie, la Cruche, le lac Ha! Ha! Là, le voyageur cassait une croûte et souvent autre chose. Au milieu de la route il fallait bien se stimuler un peu, et, en ce temps-là, on savait prendre une "*ponce*" sans extravagance, comme disait un descendant

d'Alexis Picoté. La distance de la route Baie St-Paul-Chicoutimi fait 90 milles. Et quelle nature, grand Dieu! Comme vous l'avez faite belle!

Le lac Ha! Ha! est sans pareil. Le Créateur a semblé prélasser là sa grandeur et sa Royauté. Les montagnes y sont sinistres, tant elles sont noires et sauvages; elles s'élancent au ciel comme des cordillères formant des barrages cyclopéens. A l'est du lac se dressent plusieurs monts courbés comme des croupes, et qui donnent l'idée de mammifères géants, couchés côte à côte, troupeaux prodigieux pétrifiés par les siècles, rongés par les pluies et les glaciers, qui ont émoussé les échinés de ces ruminants granitiques. Ils sont là comme accroupis dans l'eau, qui unit chaque monstre à son voisin.

L'entrée des Monts seule peut surpasser ce spectacle. Celle-ci est une Passe imposante, grandiose et mystérieuse, où tout marque un prodige de puissance! Le voyageur n'aurait jamais pu passer là, si Dieu n'eût ouvert la montagne comme par exprès. Et ça monte, ça monte; on pense ne plus monter et on monte encore; on croit descendre, et ça monte toujours. Pensez donc quand il fallait faire le voyage avec des chevaux! Quel beau pique-nique! Lisez "Une traversée" par M. le Chanoine Frenette.

Je m'assis un matin au pied de ces monts âpres et puissants. Ils sortaient du mystère des nuits. Bientôt je vis des flèches d'or éclairer leur cîme orgueilleuse, dorer leurs flancs énormes, montrer toute leur taille formidable, puis les pénétrer jusqu'au fond. Je sentais l'haleine des lacs, qui sortait blanche du creux des montagnes; j'aperçus le vert des forêts, l'argent des ruisseaux et des cascades; mes yeux s'allongeaient pour tout voir et suivre l'heure mystérieuse de l'aurore; d'autres montagnes sortaient comme du néant, l'une après l'autre, et d'autres lacs, et d'autres rivières et la jonchée des bor-



Le Troupeau Holstein — 70 bêtes de race pure.
Propriété de M. Ladislas Boivin, qui obtint la médaille
du mérite agricole en 1939.

dures. J'entendis la chanson de la source, qui sourd comme une sueur à l'épaule du mont, le frémissement du vent à travers les bouleaux feuillus, qui remplissent la gorge du monstre, le susurrement du ruisseau qui coulait à ses pieds, et les cent murmures de vie qui peuplent le bois recueilli. J'assistais à la formation du monde.

Que de mystère ! Mon âme jusqu'au bord était pleine d'admiration ; et je me mis à chanter de toutes mes forces la gloire immense de l'Immense Créateur des Univers : "Dieu Tout-Puissant ! je crois en ta bonté !"

* * *

Aujourd'hui, la Baie St-Paul c'est tout un monde ; les chars tous les jours ; la route nationale Québec — les Eboulements — la Malbaie — Baie Comeau ; la route Baie St-Paul — Chicoutimi. Une église, aux allures de cathédrale, construite par M. Dumas ; le couvent de la Congrégation de Notre-Dame, devenu l'Ecole Normale de la Baie St-Paul en 1936 sous l'initiative conjointe de M. le Chanoine Tremblay, ancien curé de la Baie St-Paul, et de votre humble serviteur. L'Hospice Ste-Anne, célèbre Maison-Mère des Petites Franciscaines de Marie, où vivent plus de huit cents religieuses, et qui hospitalisent,



La Baie Saint-Paul, vue de la falaise qui domine
la Rivière du Gouffre.

même à la Baie St-Paul, plus de onze cents patients; six cent cinquante familles distinguées, qui vivent dans la paix et l'aisance que savent donner la foi et la vraie et saine économie.

Oui, la foi pure, car telle était la foi de nos pères. Un peuple d'enfants de Dieu et de l'Eglise, fier de cette noblesse divine, et qui vit autour du prêtre et de l'autel. Car, comme disait Lyautey, "La vie ne serait qu'une folie incohérente, si la spiritualité ne la réglait pas."

A la maison, le père et la mère sont les rois du foyer. La mère fait la prière, matin et soir, avec le père et les enfants; et le dimanche l'église, la grande église est toujours pleine jusqu'au bord. Le dimanche est toujours le plus beau jour de la semaine. Le culte y est de toute beauté; les autels sont magnifiques et tout ornées. Les orgues sont puissantes et joyeuses, le carillon sonne à grandes volées. Le chant religieux est extraordinairement cultivé. On dirait que toutes les harmonies de la place s'étaient mises dans la gorge des hommes. Celui qui a une fois entendu le célèbre chantre — Ovide Tremblay à Jacquau — à Marc a cru, peut-être avec raison, entendre mieux que le fameux Caruso. Quand Ovide chantait son "grand Magnificat", comme on disait, avec Délima St-Hilaire, tout le

monde allait à Vêpres pour l'entendre. C'était une fête toujours nouvelle, un concert sans égal.

A la Baie St-Paul toutes les femmes sont instruites; elles ont étudié au Couvent de la Congrégation et ont toujours gardé l'idéal de l'esprit et du coeur. Leurs enfants sont comme elles; et voilà pourquoi vous trouvez dans la Baie St-Paul presque toutes les grand'mamans, les mamans et les filles chargées des diplômes du Couvent. Les garçons ont étudié eux aussi, à l'Académie, et, de là, au Collège ou au Séminaire. On compte par centaines les gens instruits qui ont fait leur cours classique; d'autres sont des normaliens. La Baie St-Paul produit des institu-



A la Sucrerie de M. Ladislas Boivin.

teurs et des institutrices de profession. Par son esprit de foi, elle a été la réserve du clergé pour le jeune diocèse de Chicoutimi pendant des années et des années. Elle a fourni plus de soixante prêtres, des religieux et des religieuses par centaines.

Ici la foi est à la base de la vie et des bonnes moeurs. La vie surnaturelle commande toute action, tout dévouement. Ici, je veux dire toute une région, car la Baie St-Paul signifie toute une région. Ses limites jusqu'en 1735 allaient de St-Joachim à Blanc Sabon. Et le même esprit de foi, de vie surnaturelle, s'incrustait dans les coeurs des habitants des bas fonds, des baies, des montagnes, des battures, de l'Ile aux Coudres. Ainsi dans les creux des rochers la foi prenait racine, comme ces arbres dont le tronc est assis sur un granite, et qui, dans ce calme repos, poussent des racines tout autour, et multiplient leurs rejetons.

La foi commande toute la vie.

La société a un esprit pur, charitable, honnête et jovial, c'est l'amour mutuel qui règle tout. La famille est pacifique, à base de respect, d'obéissance et d'amour. Le mariage est plein de fidélité et de fécondité. L'autorité est douce, mais ferme et constante. La paroisse est stable et prospère. L'hospitalité est naturelle et af-

fable. On prend racine dans le sol des ancêtres, et peut-être plus de cent familles sont encore aujourd'hui sur les terres dites de famille, depuis des siècles.

On vit avec économie. L'ouvrier sait qu'il a un patron, que tous ses droits viennent de son premier devoir qui est de travailler avec zèle et justice pour son maître ; il sait que le patron est le principal ouvrier de son industrie, qu'il a des droits associés aux devoirs et aux droits de l'ouvrier, et que nulle discussion ne peut se régler sans qu'il compare, non comme un lion, mais comme un père. Et toute cette admirable union se prépare à la messe du dimanche, la messe paroissiale, dans le contact au grand mystère de l'unité.

Le système économique y est fixé à jamais. Venez, docteurs de cette science ou plutôt de cette vertu, venez voir la solution de l'avenir — La vraie vie chrétienne.

Vous verrez travailler le père, la mère, les fils et les filles, le patron et l'ouvrier, se souciant plus de faire leur devoir que du salaire à venir, qui sera nécessairement juste et raisonnable. Ici on ne chôme jamais, car on sait créer l'industrie à la maison. Le fils cultive avec son père et pour son père ; il gagne de quoi se marier ; la fille de quoi s'habiller, s'entretenir. Le

père et la mère travaillent en se consultant, et la femme, la mère, administre la maison et conserve les surplus, qui sont placés avec soin. Elle est l'amour du foyer. Elle sait être la sacrifiée volontaire. Elle réalise qu'elle accomplit avec Dieu un rôle de perpétuelle création, qu'elle ouvre les intelligences à la vérité, qu'elle forme les volontés au bien, qu'elle met au coeur de l'homme tous les grands souffles d'idéal, de dévouement, de patriotisme sain et d'immortalité.

A la Baie St-Paul, l'ouvrier gagne peut-être moins que partout, mais il vit selon ses moyens. Il n'envie point de titre, ni le luxe du riche; il économise et il prête l'argent pour ses vieux



Les deux grises de chez nous en la fête de St-Jean-Baptiste.

jours. S'il devient âgé, il "se bâtit" au village pour y finir ses jours dans la prière, près du prêtre et de l'autel. Rien ne s'y dépense en folies; mais s'il faut faire une aumône ou un don de convenance, on est aussi généreux que partout, peut-être davantage. On sait ici que "l'amour se nourrit de ses dons et s'accroît de ses largesses." Aussi les Banques regorgent de millions d'épargne. Les prêtres aux paroisses étrangères se comptent par millions. Après enquête faite il y a quelques années par le bureau des Notaires, la Baie St-Paul était en tête de tout le pays pour sa population. Un curé de St-Urbain vient au village et annonce en plein été qu'il voudrait offrir \$40,000. de débentures de son église aux journaliers de la Baie St-Paul; le soir tout est souscrit. Le père et la mère s'accordent dans leurs dernières volontés; et, après la mort, les enfants ont de quoi payer les frais de sépultures et des messes en quantité.

Toutes les autres paroisses du comté, qui sont nées de la Baie St-Paul, sont solides comme le roc. Pas une seule n'est livrée à la Commission Municipale. Ici on s'administre; on sait additionner, soustraire; le revenu est toujours le grand nombre, et on ne risque pas de ne faire la soustraction que lorsque le grand nombre est réduit à zéro; le calcul se fait avant les échéan-

ces. Le budget de l'année est court, mais précis. Dès janvier, on sait ce qu'il faudra payer dans l'année; on vit et on travaille en conséquence. On meurt joyeux, parce qu'on a su vivre selon Dieu.

Paradis terrestre, n'est-ce pas, ce jardin chargé de tous les dons du Créateur, et où l'homme vit de paix individuelle, domestique, religieuse et sociale. Oui! Mais tout ce bonheur vient de la foi vive de notre peuple, foi que rien n'a pu briser. Il est fidèle à sa langue, à ses traditions; il est français de sang et de race. Il sait aimer et chérir, avant tout, son Dieu et l'Eglise. Il aime son Pays, le Canada, et est fidèle à l'Empire et à son Roi; il est fier et fort, parce qu'il est croyant et religieux. Il connaît ses devoirs envers Dieu, l'Eglise et la Patrie. Il sait son devoir et il sait le remplir. Il est fort de ses éternelles espérances; il a appris que pour l'âme du croyant, lorsque "la terre lui manque, le ciel demeure toujours."

O mes parents, mes amis, ma paroisse, soyez fiers de votre foi avant tout, de votre langue, de votre esprit social et économique. Sachez pour jamais que toute votre valeur repose sur cette vie surnaturelle, qui commande tout, et priez pour que rien ne l'ébrèche en vos fils, en qui vous avez su transfuser cette vie supérieure.

Que ceux-ci se rappellent sans cesse la foi de leurs ancêtres, les mœurs saines de leurs aïeux. Que comme eux ils aiment Dieu, le prêtre, l'Eglise et la Patrie. Qu'ils sachent résister aux troubles du monde et garder toute leur vie la paix dans la grâce de Dieu.

SAINT-URBAIN

C'est une grande corbeille au milieu des montagnes.

La route nationale Baie St-Paul Chicoutimi s'y avance comme une procession, qui s'en va en pèlerinage dans les bois.

Le ciel se fend sous l'éclair bleu des Laurentides, les collines se déroulent sans heurt comme de belles pensées, tantôt sous forme de dos d'âne pesants, tantôt comme des mamelons arrondis de la terre ronde. De chaque côté, des feuillages, et qui parfois fument comme un encens; ici et là de petits papillons touristiques se dissimulent dans les cyprès, des animaux se prélassent dans les prairies. La rivière du Gouffre serpente et se montre par ci, par là, ouvrant des gouffres, découvrant des rapides, des fosses profondes, où habite le saumon, qu'on y voit parfois dormir. Ici les demeures des Fortin, une famille nombreuse et cultivée. Des anciens de cette famille vivent encore et ont été de tout temps les piliers de la paroisse. M. Thomas Fortin, inspecteur du Parc National pendant plus de quarante ans, vit encore et son frère, Alfredise. Dieu sait si ces hommes sont intéres-

sants à entendre parler de bois, de pêche, de chasse, des moeurs des animaux sauvages ! Ils en ont tant vus : ils en ont tant pris. Plus loin la grande famille des Bouchard, des colosses, tous bien mis, hommes de talent, de coeur et généreux — et la famille Labbé, une des plus connues de tout Charlevoix. Tous les étrangers qui passaient arrêtaient là, car les Labbé, Alphonse, au village et Amédée plus loin, à la Fourche, tenaient hôtel. Une vraie belle famille : Et les garçons et les filles étaient des rares beautés. Robustes, de bon teint, droits, de bonne mine, cultivés, sages et sachant bien vivre : Les messieurs se trouvaient bien chez eux — bien accueillis, bien logés, bien nourris.

Et le bronze tinte — C'est l'Angelus ; L'église de bois a remplacé l'ancienne église de pierre — Mais que les cloches sont belles ! On les entend parler comme les gouttes d'une harmonieuse rosée, dans leur calice de bronze — Elles rendent un son d'une note si merveilleuse que j'en ressentis une vibration en mon coeur — je me signai et récitai l'Angelus, en écoutant la cloche qui, à trois, chantait l'Ave Maria — et je pensais à toutes les choses.

Des prêtres marquants se sont succédés ici. Entr'autres l'abbé Ambroise Fafard, qui y fut curé avant d'aller à Chicoutimi. Puis M. l'abbé

Auclair. A son service qui fut chanté à la Baie St-Paul, vers 1890, toutes les voitures de la paroisse, sans exception, suivaient le corps jusqu'à la Baie St-Paul — M. l'abbé Adolphe Girard, son successeur, était un original — Un rire des plus comique — Bon! — et cette bonté s'exprimait par une exclamation tout à fait à lui! Mais! mais! mais! mais! Cela voulait tout dire: Pauvre enfant, pauvre femme, cher malade, cher mourant — Mais il devint si vieux qu'il commençait à manquer. Sur la fin, il s'asseyait dans la chaire — y dormait entre les phrases — Les gens qui l'aimaient tant, écoutaient *dormir* leur curé, qui "*dormiens adhuc loquebatur.*" Il fut remplacé par M. l'abbé Mathias Tremblay — original, lui aussi — bon comme la vie, capable tout jeune de lever la pierre proverbiale de la maison paternelle, un prêtre plein d'amour des âmes. On dit qu'il fit, de son vivant, plusieurs miracles. Sa foi était vraiment naïve, tant elle était pleine. Il semblait ordonner une guérison.

M. l'abbé Boily lui succéda, construisit l'église neuve et fit là un tour de force — Car il est assez facile de construire une église quand l'ancienne n'est plus. Mais, à St-Urbain, la vieille était là, étreinte au toit par des tiges de fer boulonnées, qu'on avait placées après le grand

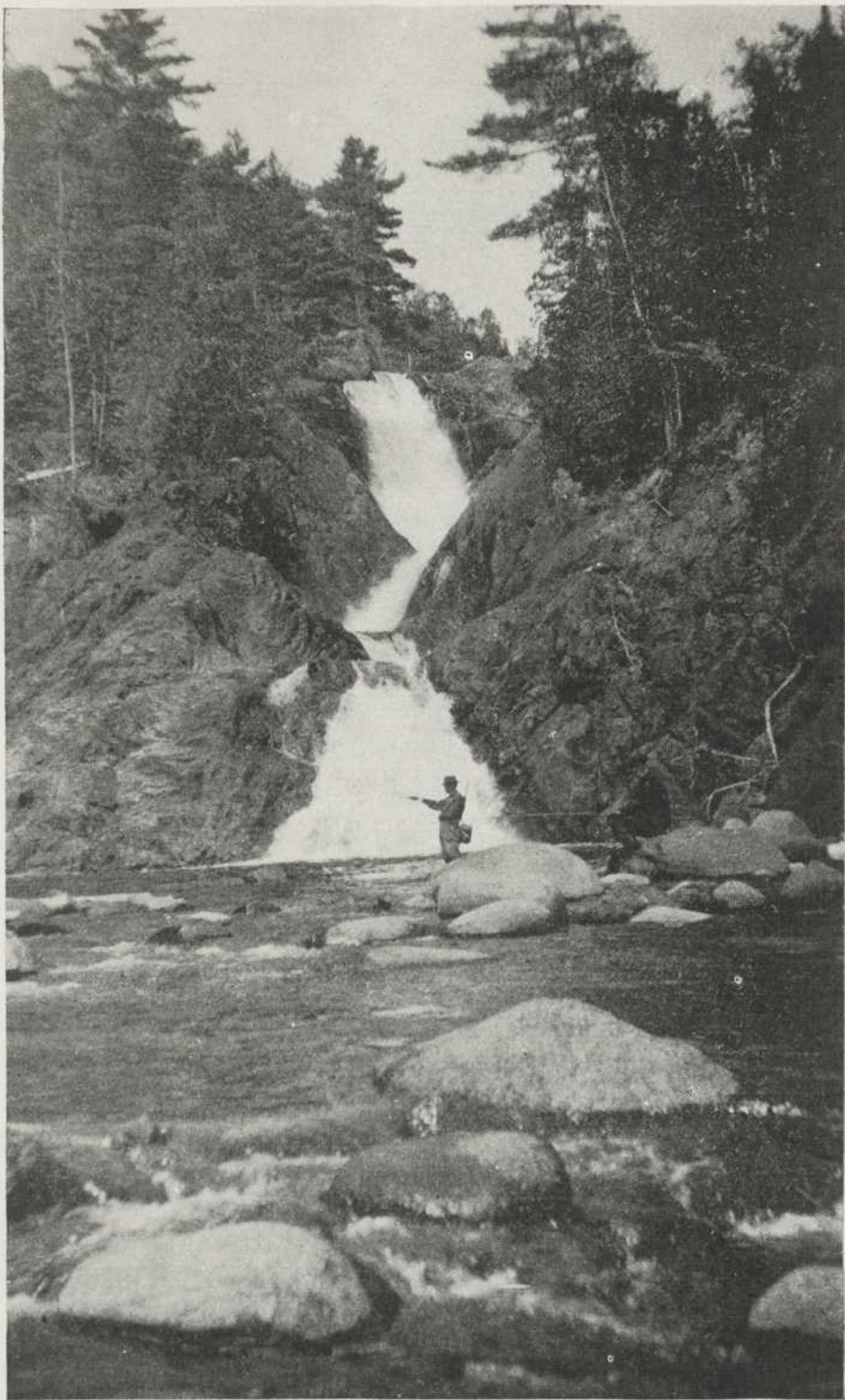
tremblement de terre de 1870, qui avait ouvert les murs. Pour les forcer à coller les murs entr'ouverts on avait chauffé les longues tiges et, par la contraction, le mur avait obéi.

Après M. Boily, M. Mathieu y a passé quelques années, puis M. Dufour et M. Albert Tremblay, qui ont laissé le meilleur souvenir ! Ce dernier fut remplacé par l'abbé Omer Carrier, curé actuel, très cultivé, plein de zèle et de vertus, comme ses prédécesseurs.

Il y a là des tableaux vraiment beaux ! Vous irez voir la rivière près du Cap des Pins, à l'endroit du vieux pont du Cap Martin, plus loin les collines de cyprès, vers l'ouest, et les petits lacs le long de la montagne de la Mine de fer — vers le nord-ouest, les côtes de St-Jérôme, puis la descente du Bras du nord ouest, qui se fait au milieu de mille choses — les côtes de Craque Raie, la Rivière, en bas, qui devient jalouse, et se noircit. Elle est là, au pied, bordée d'épinettes lourdes et ombrageuses ; et, sur la hauteur, les Monts, toujours si grands. Leur majesté se déploie comme en courbe. Ils sont là comme pleins de terreur. Sur leurs flancs, la toison forestiaire apparaît par plaques dorées et fuyantes dans les trouées de brume. Les têtes paraissent orgueilleuses et ont l'air de gros clochers éparpillés en arrière des montagnes ; et, sur elles,

des lacs, des lacs, des lacs — c'est là que le bon Dieu a dû créer la truite. Au pied des Monts la demeure de Murray; devant elle, justement au pied de la Vache Marine, des prés verts — un beau ruisseau, les peupliers alentour, un poulain au galop; une famille pastorale était là, assise comme au bord de la moisson future, moisson qu'on garderait pour donner du pain à ceux qui ont souffert dans les bois.

Et la nuit montait, elle montait en grandissant — la montagne disparut dans la nuit et je n'entendais plus que le ruisseau qui s'enfuit, laissant son odeur derrière lui.



Au pied des Chutes de la Rivière des Eboulements.

LES EBOULEMENTS

Sur nos cîmes, l'air est pur, l'air est frais, l'air est vif, l'air est bon, le soleil est plus proche du monde.

Image du Dieu Créateur qui à tout ce qui existe communique, sans se diminuer Lui-même, la lumière et la vie, l'astre flamboyant du jour, restant tout plein, tout lui-même, porte ses feux sur les montagnes d'alentour, sur celles du lointain, et sur le monde. Il lance ses étincelles brillantes sur le mont des Eboulements, sur la Tourelle, à 2600 pieds de hauteur, et sur le Cap à Chandelles; à côté, 300 pieds plus bas, ses flammes dorent le faite de la montagne à Ignace, elles touchent la montagne Pelée, d'en arrière, éclairent les contreforts des Jumelles à Médéric et des capricieuses montagnes de Ste-Catherine, flottent sur les chaînes du Nord, qui s'élèvent, s'abaissent, se relèvent jusqu'à 4000 pieds de hauteur. Et des monts, et des vallées, des tours et des cratères, des contre-forts et des saignées, rougissantes en automne, des plateaux vastes — puis le fleuve, le grand fleuve, le fleuve majestueux, qui se gonfle et se dégonfle, qui mugit et se tait, qui est calme et qui se fâche, qui

porte les Iles comme des plateaux de fruits généreux et succulents, qui reçoit la lumière en puits profonds et puissants, qui la lance en flammes brulantes pour guider les hommes, et les porter dans tous les coins du monde.

* * *

Montagnes de mon pays, que vous êtes belles ! Vous êtes hautes, vous êtes robustes, vous êtes riches. Vous êtes hérissées de sapins géants, d'épinettes touffues, de bouleaux forts et vigoureux, qui penchent vers le soleil, qui s'inclinent vers la mer, comme pour la saluer et respecter en elle cette vie profonde et remplie de fécondité, dont doit être fait le monde, dont est tout plein le Créateur.

Et toutes ces inégalités sont l'image de cette mystérieuse harmonie qui accorde la société des hommes. Comme ici les uns sont grands, les autres sont humbles, les uns sont riches, les autres sont pauvres ; ceux-ci sont faibles, ceux-là sont puissants ; et tous doivent vivre dans l'amour. Mais, nous sommes les enfants ingrats de l'Océan immense, calme, stable, puissant, généreux et sublime de la Bonté sans limites, de l'Etre Suprême et Infini qui nous a créés.

Et toi, montagne, tour du Ciel, toi, fleuve,

abîme navrant, chantez, chantez fort, toi avec ta poitrine puissante, toi avec tes ondes, toi avec ton calme, toi avec tes mugissements, chantez la gloire de Celui qui vous a créés.

Vous avez reçu de Lui tout ce que vous êtes. Ta crinière, ô montagne, est l'oeuvre de Dieu, qui l'irise de sa lumière ou la couvre de frimas. Tu recèles en tes flancs les sources bienfaites, qui viendront abreuver les hommes; tu dresse sur leurs routes des drains géants, qui lavent les infections du monde; tes pleurs vont jusqu'à la mer immense prendre contact avec le sel, le vrai sel, qui les purifie et les rend aptes à être changées en vapeurs légères, que les vents renverront sur ta crête.

Mer immense, mer d'espoir, abîme de calme, abîme de colère, abîme plein de monstres, purificatrice de tout ce qui a été souillé; toutes les eaux sont faites de ta transpiration; elles sont tes sueurs; elles vont et reviennent en sources, en ruisseaux, en rivières argentées, les unes se précipitant vers toi comme ces âmes qui ont hâte de revenir à Dieu, les autres te rejoignant dans le calme, image de ces coeurs qui n'ont jamais perdu la sérénité de l'innocence.

Chante, ô nature imposante, car tu es ici toute entière. Et la terre, et la mer, et les monts, et

les plaines, les rivières, les bois, les oiseaux, les poissons, tous les êtres sont ici rassemblés.

Chante la gloire du Dieu Créateur.

Il est Trois, Il est Un.

Il est sa gloire, qui est Lui-même.

Il est sa gloire comme Il est Trois.

Il est gloire comme Il est Un.

Il est gloire comme Il est Bon.

Il est gloire comme Il est Vrai.

Il est Un, Il est Trois, Il est Gloire, Il est Vrai, Il est Bon.

Il est bon — et sa bonté, l'exprime tout entier.

Dieu est bon et il faut qu'il donne.

Il faut qu'Il donne, mais il faut qu'Il donne pour sa gloire, et il ne peut rien donner autrement que pour sa gloire infinie.

Sa bonté le presse. Il est transporté. Il faut qu'Il communique sa gloire — transport sublime qui a incliné Dieu à nous précipiter dans le temps et l'espace.

Que la lumière soit et la lumière fut ! Il fit le Ciel, la terre, les montagnes et les mers. Il fit les plantes, les oiseaux, et tous les autres animaux — *Et vidit Deus quod esset bonum.*

Dieu vit que toutes les créatures sont conformes au plan divin de sa gloire — Il vit que tout

ce qu'Il a fait porte une portion d'être, porte une gloire qu'il doit chanter.

Car tout être n'est vrai qu'en autant qu'il est être, en autant qu'il porte une trace de cette gloire divine, et il ne reste vrai qu'en autant qu'il exprime, qu'il chante et qu'il proclame cette louange à son divin Créateur.

Mais cette prière, mais ces chants n'étaient que la voix du mystère, et depuis des siècles et des siècles, le silence régnait toujours en ces lieux.

Tout à coup, en bas, bien en bas, près de l'eau, en face du cap à la Branche, une voix d'homme se fit entendre. La-bas, à dix milles à l'est de la Baie St-Paul, Louis Tremblay, car c'était lui, bûchait un gros arbre. Les hans battant la mesure des coups de hache, il parlait, et pourtant il était seul.

Ici : "près de l'eau, vers le large, plantons-la. C'est la Croix qui marquera, en 1735, c'est-à-dire, douze ans plus tard, l'emplacement de la première église DES ÉBOULEMENTS."

La paroisse naissait.

C'était Louis Tremblay, de la Baie St-Paul, qui était rendu là, sur la Seigneurie de Pierre Tremblay, le premier Seigneur, et qui commençait le défrichement.

La terre était belle à voir — du terrain d'alluvion, au moins quinze arpents de long, du fleuve à la montagne, et peuplé de cèdres, de gros pins, de bois du temps des premiers hommes. Du "défriché" on voyait la mer, l'Isle, et les rives lointaines du Sud; on apercevait les courbes des Alléganys, on voyait toutes les pointes des Caps du Nord, et, pas loin, une langue de terre, plus haute, plus avancée, couverte de plus jeune bois, en talles, débris jetés sur la mer par l'éboulis du grand tremblement de terre de 1663: D'où le nom de la paroisse.

Les Tremblay s'établirent là avec leur femme — Joseph, Louis, Etienne; — celui-ci Major de milice de la Côte, — puis Jean et quelques autres. Plus loin, des Gagnon, des Côtés, des Bouliane, des Bouchard, des Girard, des Harvey et des Simard.

En l'an 1736 il y eut quatre baptêmes. Le missionnaire du temps était M. Chaumont, qui s'appelait le missionnaire de Notre-Dame.

En 1737, quatre baptêmes et deux mariages, et une sépulture.

Le premier mariage fut celui de Pierre Gagnon, fils de Joseph et de Madeleine Tremblay, marié à Scholastique Girard, fille de Louis et de Marguerite Tardif. L'acte est écrit par M. Chaumont, qui certifie, en présence de Etienne



Aux noces de M. Jean-Pierre Tremblay, instituteur, avec
Anne-Marie Tremblay, aux Eboulements.

Simard, que le Père Laure, de la mission des sauvages de Chicoutimi, était venu en son absence recevoir leur mutuel consentement et leur donner la bénédiction nuptiale.

La chapelle fut construite au bord du fleuve, sur le terrain du Seigneur — Eglise en bois, assez grande, car la paroisse compta vite une bonne population. Il ne faut pas oublier que ses limites allaient jusqu'à Tadoussac.

La première sépulture fut celle de Marie Gauthier, épouse de Etienne Gagnon — C'est le Père Coquart, Jésuite, qui desservait alors la paroisse; ministère qu'il fit pendant douze ans.

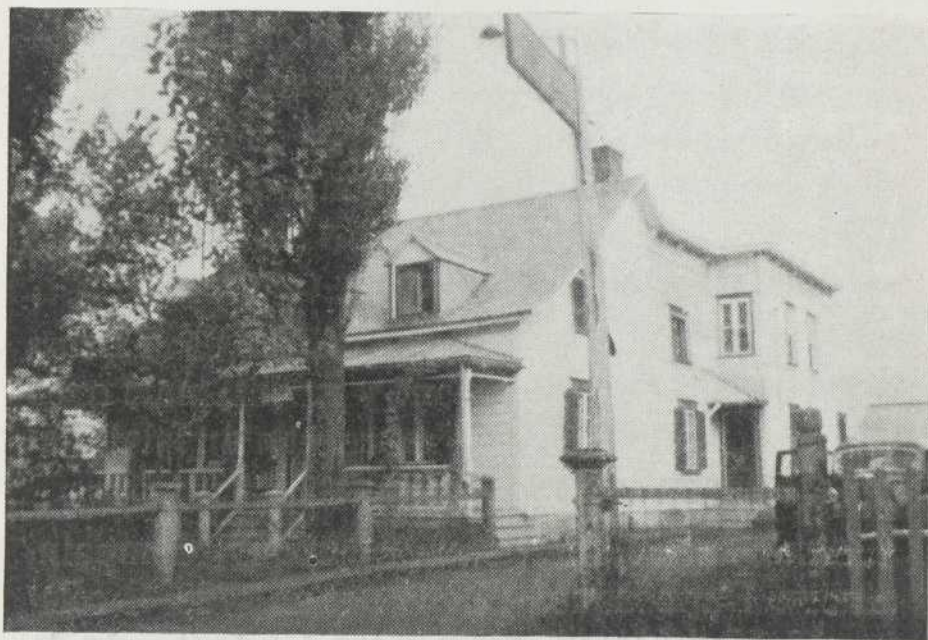
Il fut remplacé en 1764 par le Père de la Brosse. En 1767, M. Chaumont y revint, mais avec un titre. Il avait été en France, et s'appelait depuis, Chaumont de la Joannière.

Après lui, M. Berthiaume, Crequy, Compain, Aubry, Duphouquet, Paquet, et en 1798, le célèbre M. Marcheteau, qui y resta pendant près de vingt ans. C'était, dit-on un sculpteur sur bois très habile, un artiste, quoi. Il occupait ses loisirs à préparer des tableaux pour son église. Un homme au visage d'ascète, grand, robuste, sec, plein de vertu, de bon sens et de bonté.

Les premiers habitants avaient coupé tout le bois qui bordait le fleuve, pour voir l'eau, et

peut-être pour leurs garçons, qui aimaient jeter un coup d'oeil sur les filles de St-Jean, de Ste-Anne, qu'ils allaient voir en chaloupe.

Et la mer rongea le sol; elle était rendue à l'église; le village devait reculer. Et puis, en haut, le Seigneur de Sales Laterrière était bâti.



Hôtel Villa des Roses - Propriété de M. Amédée Bergeron,
Les Eboulements.

Il avait concédé des terrains sur la montagne, tout du long, à partir de la Baie St-Paul. La concession prenait le nom d'un des fils du Seigneur. On eût ainsi les rangs St Pierre, St Marc, St Joseph, St Godefroy, St Pascal, St

Antoine. La grande route était ouverte par en-haut, avec le manoir Seigneurial au centre.

M. Pierre de Sales Laterrière était le plus gai des hommes, d'une politesse remarquable et d'une grande générosité. Deux de ses fils furent célèbres entre tous.

Pierre, fils, était né vers la fin du 18ième siècle. Il fit ses études à Québec, obtint ses brevets de médecin. Puis il passa en Angleterre, où il suivit avec succès les cours de Sir Asbley Cooper. Après trois ans d'études spéciale, il revint pratiquer au Canada, et s'y distingua par une habileté plus qu'ordinaire dans la chirurgie. Il retourna en Angleterre, où il épousa une demoiselle Bulmer, fille de Sir Fenwick Bulmer. Il revint au Canada avec sa jeune Anglaise, qui sut bien vite se faire aimer, par son esprit, sa douceur et son affabilité. Elle vint passer un hiver, aux Eboulements, au manoir de son beau-père. Elle avoua qu'elle pensait trouver ici surtout des sauvages. Elle fut fort surprise d'y voir des gens plein d'esprit, de bon coeur et qu'elle apprécia beaucoup. Comme Sir Bulmer était vieux, très vieux, M. le Docteur Laterrière repassa en Angleterre avec son épouse, qui voulait revoir son père avant qu'il mourût. Sir Bulmer vécut encore deux ans et laissa à sa fille une brillante fortune.

M. le Doc. Pierre de Sales Laterrière publia en Angleterre un ouvrage célèbre: "Historical and Political account on Lower Canada", où il a fait connaître la loyauté des Canadiens français, la sincérité de leurs missionnaires, la valeur de leur caractère.

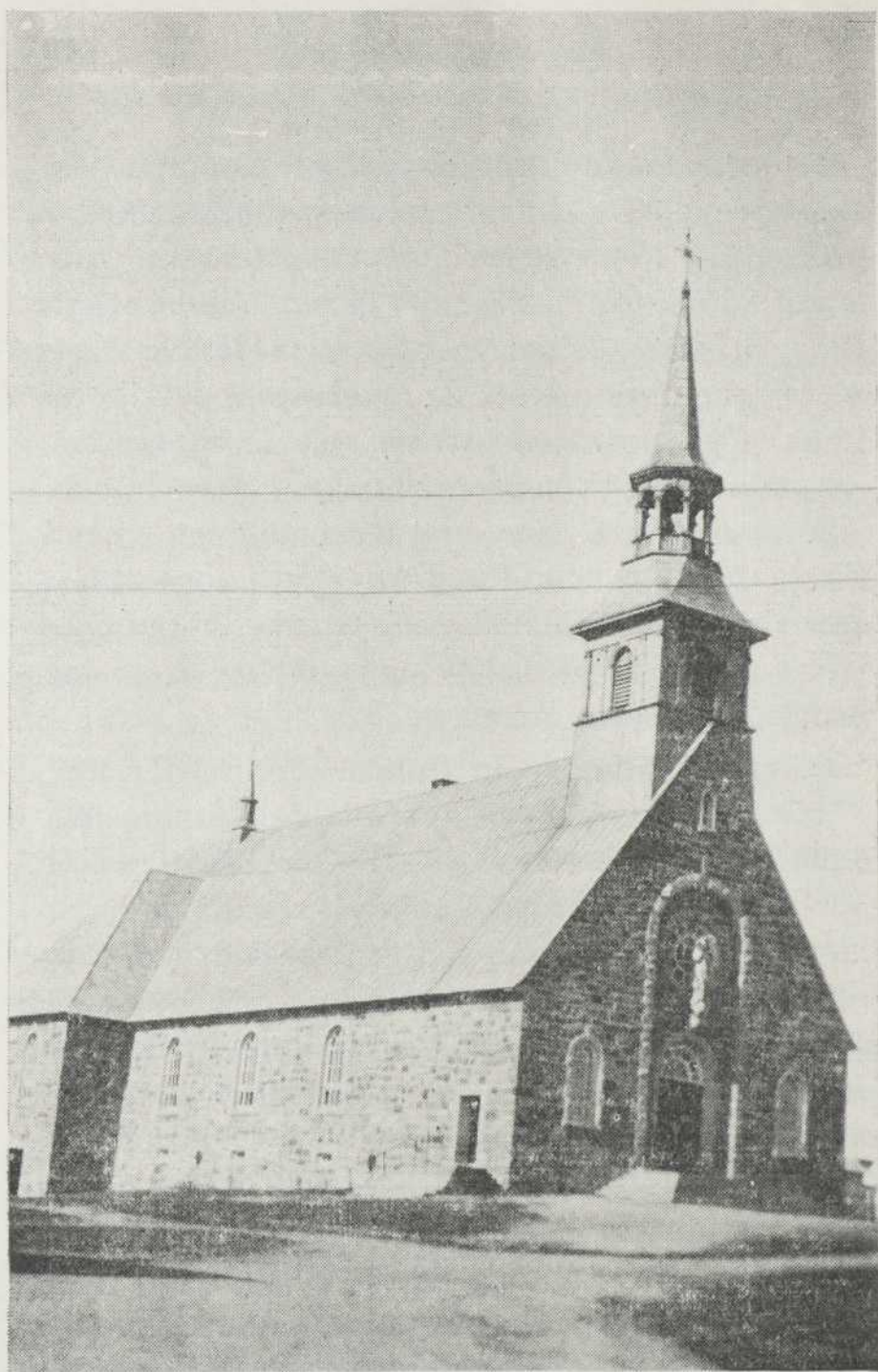
L'Honorable Marc Pachal de Sales Laterrière était un autre fils du Seigneur Laterrière. Il fut pendant environ quarante ans, de 1824 à 1864, membre du parlement. Il fut membre du Conseil Spécial durant les troubles de 1837 - 1838, chirurgien du 6ième bataillon, Lieutenant Colonel et député Adjudant Général de la milice en 1848. C'est lui qui fit construire la route des caps (Câpes). La seule issue pendant l'hiver était un chemin de pied, suspendu au-dessus du fleuve. M. Laterrière obtint des subsides nécessaires à la construction d'une route. Il prit lui-même une hache, et s'enfonça dans la forêt à la tête d'une centaine d'hommes, afin d'ouvrir la belle route des Caps.

Le développement paroissial allait bon train, et il se faisait surtout sur les Côtes. Il y avait des habitants jusqu'à la Malbaie, jusqu'au Saguenay — Il fallait faciliter l'accès de l'église à toute la population. M. Marcheteau décida de construire une église en pierre, en haut, sur la montagne.

Le problème n'était pas facile à résoudre. Va sans dire que les gens d'en Bas voulaient garder l'église au Fleuve; les gens d'en haut la voulaient sur la Côte. Les uns la voulaient vers la Baie St Paul, d'autres plus vers la Malbaie. Après quelques années de discussion, de 1798, à 1802, l'église fut construite, sur la montagne, en plein dans la hauteur, biaisant avec le chemin, pour faire face tout ensemble au grand Fleuve, à l'Isle aux Coudres, aux Laurentides, aux Caps, même à l'Isle d'Orléans, à toute la rive sud, à tout ce qu'on peut voir de là — une province, presque un pays.

C'était au temps du fameux Jean BRAME, d'une force presque égale à celle de Grenon. Le bonhomme Salomon, un fier à bras, allait porter du grain au moulin de la Rivière St Irénée — Jean Brâme, pauvre, suivait "en charette", allant aussi au moulin avec une couple de sacs d'avoine. Il demanda à Salomon de le laisser passer, qu'il irait plus vite, et ne le retarderait pas. Salomon ne voulut pas. Alors Jean Brâme monta dans la voiture, prit le fier Salomon par le fond de culotte et le lança à cinquante pieds dans le champ d'avoine d'à côté; puis il renversa le cheval et la voiture dans le fossé, et passa. Les chemins étaient si étroits!

Et on construisait l'église; c'était vers midi, .



L'Eglise des Eboulements.

et tous les groupes d'hommes, quatre par quatre, n'avaient pu monter la grosse pierre qui allait au-dessus de l'oeil-de-boeuf. Après diner, elle était placée. Jean Brâme était allé la poser pendant que personne ne le voyait. C'était justement un grand oncle de M. Jos. Gauthier du Cap aux Oies, dont on racontait l'autre jour, une histoire assez amusante. Il "tient" de son oncle, ah ! oui ! et vous pouvez être sûr qu'il est capable de traîner la charge de son cheval, et sans trop se forcer.

L'église, en pierres de champs, était à la mode canadienne, en style canadien "pur sang" — voûte rabaissée en anse à panier — par conséquent facile à chauffer — toit excessivement raide, pour ne pas garder la neige — et à côté, pignon au grand chemin, le presbytère, en pierres lui aussi. Dans l'église, il y avait en arrière du maître-autel, sous le baldaquin, un grand tableau, en sculpture sur bois, représentant l'Assomption, titulaire de l'église. La Vierge sort d'un tombeau, enlevée par la gloire ; les Apôtres miraculeusement transportés y sont rassemblés ; Saint-Pierre montre à Saint-Thomas le tombeau vide et la Vierge qui monte — Et Saint-Thomas, c'est encore lui, paraît renversé d'étonnement. Des anges environnent la Vierge, la bouche ouverte pour les chants de gloire à la Reine du Ciel.

La pièce passait pour être de M. Marcheteau. Les experts d'aujourd'hui, qui ont étudié les riches débris de cette sculpture, et qui s'y connaissent, disent que c'était un chef-d'oeuvre, par conséquent non pas l'oeuvre d'un amateur, mais devrait être de la main d'artistes, peintres et sculpteurs, que Mgr de Laval avait fait venir à Québec, et qui faisaient encore école au temps de Mgr de St Valier, je veux dire l'école de Saint-Joachim. Les premiers Seigneurs auront probablement donné ce tableau en cadeau à leur église et l'auraient fait faire par ces artistes. Un curé "de vers" 1880 a trouvé trop vieux le chef-d'oeuvre de l'Assomption, et déci-



En hiver: - En avant du presbytère, le fameux dog St-Bernard pur sang et le plus intelligent de la race.

da de le descendre et de le remplacer par une peinture, fort ordinaire, achetée avec les recettes de quelques soirées de paroisse. Quel crime contre l'art!

Les pièces de ce chef-d'oeuvre ont été le jouet des hommes et des enfants — On les a coupées, on les a cassées. Il restait dans la boutique d'un bon vieux, la pièce de St Pierre avec St Thomas, St Jean et la Vierge — chef-d'oeuvre encore, que tous les musées voudraient recueillir.

Il y avait aussi au faite de l'église un petit bateau à voiles, si bien fait que les vieux de la paroisse en parlent encore, les larmes aux yeux. D'où venait-il? — Que signifiait-il? L'Eglise sur la mer du monde? La barque de Pierre qui recueille les âmes? le peuple chrétien sur le bord d'un fleuve? Le souvenir à l'église d'un groupe de navigateurs? Qui sait?

* *

*

Les chantres des Eboulements étaient remarquables aussi.

Marcel Tremblay, chantre réputé, avait invité le père Ovide à Jacquau à Marc, de la Baie St Paul, pour se prendre avec lui, à Vêpres. Plus haut, et plus haut — Dixit Dominus....

plus haut... Confitebor.... plus haut. Beatus qui... plus haut. In exitu Israel... plus haut... l'harmonium était bloqué, et le bonhomme Marcel aussi. Ovide chanta le MAGNIFICAT tout seul, en pinçant la chanterelle au fonds, mais avec aisance encore — une voix large, vibrante, harmonieuse, et sur la clef du rossignol.

Dans l'église il y avait le Banc du Seigneur. C'était un banc double, tout à fait en avant de l'église. Evidemment le Seigneur l'occupait à titre gratuit! Mais le Seigneur du temps et ses descendants, aujourd'hui comme toujours, ne manquent pas de laisser glisser chaque dimanche de grosses pièces dans la tasse du marguillier.

La retable de l'autel est de toute beauté — il serait digne d'une basilique.

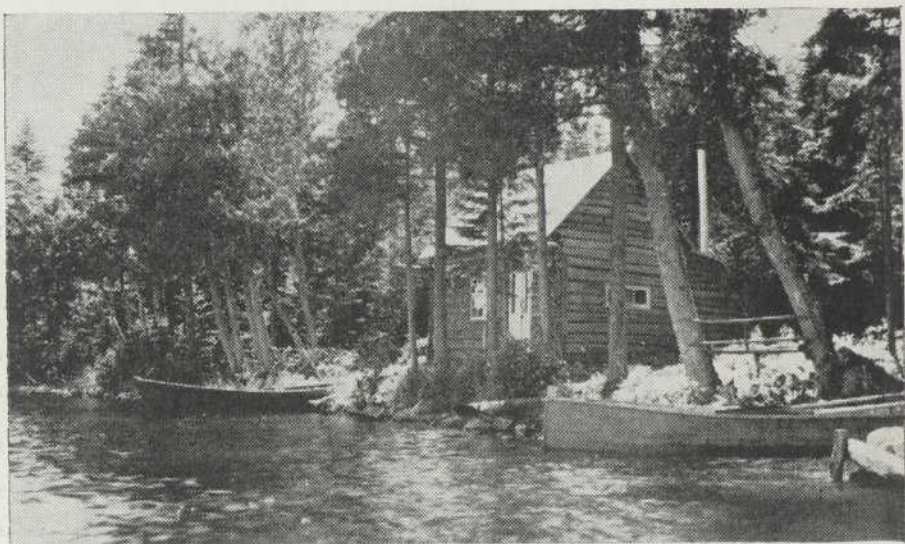
Le cimetière est tout à côté de l'église, comme au bon vieux temps, et il conserve les restes de personnages éminents. D'abord les Seigneurs y ont leur chapelle funéraire; plus loin, plusieurs caveaux. Un marbre rappelle le souvenir du Sénateur Côté. Un autre marbre celui de Lady Pelletier, épouse de l'honorable Sir Chs. Alphonse Pelletier, chevalier commandeur de l'ordre de St-Michel et de St-Georges, Conseiller privé, ancien Lieutenant Gouverneur de la Province de Québec.

Le manoir est tout près de la Rivière. Le site est enchanteur. Des arbres, des géants, tout autour de l'immense pelouse, une clôture de pierre, forte et basse, pour laisser voir — puis l'écluse, le moulin Seigneurial et les chutes, et les pentes de la rive, qui sont toute une merveille de nature. Là dedans des petits sentiers, montant, descendant, escaladant, puis une petite chapelle, toute petite, avec une statue de la Vierge, en souvenir d'une faveur spirituelle, et en pleine forêt vierge.

La rivière prend sa source à quatre milles du Manoir dans un petit lac, situé sur le chemin de St-Hilarion, mais en plein bois. M. Laterrière y a construit un chalet magnifique, et il a du bonheur quand il peut faire à quelqu'un le plaisir d'y aller pêcher. Un ami de M. Laterrière, le Colonel Oscar Pelletier, y vient souvent avec Mme Pelletier.

Quand il y a de la visite au manoir, on célèbre la messe dans la chapelle. M. Laterrière sert la messe lui-même, et c'est un délice pour lui; et toute la famille, et les serviteurs et les servantes communient. La chapelle est belle, et porte plusieurs souvenirs précieux, qui sont de vrais bijoux.

A l'ouest du Manoir, sur la montagne de St-Joseph, il y a la demeure des Mimi Audet, une



Au lac à Mini - Le camp.

ancienne famille, et précieuse et distinguée. Au bout du premier trait-carré, c'est la Montagne à Mimi. Elle est belle, je vous l'assure, elle est haute, escarpée, bien boisée, et ressemble à une Citadelle — Au pied, un beau petit lac, rond, tranquille, et qui paraît grand à cause de la montagne qui attire nos yeux et prolonge l'espace réel — et on dit avec plaisanterie qu'il fait son grand lac — Alentour, des cormiers chargés de fleurs ou chargés de fruits, et de gros cèdres penchés sur le lac; on dirait qu'ils veulent l'étreindre et l'endormir dans l'amour. Il y a là de la grosse truite! Mais, Dieu! qu'elle est difficile à prendre! Le lac est clair et profond, et la truite — cette truite-là, a les yeux grands ou-

verts. Au moins, s'ils y avait moyen d'en acheter, comme on fait souvent pour les pêches "miraculeuses"! on se contente de savoir qu'il y en a dans le lac!!!

C'est là que j'ai passé la nuit la plus chaude de ma vie. M. l'abbé A. Larouche, propriétaire du lac, qui ne sait que plaire, m'avait amené pour me reposer une nuit. Il était en compagnie d'un Chanoine célèbre, amusant, fin, plein d'histoires, et original, Dieu sait!!! tous deux étaient de mes amis, et je les aimais tant!!!

Vers le soir, M. l'abbé Larouche me dit qu'il savait que M. le Chanoine aimait la vraie vie du bois, coucher sur un lit de sapins, etc... Alors j'offris d'aider à la préparation, et on cassa du sapin! il en faut gros! surtout quand on ne sait pas trop le métier. Puis on prépara un bon et large lit de sapins, sous l'escalier de la cuisine (mais il n'y a pas d'autre pièce), et c'est entendu que nous coucherons là tous les deux — Coucher si près d'un chanoine c'était déjà un grand honneur — Les petites branches de sapins avaient l'air aussi très honorées, et elles se balançaient doucement sur la première surface de la couche, plantées qu'elles étaient sur un fond d'épaisses branches, et comme en se chuchotant: On nous fait grand honneur ce soir....

M. l'abbé Larouche irait coucher sous sa tente.

M. le Chanoine dans le bois fait du bois. Et le poêle du petit camp est un monstre de poêle, d'une largeur, d'une longueur, et tout de fonte !

On chauffe, et on veille, on fume, on cause, et M. le Chanoine, car c'est l'automne, 13 octobre — ne manque pas de nous bourrer l'énorme CALBRET d'énormes morceaux de merisier.

Et à genoux, pour la prière, la grande prière — à genoux, à quelques arpents des vallons couverts de verdure ou remplis d'épis mûrissants, en face du beau lac dormant, au pied des cîmes tourmentées, qui appellent au silence et au recueillement de la prière. La brise du soir entr'ait par la porte entr'ouverte, et nous rappelait l'Esprit divin qui souffle en nos âmes la majesté et la douceur de ses Dons. Et cet Esprit Infini enlevait nos âmes, qui voulaient s'élancer, enflées de la foi vive, confiante en notre Père qui est dans les Cieux, qui règne en la terre et au firmament, qui règne dans les âmes, et doit régner dans toutes les âmes.

Notre Père, dont la gloire est l'Amour, dont la gloire est notre vie... Nous vous adorons, nous vous remercions, nous vous aimons.

Gloire au Père, au Fils et au St-Esprit, dans les bois, dans le soir, dans la nuit, par le Christ, par le prêtre, par le peuple, par les anges et par

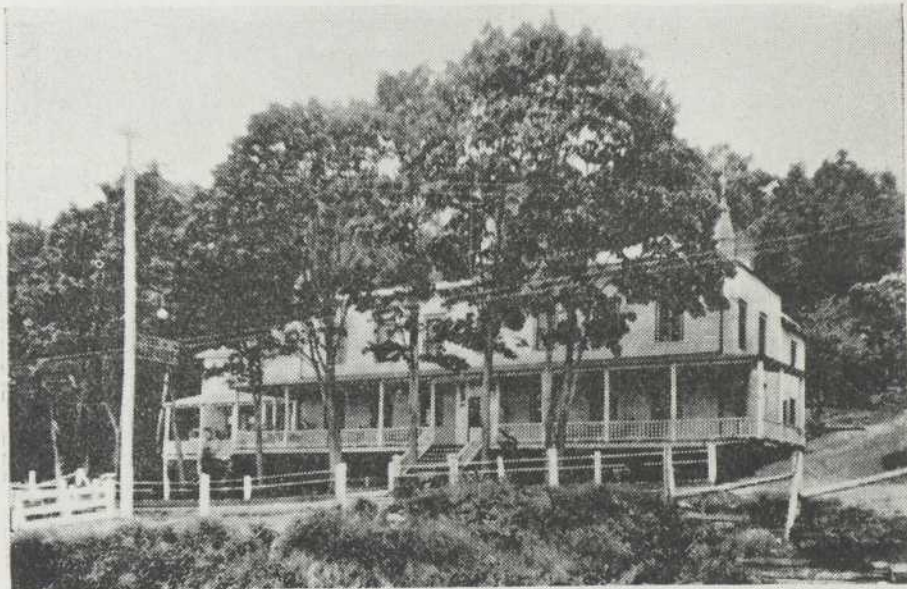
les hommes. Gloire dans l'amour, amour par le Christ, amour par le Sang, amour par le sacrifice, amour par la Sainte Volonté de Dieu.

Amour de Dieu qui veillez sur les âmes de nos parents, de nos amis, de nos enfants spirituels qui sont morts, et de ceux qui vivent encore, veillez sur nous, veillez sur eux, donnez-nous votre Jésus, donnez-nous votre Mère et la nôtre, donnez-nous à tous de vous aimer, de vous aimer sans cesse et de vivre et mourir dans votre amour. Bon St-Joseph, protégez-nous, Saints-Patrons, Saints-Anges gardiens, secourez-nous.

Puis 10 heures ! le coucher. On avait veillé la porte ouverte. M. l'abbé Larouche partit pour aller reposer sous sa tente — on ferma la porte — et, à terre, sur le lit de sapins. Je dormais déjà.

Tout à coup de reçois un coup de coude, un coup de poing, un coup de genoux, un coup de pied. M. le Chanoine étouffait de chaleur — Je me lève — le thermomètre, sur la table, loin du poêle, près de la fenêtre, marquait 100° Farenheit. Avez-vous l'idée ? Je me mis sur une chaise bercante sur la galerie et je fumai toute la nuit, seul, en face du lac. J'entendais les sarcelles qui plongeaient dans le Lac, ou s'y promenaient en demoiselles — ; les truites, les grosses truites faisaient des "FLOQUES"

à tout moment — Pas de lune — mais des étoiles, plein le Ciel et plein le lac. Dans le miroir de l'eau,, elles étaient les soeurs des cailloux à fleur d'eau qu'elles frappaient comme des clous et s'y heurtait. Que c'était beau! J'entendais ronfler M. le Chanoine, le seul bruit, car il n'y en eut pas d'autre, le seul qui troublait le silence où je rêvais de bonheur! J'entrai vers 3 heures — le thermomètre marquait encore 96°. M. le Chanoine, bien entendu, n'avait pas mis ses gilets de laine!!!! On est peut-être heureux comme ça quand on est chanoine! Le lendemain, j'avais le dessus, car M.



L'Hôtel Laurentides - Saint-Joseph de la Rive,
Propriétaire M. Joseph Boudreault.

le Chanoine était fatigué! Mais vous savez qu'il est aimable même quand il est fatigué! Quant à M. Larouche il n'avait eu connaissance de rien. Il ne m'avait pas même compris, quand, vers minuit, j'étais aller crier pour l'inviter à tirer sur un canard qui se prélassait sous les étoiles et dans les clous d'or, qui traversaient l'eau jusqu'au fond.

Queuls gens heureux! quels amis généreux!!

* *
*

Sur l'autre montagne, tout à fait à l'est, le Mont Eboulements, le plus beau de tous. Il y a là comme une sorte de cratère, entouré du Mont de St-Nicolas d'un côté, de la montagne à Ignace et de la montagne PELEE de l'autre. Là encore un lac! Et un beau lac! s'il vous plaît, assez grand, très profond et une eau de cristal — puis de la truite, et en abondance, surtout depuis qu'on l'a fécondé d'alvins. Le Lac de la Tourelle est à 2000 pieds d'altitude. M. Laterrière le possède aussi et y va se reposer avec des amis.

Les rangs courent de l'ouest à l'est. Ils sont très longs, quatorze mille, l'église au milieu — Les Plateaux, le Cap Martin et le Cap aux Oies en bas — Puis le grand chemin de la route Na-

tionale. En arrière, Ste-Catherine, puis Ste-Marie et St-Nicolas.

Et autrefois, avant 1774, tout le terrain, jusqu'au Saguenay était aux Eboulements.

En 1774 on tailla à l'est la Malbaie, devenue une si belle et si grande paroisse, — En 1842, St-Irénée, puis St-Hilarion en 1864, enfin en 1931, St-Joseph de la Rive, qui est comme une seconde paroisse dans les Eboulements. Un petit bijou de paroisse ! Le fleuve, les chars, les hommes, les cerises, les poires, tous les fruits.. Presque pas d'hiver, dit-on... ? une belle plage, de belles et somptueuses hôtelleries, une belle petite



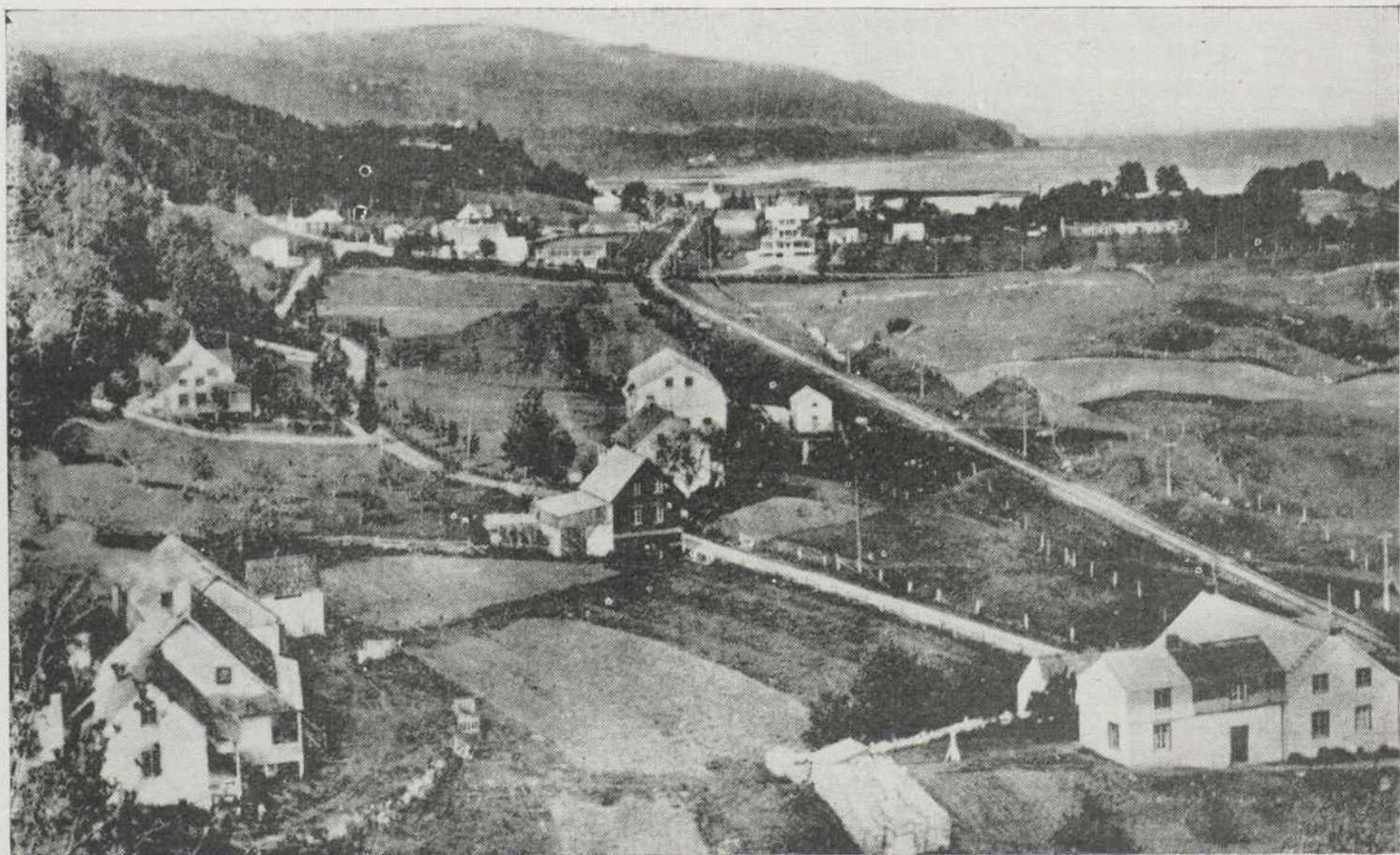
Hôtel Beauséjour - Quai des Eboulements,
propriétés de M. Eugène Cimon.

église, beau presbytère, et un curé qui a tous les charmes.

Au vrai temps de sa gloire, la paroisse des Eboulements était le Chef-Lieu du comté. C'était tout juste. Elle comptait jusqu'à 4000 âmes, et était en plein centre du territoire. La paroisse fut érigée canoniquement par Son Excellence Mgr Chs Claude Panet, oncle du Cardinal Taschereau et de Suzanne Taschereau, grand'mère de M. Edmond de Sales Laterrière, Seigneur actuel des Eboulements. La paroisse était grande et elle avait l'âge, et elle avait la maturité. Mais la Malbaie devint adulte, et elle eût ses prétentions. Accordons-nous pour dire que c'est raisonnable. Alors, on divisa le district en deux, pour contenter les gens de la Baie et ceux de la Malbaie. Et au milieu, Hélas ! on fut lavé !

N'empêche qu'il restera éternellement vrai que la paroisse des Eboulements est la plus vieille du comté, après la Baie St-Paul — Et la Malbaie, St-Irénée, St-Hilarion, même l'Isle aux Coudres, faites tout ce que vous voudrez, c'est votre affaire, mais vous êtes les filiales des Eboulements, inférieures par l'âge, par les traditions, par le site, et par tout cela au moins, — sans compter maintes choses....

Vers le milieu du siècle dernier M. Clovis Gagnon, missionnaire des Bois Francs fut nommé



Saint-Joseph de la Rive.

Curé aux Eboulements; Il y fut longtemps. C'était un marcheur, un athlète. Puis il y eût M. Pitre Boily, M. Wilbrod Tremblay, oncle de M. le Curé de St-Cyrille de Normandin, M. Dumas, M. Médéric Tremblay, puis M. Parent, qui a laissé bien des souvenirs. Qui pourrait compter toutes les oies grasses qu'il a mises en pièces? Il était un pince sans rire de deux cent cinquante livres pesant, for comme un lion, et qui mangeait plus qu'un homme — Il était bon! il était bon! — On ne peut le dire assez.

M. Calixte Tremblay le remplaça en 1923. Ça faisait du changement — De l'activité, de l'éloquence, beaucoup de culture et des lettres, rien ne manquait!

En 1932, la belle église, la vieille église, un vrai monument historique brûlait de fond en comble. Quel malheur! Il n'y avait qu'un moyen de calmer les chagrins de tout le peuple, c'était de rebâtir sur le même style, et les mêmes mesures, mais cette fois-ci, à l'épreuve du feu. M. l'abbé Tremblay y réussit. Son talent financier était peu connu. Il s'est révélé d'emblée. Il a bâti la plus belle église, à l'épreuve du feu, bien finie, et chose tout à fait extraordinaire — la dette, après la construction, n'était que de \$38,000. pour une église de deux cent cinquante bancs. C'est incroyable — mais c'est bien ça.

L'Eglise actuelle est sur le style de la vieille — Elle est redressée un peu par rapport au chemin. Tout le monde la trouve belle — et ils ont raison. La Madone du portique est la maîtresse de toutes ces montagnes et de la grande mer. — Avec son auréole de feux, elle est vue, la nuit, des gens du Nord et du Sud, et des Isles. C'est bien ici le sanctuaire marial des montagnes ; elle appelle tous ses enfants. Elle n'en perd aucun de vue — Ceux qui sont partis, et ils sont par milliers, viennent chaque été passer quelques semaines, voir leur Vierge, leur église et leurs amis — ils retournent heureux, plus pleins de foi, plus remplis de charité.

La population est la plus pacifique du monde, parce qu'elle est des plus profondément religieuse. Elle a gardé la foi pure, la foi vive des aïeux.

Il y a toute une culture de mœurs spéciale, un raffinement de propreté et de politesse, un langage correct et précis, qui date, paraît-il, des premiers temps. Les Seigneurs étaient très estimés — ils fréquentaient le peuple et en étaient amis. Les pauvres vivaient de leur charité. Des groupes de dames se rassemblaient chaque jour, tenant salon de culture intellectuelle, un peu comme à Rambouillet. On s'y donnait au bon langage et à la plus exquise politesse.

se. La population d'aujourd'hui a hérité de cet idéal et de cette haute éducation. M. le Principal de l'Ecole Normale de Chicoutimi, ancien Supérieur du Séminaire, M. le Chanoine Duchesne, n'est-il pas un enfant des Eboulements?

Monsieur le Chanoine Duchesne est l'homme d'une distinction accomplie — Gradué des Universités Romaines, il enseigna pendant longtemps le droit canonique au Grand Séminaire. Ses cours étaient toujours d'une clarté remarquable — et le beau latin! Il l'avait appris au Séminaire, mais homme de goût plein et exquis, il a dû perfectionner la langue théologique à l'école de Satolli ou de Léon XIII.

Plus tard il fut Directeur du Séminaire, puis pendant longtemps Supérieur. Un esprit large, un coeur ouvert, une discipline toujours raisonnable et raisonnée — visant à faire des hommes — et il en fit — Il aime les lettres, et il en a, une rare facilité pour tout faire et tout bien faire.

Quelle belle figure que sa noble et pieuse mère!

J'ai eu le bonheur d'être son curé et de l'assister à la mort! Elle s'appelait Virginie Tremblay et avait épousé, le 8 janvier 1868, Edmond Duchesne, sieur des Eboulements. Une mère



Mlle Eva Tremblay, fille de Mme Solyme Tremblay, à son atelier. Tout est fait suivant l'art. Mlle Tremblay, garde malade graduée s'occupe des arts domestiques. Le gilet qu'elle porte est fait à son atelier. On y voit maints objets précieux dont la maison est pleine.

faite au vrai goût du bon Dieu, dont elle fut toujours remplie. Une mère qui a donné à ses enfants une vie de près de quatre-vingt-dix ans, étant leur mère toujours, c'est-à-dire conservant sur eux, même sur son bijou — M. le Chanoine — toute l'autorité d'une mère. Elle était très intelligente, esprit vif, qui causait admirablement — toujours intéressante, toujours l'air forte et joyeuse, pleine d'entrain et de bonnes manières. Couturière très habile, elle gagnait le soir de quoi faire instruire ses enfants. M. le

Chanoine sait les veilles et les fatigues qu'il lui a coûtées! Aussi elle l'a créé tout entier, tel qu'il est — Il tient d'elle tous ses dons d'esprit et de coeur, ses talents, sa vertu. Elle fut certes son premier professeur de théologie, car les bonnes mères le sont. — Elle savait expliquer la doctrine comme un prêtre, et avec des mots que seule une mère sait trouver. Elle est morte, il y aura bientôt deux ans. M. le Chanoine l'a pleurée comme un enfant, et nous l'avons pleurée avec lui et nous la regrettons encore — Elles sont grandes les mères de prêtres. Il leur a fallu l'héroïsme.

M. le Chanoine est maintenant Principal de l'Ecole Normale de Chicoutimi, position de tout repos bien méritée et je me vante d'avoir été son élève, et d'être maintenant... son curé. J'ai l'honneur d'être appelé ainsi par M. le Chanoine. Je ne me laisse pas griser, mais je vois en toutes ces choses la haute vertu de mes anciens maîtres, et je reconnais mon néant.

Un de nos prêtres distingués vient de mourir l'été dernier — M. l'abbé J.-Adélard Tremblay, diplômé de Rome lui aussi. Un ascète, une sorte de moine tout à la prière et à la pénitence. En plus de ses oeuvres de ministère d'enseignement et paroissial, il s'occupait privément de l'aide aux enfants pauvres pour leur facilité l'étude,

purvu qu'il vît en eux les aptitudes au sacerdoce. Il demandait l'aumône partout, il se privait de tout et sur toutes choses pour cette oeuvre de ses protégés qui ne se comptent plus. A sa mort, ils étaient au nombre de quarante-trois dans les diverses maisons d'enseignement. S'il eût pu faire de son oeuvre un organe permanent, avant de mourir, le travail eût été parfait.

M. le Chanoine, curé de la Cathédrale est né aux Eboulements, et d'autres prêtres, et des curés marquants, tels M. l'abbé J. - Edmond Tremblay, curé de St-Cyrille de Normandin, le mystérieux curé Thibault, l'abbé Audet, l'abbé Bouchard, M. l'abbé Pantaléon Tremblay né en face de l'église, les abbés Alphonse et Lucien Tremblay, l'oncle et le neveu, des missionnaires du plus héroïque dévouement, les Rév. Pères Roméo Girard, et René Tremblay, oblats, et le Rev. Père Audet, jésuite, des filles du bon Dieu, des religieuses de nombreuses Communautés, des femmes instruites, des jeunes gens et des jeunes filles cultivées, un capitaine de milice, aujourd'hui gérant de la Banque, puis M. J.-A. Dégagné, industriel à l'esprit ouvert et généreux, qui a construit un service d'électricité pour les deux paroisses, les Boudreault, les Cimon, les Dégagné, hommes d'affaires avertis, ou navigateurs intelligents, M. le Capitaine W.

Tremblay, et son fils, capitaine d'office, et la famille Perron, les familles Audet, Boivin, Bouchard, Mailloux, Simard, Duchesne, Thibault, Coulombe, Girard, Gagnon, Gauthier, Pilote, Bergeron, Déchêne dit Miville, Gaudreault, et l'immense famille Tremblay, qui peuple le monde, famille qui compte ici actuellement vingt Joseph Tremblay, propriétaires, dix-neuf Georges Tremblay, seize Arthur Tremblay, etc... en tout sur deux cent quarante bancs dans l'église, quatre-vingt-seize loués à des Tremblay. C'est un record! Et quand c'est du si bon monde, c'est un heureux record, un record mondial.

La famille Côté a été l'une des plus actives dans la paroisse. M. Cléophas Côté venait de la Baie St-Paul — Un géant, il mesurait six pieds et trois pouces — très intelligent, très distingué, et qui vint aux Eboulements comme instituteur, au village. Il eut une grande famille, dont deux garçons, encore plus grands que lui, Jean et Joseph. — Jean devint M. le sénateur Côté; ses cendres reposent en notre cimetière, et Joseph, le père de Don Claude, des Bénédictins de St-Benoît du Lac — Quand le père — six pieds et trois pouces et ses deux garçons, six pieds et trois pouces et demi — étaient dans leur banc, les gens d'en arrière étaient comme couverts par un mur. Le cher M. Joseph com-

il était grand, comme il était intelligent, comme il était chrétien et bon !

Qui n'a lu l'odyssée cruelle de sa mort, avec Davidson et Feuiltault, dans les forêts de Hopedale ? — Quelle sinistre tragédie ! mais quelle sublime leçon et quelle radieuse page de haute vie spirituelle ! Le bon Dieu a voulu montrer là et enseigner aux hommes ce que fait la grâce et la bonne volonté d'un chrétien, qui se trouve seul dans les bois, seul, sans le prêtre, avec des amis qu'il évangélise par sa foi, son exemple, sa piété, sa conformité à la volonté de Dieu.

Seul avec Dieu dans les bois ! Seul avec Dieu ! mais c'est avec Tout ! C'est posséder l'infini avec soi ! Aussi le patriarche de la forêt vit ses jours d'agonie de la sève de Jésus Crucifié qu'il distribue en paroles et en exemple à ses amis ; il voit dans cette lumière infinie son Claude et son épouse, ses soeurs, tous ses parents et ses amis, et il leur dit qu'il est heureux de mourir, car il a avec lui le Christ et leur affection.

Magnanimité sublime ! Abîme des âmes de Dieu ! qu'elles sont grandes et admirables ! Qu'elles sont fécondes en fruit de salut pour leurs frères ! Ici vivent ses soeurs, si bonnes et

si cultivées, et sa nièce. Elles ont pleuré, mais elles ont aimé!

En été, les étrangers affluent; parents, amis, on aime venir aux Eboulements. On prend l'air frais, l'air vif, l'air pur.

Au plateau, il nous vient chaque été une vingtaine de familles d'Américains. Ce sont surtout des messieurs et des dames de Pensylvanie. Gens très distingués, à la vie calme et exemplaire. Chaque été le Curé leur rend visite, et ils sont pour lui le plus polis et le plus courtois. Les messieurs Ray, M. et Mme Cook, M. Woodruff, qui s'est fait heureux de reconstruire à ses frais la Croix du chemin, M. et Mme Sanders, la regrettée Mme Dudley, etc... M. Watson, Consul anglais à Philadelphie, charmant homme, qui prend plaisir à venir causer avec le prêtre.

* *

*

Les principes économiques sont solides comme le roc des montagnes. Les fils sont comme leurs parents, ils paraissent aussi intéressés et aussi laborieux.

Toute la vie se tire de l'agriculture. Des roches, des côtes, oui, mais la terre est bonne, et le climat est impayable. Il y a la culture des pom-

mes de terre, du tabac, la récolte des fruits, le poisson, et le bois dont la montagne est pleine, et la grande culture — Si vous faites l'addition de tous les appoints, vous arrivez à des ressources plus sûres que dans les belles terres unies, mais qui ont un humus trop homogène. Ne manquez pas d'ajouter à cela le travail de la femme, l'industrie domestique — Il y a partout un travail à la maison, un travail de la mère et des filles, et elles s'y entendent, travail qui rapporte presque autant que les foins et les grains.

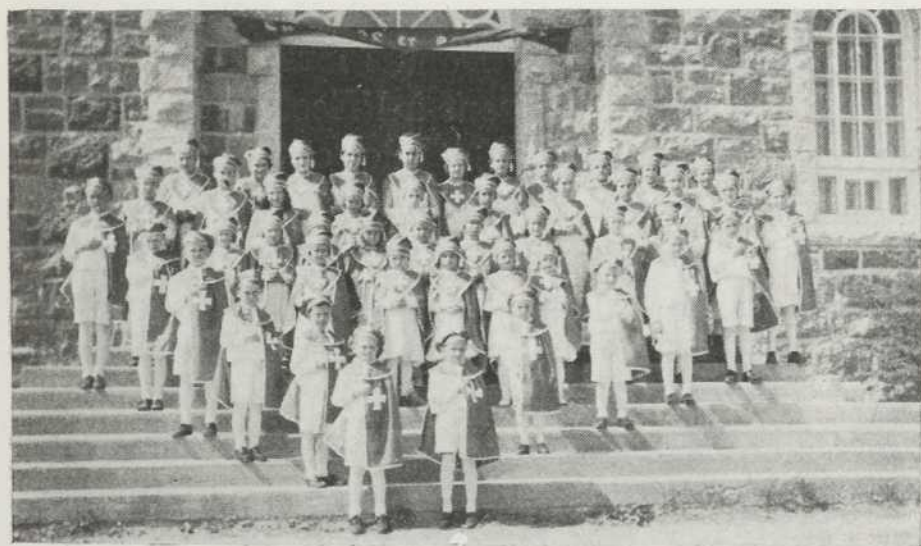
Les gens vivent très bien. Ils sont larges, généreux; pas de dettes municipales — aucune dette scolaire, aucune dette de fabrique — Et les coffres-forts de la Banque sont joliment remplis, et il y a de l'argent à rente un peu partout. C'est surprenant, mais c'est la vérité. Pas de richesse, mais une aisance égale, fruit du travail, de la vertu et de la plus sage économie. Faire de l'argent, c'est bien peu de chose — savoir le ménager c'est là tout, On vit avec peu, et on vit bien, si l'on a su vivre.

Et quel bon peuple! Des religieuses assez âgées pour avoir vu beaucoup de choses, étaient ici dimanche dernier et, en voyant l'église pleine à la messe de 7 heures et tout ce monde allant communier, les mains jointes com-

me des anges au Paradis, elles me dirent : mais, est-ce toujours comme cela ? Pardon, mes Soeurs, leur dis-je, c'est l'hiver, et les chemins sont pleins, il y a beaucoup moins de monde que de coutume.

La communion et l'amour de Dieu se tiennent si intimement que l'on peut dire que celle-là est le thermomètre des âmes.

Une belle population — Des gens des montagnes, — plutôt blonds, et je vous assure que M. Hitler y trouverait des belles blondes et des belles brunes, et des beautés de tous les sexes et de tous les âges. C'est proverbial et connu de bien loin, "belles comme les filles des Eboulements." Je ne vois pas tout en rose, mais il



Les Croisés aux Eboulements.

faut bien que je dise ce qui se dit partout; je ne puis parler contre le sens commun des hommes. Nos filles sont fréquentées par les jeunes gens des paroisses d'alentour, elles se marient et vont le plus souvent rester ailleurs. D'un autre côté nos jeunes gens doivent aller quérir chez les autres, car celles d'ici sont prises. Le bon Dieu, qui ne pense pas comme Hitler, fait cela pour mêler le sang et pour améliorer les races.

Les révérendes Soeurs Franciscaines de Marie enseignent au village. Elles font quatre classes. Le Couvent fut ouvert par M. Calixte Tremblay, du temps qu'il était curé aux Eboulements. L'enseignement y est parfait. Avant la disparition du Bureau-Central, toutes nos filles avaient leur diplôme; pendant neuf ans pas une seule n'a échoué. Depuis lors, les révérendes Soeurs les préparent à l'Ecole Normale et elles y font bonne mine, et elles ont en plus l'élégance et le calme des hauteurs.

Le 8 septembre 1935, on célébrait aux Eboulements le deuxième centenaire de la paroisse. Par égard pour la présence de Son Excellence Mgr Charles Lamarche, évêque de Chicoutimi, en témoignage de considération à la famille seigneuriale et aux restes mortels des distingués personnages, dont les corps reposent en notre cimetière, Son Excellence le Lieutenant Gouver-

neur, l'Honorable L. A. Patenaude, nous fit le suprême honneur de sa présence. Il adressa des remerciements à l'adresse et félicita la paroisse avec force compliments, sincères, vrais et féconds.

*

*

*

Et je vis au milieu de ce peuple que j'aime tant. J'aime les familles, j'aime leur foi, leur confiance, j'aime leur vie. Je sais que mes paroissiens ont les veines grandes et puissantes et qu'ils peuvent recevoir beaucoup de vie. A l'église, ils sont plaisants et admirables. En veillées, ils sont charmants, polis, pleins d'entrain; dans les champs ils sont laborieux et courageux; à la maison ils sont doux, pieux et vigilants. Ils sont industrieux, capables de tout faire. Certaines familles se donnent toutes les joies pures — Chez le père de l'abbé Arthur Tremblay, Johnny à Trefflé, on a tout un monde de choses; l'aieule fraîche romme une perle et qui travaille et qui prie, le père et la mère qui sont adroits, intelligents, sages et pleins des talents de la vie, les fils et les brus, les filles, tout va à souhait, une terre immense, presque une Seigneurie, un petit lac artificiel, des ruisseaux, un fourneau à chaux, du bois, des montagnes, des renards et... des loups.

Des loups ! mais oui, des loups !

Des loups, DE LA BAIE probablement, passèrent en ces lieux ! Attirés, je crois, par la douceur proverbiale de nos gens, ils se croyaient bien à l'aise en nos champs.

Mais ils furent pris, tués, pelés. Deux beaux loups, deux gros loups — et de belles peaux — Vous serez vendues, soyez sûrs et au profit de la famille — Troupeaux d'agneaux, doux et trop confiants, vous irez dans les champs, et jusque dans les montagnes, le loup est mort, Raoul l'a pris.

Pays d'amour et de sainte harmonie. Depuis



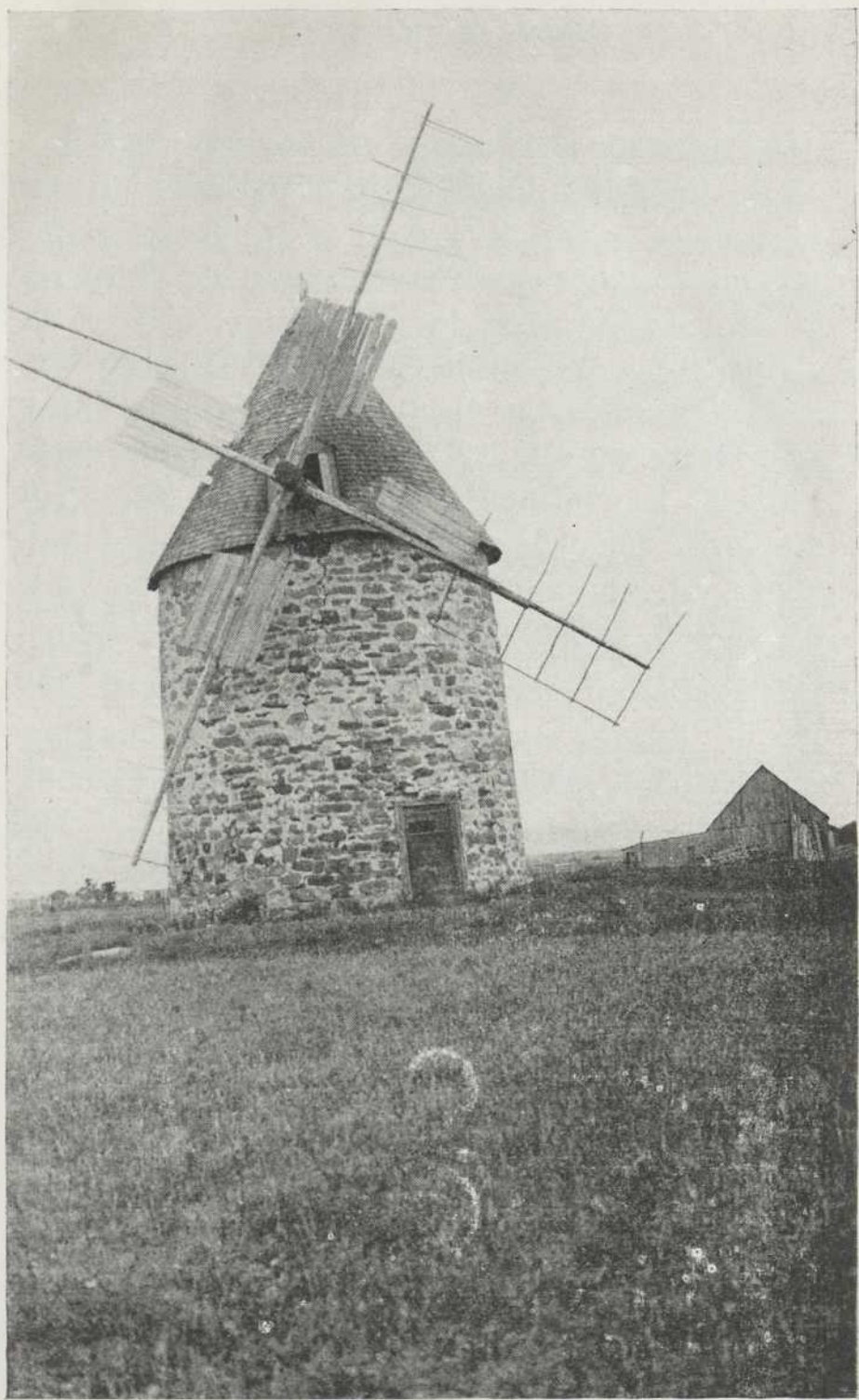
Les deux fameux loups !
Raoul est en deuxième place à droite.

plus de deux siècles tu fais le bonheur de ceux qui t'habitent. Ceux qui s'en vont de toi s'ennuient et y voudraient revenir.

L'été dernier nous avions le plaisir et le suprême honneur d'avoir la visite de Son Excellence Mgr Antoniutti, délégué Apostolique au Canada. Après la présentation des hommages de respect et de religieuse affection par M. le Curé, Son Excellence ouvrit son âme, qui reflète la majesté du Pontife Suprême, parla au peuple et le bénit. Plus tard nous avions le bonheur de recevoir Son Eminence le Cardinal, puis Leurs Excellences Mgr Vachon, Archevêque d'Ottawa, et Mgr Charbonneau, Archevêque de Montréal, géants de taille, de science et de vertu. En août, ce fut la visite du Très Honorable Ernest Lapointe, ministre du Canada et de l'Honorable P.-F. Casgrain, Sec. d'Etat. Nous attendons à l'été la visite de Son Excellence, Mgr Melançon, notre Evêque, au coeur tout grand ouvert, que nous aimons avec une spirituelle volupté, et nous chanterons ensuite notre "Nunc, dimittis.... Domine. Votre serviteur a vu les hommes de Votre Amour et de Votre Gloire."

Oh! gardez-moi mon Ciel, ma patrie! mes montagnes, mon grand fleuve; gardez-moi mes parents, mes amis. Gardez-moi la gaieté de leur âme, la vivacité de leur esprit, la pureté de

leur foi et de leur vertu. Donnez-moi quelques jours que je puisse encore y vivre, loin des cités, loin des bruits, en mes montagnes, près de mon fleuve, avec mes enfants. Au milieu de mes parents, avec mes amis je veux mourir. Et si l'on me donne une humble pierre que l'on écrive dessus : "Il aimait Dieu, il aimait l'Eglise, il aimait le Christ, son peuple et son pays."



Le vieux moulin à vent - Isle-aux-Coudres.

L'ISLE-AUX-COUDRES

Sur l'immense nappe verte, trois voiliers longeant les côtes, s'avancent, de la pointe du Cap aux Oies, vers le retrécissement formé entre l'Isle et le continent. En avant, le plus gros file sur le foc et le petit foc, sur les ailes de misaine, du hunier et du volant, la grande voile d'artimon, le perruche, le volant du perroquet de fougue et la brigandine. Le vent est en poupe.

En arrière, deux navires plus petits suivent, toutes les ailes au vent, comme des oies au vol. Ils doublent la "passe" de la pointe du Cap à la Branche, vont tout près des lisières de tuf battues par l'eau depuis le second jour de la création du monde. Sur la pointe Est, il y a de petits conifères en forme de cônes, habillés jusqu'au sol. Un peu de verdure ici et là, des mares d'eau salée, tout au bord de l'eau des goëlands, des mouettes, des oies sauvages, des outardes, des alouettes, le cou en arc, et le bec au fond de l'eau, qui tout comme si le Créateur seul les voyait, pêchent l'éperlan et le capelan qui vient du large jusqu'à terre.

L'équipage est sur le pont et contemple cette nature sauvage et grandiose. Un soleil d'automne plonge dans le fleuve, reflète sur les falaises du rivage, et dore les montagnes du lointain. Les feuillages sont nuancés des plus riches couleurs, depuis le rouge pourpre jusqu'au jaune tendre, comme pour revêtir l'Isle et la nature de sa toilette la plus éclatante pour l'arrivée des étrangers.

Au nord la montagne est escarpée, pleine de courbes surmontées de monts tassés l'un sur l'autre, comme les croupes d'un troupeau qui dort dans la solitude. Plus loin la chaîne des montagnes est brisée, et la mer s'enfonce comme entre deux murs cyclopéens. L'eau est sombre, profonde et agitée comme dans une marmite pleine d'eau bouillante; les courants se rangent sur la montagne, et renvoient le calme vers l'anse de l'Isle, échancrée en arc entre ses deux caps. Dans ce remous immense des grosses boules rondes, blanches comme de la neige, roulent dans l'eau calme, et font un bruit sinistre comme le sérac des Rocheuses; puis on entend de gros souffles qui soulèvent l'eau pendant que les boules roulent, roulent, se déplacent, s'enfoncent et reparaissent, vont vers le rivage, reviennent vers le large, courent vers le bord, pour se reposer dans l'anse. Elles sont par centai-

nes et par centaines qui jouent dans l'eau, se battent comme des gibbars; ces monstres blancs, gras et poilus, font leur repas de l'éperlan et du capelan, qui est au bord.

C'est le soir du six septembre quinze cent trente-cinq. Les trois vaisseaux s'approchent du bord, jettent l'ancre et mouillent à l'abri des vents, cachés par la montagne du Nord et les deux caps de l'Isle, endroit appelé depuis le "Hâvre Jacques Cartier". L'Isle est de bonne terre grasse, pleine de beaux et grands arbres de toutes sortes. La falaise qui l'entoure a environ deux cents pieds de hauteur, et lui donne la forme d'un losange d'environ cinq milles de côté, avec une diagonale d'à peu près neuf milles.

Chaque été les sauvages venaient des montagnes et y passaient des semaines pour chasser le marsouin et le loup-marin. On plantait des pieux autour de l'anse à la Baleine et, quand la marée se retirait, au baissant, les marsouins y restaient enfermés.

* *

*

Après la nuitée, le sept septembre, Jacques-Cartier et ses cent dix hommes d'équipage abordent le rivage, sautent à terre, chargés des effets

nécessaires ; avec eux sont les deux aumôniers de la flottille Dom Antoine et Dom Guillaume Le Breton. En mettant le pied sur ce sol vierge, le célèbre marin, de cette race apostolique qui “met les cloches en branle”, se prosterne, adore le Dieu Créateur qui a formé les mondes, il baise le sol et fait un acte de foi au nom de Dieu.

Puis tous montèrent sur la falaise, et là, après avoir coupé le bois pour faire une croix, on la planta vers la mer, et on prépara l'autel sur une pierre pour offrir à Dieu le premier sacrifice, au milieu du grand fleuve.

Le commandant, les officiers, les gabiers et les marins sont à genoux sur la mousse, l'âme remplie de sainte émotion ; ils répondent au prêtre qui appelle le Seigneur sur ces lieux solitaires. “Que le Seigneur soit avec vous.” Que le Dieu tout puissant qui a créé le monde, et qui veille sur cette île, sur le fleuve et sur le continent, bénisse nos prières et nos sacrifices, qu'il garde ces rivages purs de toute souillure, et que son Sang Divin inonde de grâces l'avenir du Nouveau monde. Le prêtre tient en ses mains le Sauveur du monde sur cette terre bénie, qui fournit l'autel sur lequel le Dieu du Ciel descend pour la première fois sur le Canada. Le Christ domine les fronts prosternés sur ce sol qui ne s'est jamais prêté à un pareil spectacle.

Ces humbles coeurs adorent, et demandent au Ciel la lumière pour cette terre de ténèbres.

Le grâce du premier sacrifice rayonne encore sur notre pays. Par elle tombe sur cette terre la semence de l'héroïsme, d'où naîtra un peuple qui doit grandir dans la foi, et former, à l'ouest des mers, une Nouvelle-France catholique.

Jacques-Cartier appela cette île, Isle aux Coudres, à cause des nombreux coudriers qu'il y trouva.

Après la messe, la foule regagna les navires, qui se reposaient dans l'eau tranquille. Vers midi, on leva les ancres, on hissa les voiles et on



Une fournée de pains

partit, en remontant le fleuve, vers Kébec, le lieu du retrécissement du Fleuve.

En doublant la pointe du Cap à la Baleine, le vent soufflait plus fort; et on fut obligé de prendre deux ris sur la vergue, pour diminuer la voile. On passa devant la Baie St-Paul, qu'on voyait jusqu'au fond; à gauche, la pointe ouest de l'Isle, longue, surmontée d'un cran qui fend l'eau pour protéger l'Isle contre la vague, et puis le ciel bleu, la mer verte, la montagne d'or, l'avenir, Dieu et le Roi.

* *

*

Les premiers habitants de l'Isle s'y fixèrent vers 1723. Joseph Savard et François Tremblay s'établirent dans les Fonds, c'est-à-dire sur un beau plan de terre incomparable, un peu incliné vers le fleuve, faisant face à la montagne, et à l'autre Isle, et à Kébec.

Autour d'eux plusieurs autres colons vinrent se fixer; l'Isle était ouverte.

Les commencements furent lents à cause des difficultés de communications, surtout en hiver. Les insulaires ne recevaient de secours religieux que par les missionnaires, qui montaient et descendaient le

long de la Côte Nord, une ou deux fois par année. Plus tard la desserte fut confiée au curé de la Baie St-Paul, puis au curé des Eboulements, qui remplirent cette fonction jusqu'à l'arrivée du premier curé résident. On faisait les offices religieux dans une maison privée.

De tous les missionnaires qui ont fait le ministère sur l'Isle, aucun n'a laissé un nom aussi populaire que le Père De La Brosse. C'est pour perpétuer son souvenir que M. l'abbé Epiphane Lapointe, enfant de la paroisse, curé de Rimouski, mort en 1862, fit ériger en 1848, une croix sur le rivage, près de l'Islette de la pointe ouest.

Les habitants de l'Isle aux Coudres le révèrent comme un saint. Quant il mourut, M. l'abbé Compain, curé d'alors à l'île, fut appelé par une voix mystérieuse à faire sa sépulture.

C'était le soir du 11 avril 1782; le curé lisait, quand tout à coup, vers minuit, la cloche de son église se mit à tinter un glas. Surpris, il sort, se rendit voir qui peut sonner à cette heure.... Personne!... et la cloche tintait toujours. Alors, il entendit une voix qui lui disait: "Le Père De La Brosse est mort; il vient d'expirer à Tadoussac. Ce glas t'annonce son dernier soupir. Demain, va au bout d'en bas de l'île. Un canot viendra te chercher pour te conduire

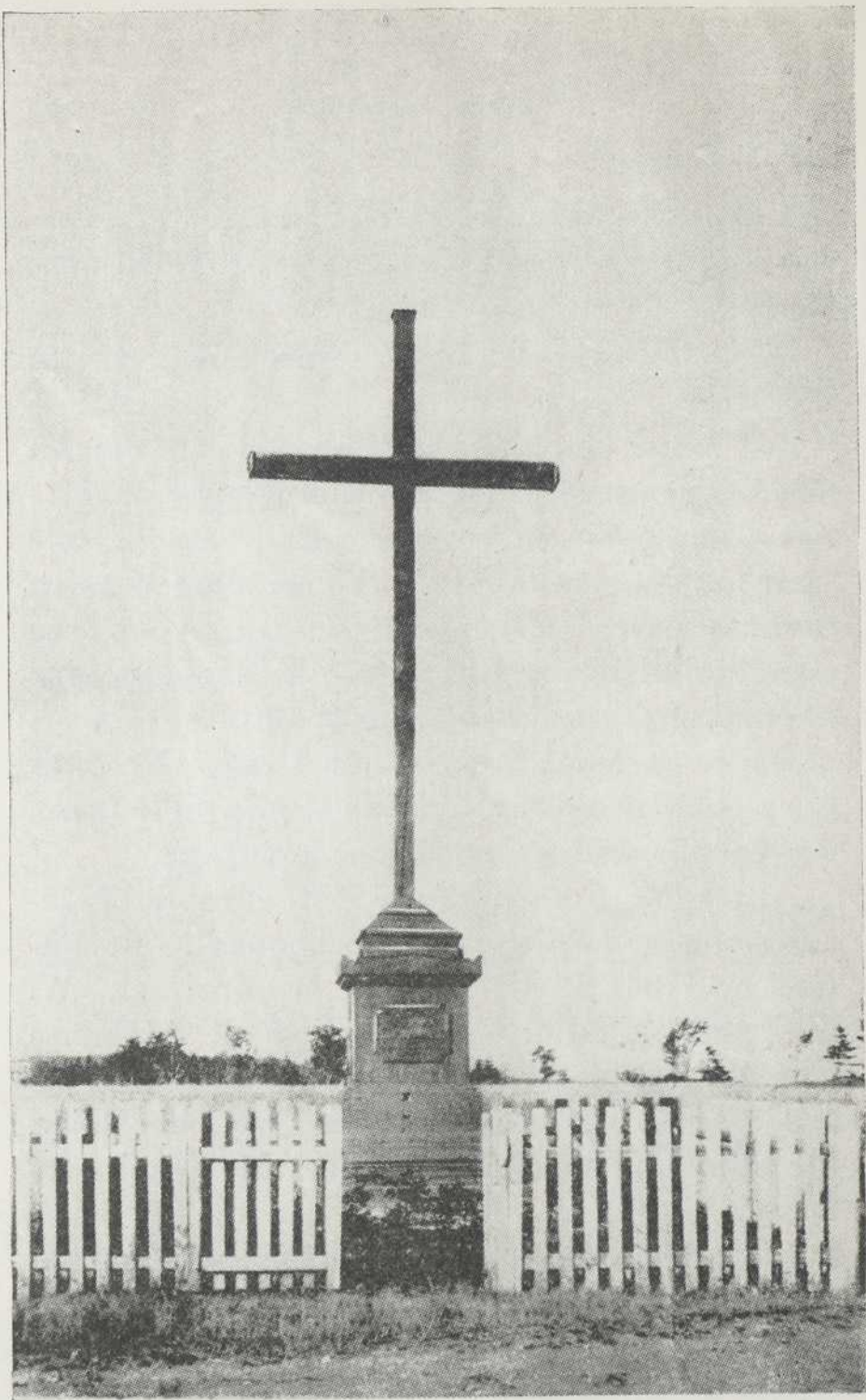
à Tadoussac, où tu feras sa sépulture." Le lendemain, il s'y rendit, le canot arriva, et l'abbé Compain partit pour Tadoussac.

Quelques heures avant sa mort, le Père De La Brosse, avait dit à quelques personnes: "Mes amis, adieu pour l'éternité. Ce soir, à minuit, je serai corps. Vous entendrez, à cette heure-là, sonner la cloche de ma chapelle: elle vous annoncera ma mort. Venez alors vous en assurer par vous-mêmes. Demain, vous irez chercher à l'Isle aux Coudres M. Compain pour m'ensevelir et me donner ma sépulture. Il vous attendra au bout d'en bas de l'Isle. Ne craignez point de partir, quelque temps qu'il fasse. Je répons de ceux qui feront le voyage.

Après M. Compain, qui fut curé de 1775-1783, on remarque, M. Duchouquet, M. Paquet en 1793, M. Lefrançois, M. Morisset, W. Jos Asselin, MM. Jean-Baptiste et Alphonse Pelletier, deux frères qui s'y succédèrent de 1843 à 1895, M. Onésime Lavoie, M. Louis Boily, M. Paul Lavoie, M. Mathieu et M. Jean, curé actuel.

L'Isle aux Coudres fut érigée canoniquement en 1827. L'église dédiée à St-Louis de France, a été construite grâce à la générosité de deux curés de la paroisse, les Messieurs Pelletier.

C'est à l'Isle aux Coudres, désertée par or-



Croix de l'Islette, Croix commémorant la messe célébrée sur l'Île par le premier missionnaire résidant, le R. P. de la Brosse, en 1765, 230 ans après la première messe célébrée lors du deuxième voyage de Jacques Cartier.

dre de M. de Vaudreuil que l'avant-garde de la flotte de Wolfe, commandée par l'amiral Durell, vint jeter l'ancre pour attendre le reste de la flotte. Ils y débarquèrent leurs malades, et, entre temps, les officiers s'amusaient à faire la chasse. Depuis ce jour la rade de l'île, nommée Hâvre Jacques-Cartier, fut appelée Mouillage des Anglais.

L'abbé Casgrain avait exprimé, en 1838 le vœu de commémorer par une croix monumentale le souvenir de la première messe. Ce vœu est réalisé. Grâce aux instances des paroissiens et de leurs dirigeants, la commission des Monuments Historiques a élevé une Croix de pierre, pour commémorer ces événements.

Ce monument se compose d'une fondation en béton, de douze pieds de large; trois marches, avec base de granit de quatre pieds, et une croix de sept pieds de hauteur. Sur la base du monument se trouve une plaque de bronze, sur laquelle on lit cette inscription :

“Le 6 septembre 1535, Jacques-Cartier fit ancrer près d'ici ses trois vaisseaux : la Grande-Hermine, la Petite Hermine et l'Emérillon; il explora l'île et la dénomma l'Isle aux Coudres. Le lendemain, après avoir dit la messe, il en prit possession au nom du Christ et du Roi. Ce

fut la première messe sur le sol canadien dont l'histoire fasse mention."

La plaque porte, à sa partie supérieure, la couronne impériale et des feuilles d'érable.

Ce fut le 23 septembre 1928, un dimanche, qu'eut lieu la grandiose démonstration religieuse et patriotique pour le dévoilement de ce monument.

* *

*

Et il fallait apprendre le métier de l'eau. Pour la "traverse" on se sert de sortes de



Taillage d'une planche de labour dans le chaume.

grands canots avec quille solide et glissante — Il faut braver les courants du gouffre, les courants de la marée, les refoulements des deux courants, et toutes les pires tempêtes.

Les gens de l'Isle s'y entendent. En hiver, il y a les glaces, et le "*frasis*". La traversée est plus difficile. L'eau salée ne glace pas ou presque pas. Souvent le fleuve est couvert d'une crème épaisse, que la marée remue lentement, tasse, et resserre. Les hommes, chaussés de grandes bottes de cuir, qui montent jusqu'au haut de la cuisse, bien graissées d'huile de marsouin, se mettent de chaque côté de la chaloupe, qu'ils tiennent par le bord, et la font glisser en se supportant sur elle, pour ne pas enfoncer. Toujours l'un des chaloupiers a le commandement. Et si l'on arrive à l'eau claire, un signe, un sifflement suffit, et tous sont sautés dans la chaloupe, en même temps qu'ils lui donnent un "air d'aller". Ils forcent les rames de leurs muscles vigoureux, et, quand ils arrivent en face d'une glace vive, trop longue pour être contournée, d'un élan, ils sautent dessus, avec la chaloupe à leurs bras robustes, et ils glissent à la fine course pour ne pas perdre de temps et regagner l'eau claire au plus tôt. Et ainsi dans une couple d'heures ils traversent par troupeau à la Baie St-Paul, vont au magasin, tous

ensemble, qu'ils remplissent d'un goût rance, par l'huile de leurs bottes, font leurs affaires au plus vite, et reviennent à la mer, car l'heure de la marée les engage pour le retour, que ce soit la nuit, que ce soit le jour. S'il faut le prêtre ou le medecin, celui-ci s'assied au fond du canot et n'a qu'à se laisser faire, en regardant glacer sur lui tous les "volants" d'eau, qui jaillissent sous les chocs des plongeurs et des jeux de bottes des marins.

L'histoire serait pleine de récits sinistres des aventures de ces héros. Les jeunes gens deviennent plutôt trop hardis, et c'est à qui traversera le plus vite et par la pire des tempêtes. Un jour de février, il y a bien de cela quarante ans, jour de tempête épouvantable, la mer étant chargée de glaces mêlées au "frasis", que le tassement des courants et des vagues culbutaient ci et là, trois jeunes gens sembarquèrent vers le soir pour traverser à la Baie St-Paul. Ils se perdirent dans la nuit et la tempête; un morceau de glace fit chavirer la chaloupe, et ils tombèrent tous les trois à la mer, la chaloupe la gueule vers le fond. L'un des trois, presque un géant, prit le bord de la chaloupe, se hissa à cheval sur la quille, d'un bras puis de l'autre ramassa ses deux compagnons, et se tenant tous les trois, ils vont en plein fleuve, au gré

des vents, des glaces, par un froid de 30° degrés sous zéro. ... La marée et la glace les balançaient avec leurs bras d'acier, et la nuit noire durait déjà depuis bien longtemps. Vers deux heures du matin, le grand Charles Simard de la Petite Rivière St-François fut éveillé par son père, qui lui cria : Charles, on entend au loin des cris de détresse, vers la mer. Charles se leva, prit sur sa tête l'énorme chaloupe qui hivernait dans la grange, se rendit à la mer, et se dirigea sur les appels désespérés. Quand il arriva au large, il aperçut un homme à cheval sur une chaloupe renversée, qui avait les bras chargés, et tenait encore. Il l'approcha, lui dit d'al-



Un des patriarche de l'Isle-aux-Coudres.

ler avec prudence. Mais le gars, paralysé par le froid et la misère, ne pouvait pas parler et ne pouvait même agir. Alors le grand Charles colla sa chaloupe sur l'autre, saisit le grand jeune homme avec ses deux paquets, qui étaient ses deux compagnons; l'un était mort de froid, et l'autre n'avait plus qu'un souffle. Il les ramena à la maison, réchauffa les deux qui vivaient encore et qui ont survécu à leur triste aventure.

Les gens de l'Isle, habitants de la mer, savent profiter de tout ce qu'elle peut donner. Les uns sont navigateurs, charroient le poisson au printemps, puis le bois, les patates, les pommes en automne.

Autrefois la moitié de la paroisse avait formé un syndicat pour la pêche au marsouin.

Ces monstres viennent chaque année se baigner entre l'Isle et la Baie St-Paul. Les insulaires construisent des grandes digues de pieux, plantés dans la vase, jusque vers le large, et, au baissant, les monstres restent pris. Chaque année il y avait ce qu'on appelait la grosse marée. Figurez-vous qu'en une seule fois, il y eut quatre-vingt-cinq marsouins qui y restèrent emprisonnés. Il fallait tuer tous ces énormes monstres, les uns pesant plusieurs milliers de li-

vres, et les amener au rivage avec des chevaux, afin de les dépecer, et faire l'huile.

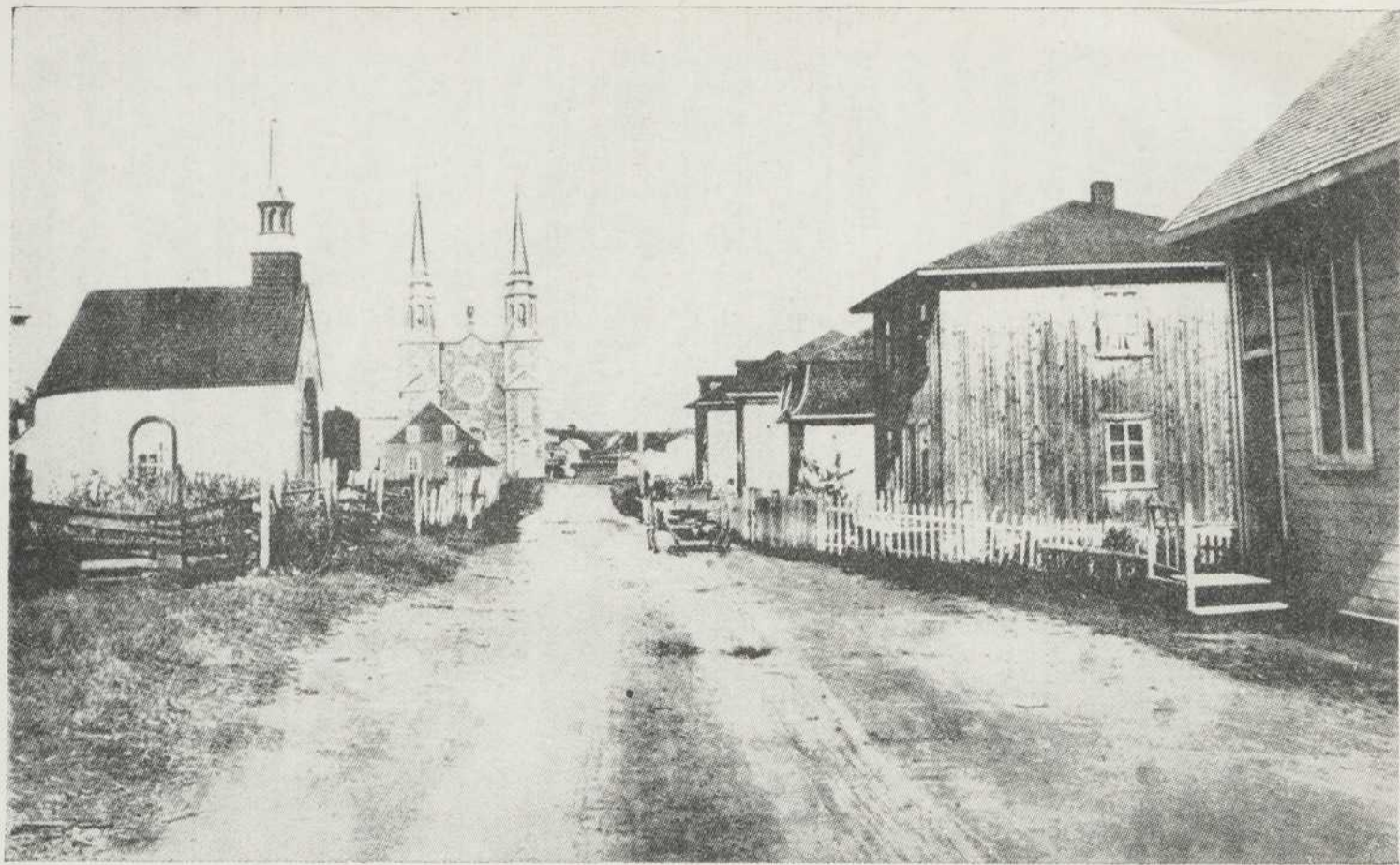
On se plaçait pour cela sur la pointe ouest de l'Isle, pas loin de l'ancienne Croix. On taillait le lard, souvent épais de quinze à vingt pouces, par grosses tranches, et on les faisait fondre dans des grandes chaudières, en plein air. On chauffait jour et nuit, on veillait, et on coulait l'huile dans une étoffe épaisse. La première huile était dorée, et raffinée. Elle se vendait cher et servait pour faire les beignets. La seconde était la bonne huile à moulin, qui se vendait en barils; la dernière était brune, avait une senteur rance que le sol, le cran même transpire encore. C'est avec cette dernière huile — l'huile commune, que les marins graissaient leurs grandes bottes, et on peut deviner que, chez eux, ils ne s'en apercevaient pas; mais si, en ce temps-là, les gens de l'Isle étaient quelque part, tout le monde le savait sans les voir.. On préparait aussi de la même façon l'huile de loup-marin; mais on la faisait sur le poêle, car le phoque est beaucoup plus petit que le marsouin, et on peut fournir à fondre la graisse dans des chaudrons. L'Huile pure de phoque se vendait deux dollars et demie la chopine. Quand j'étais vicaire à la Petite Rivière, en 1910, un homme de l'Isle vint en offrir au presbytère. M. le Curé Jean Gau-

thier en prit six bouteilles, à deux dollars la bouteille, pour faire des "*beignes*". J'en ai mangé, et c'est vraiment délicieux.

La peau de loup marin est plus riche que celle du marsouin. Celle-ci peut faire un cuir souple, durable; mais la peau du loup marin est tannée avec son poil, qui est blanc ou mouchetée. Les blancs ne valent pas grand'chose; mais la peau du petit loup-marin, le "*loup-marin d'esprit*", comme disent les gens, se vend assez cher. On en fait des vestons pour les messieurs, des jambes de bottes, même des manteaux d'hiver et des casques. Avec les plus belles on fait des sacs à tabac que les femmes savent rasader, et qui sont donnés comme de riches souvenirs.

Aujourd'hui, il y a près de deux milles âmes sur l'Isle. Et c'est le plus beau pique-nique d'en faire le tour. On a divisé l'Isle en deux paroisses. Il y a St-Louis et sa belle église, une des plus belles du diocèse, à la pointe sud ouest, et St-Bernard avec sa jeune église, au nord de l'Isle.

L'église St-Louis est de pierre de taille, assez grande, et très richement décorée. Les peintures y sont vieilles, mais riches, la chaire est un peu haute; l'autel est magnifique, même luxueux. Les gens sont très pieux, très hospitaliers, et ont conservé au parfait toutes les tra-



L'Eglise de Saint-Louis de l'Île-aux-Coudres

ditions françaises. Le presbytère est de briques, et on y entre entre deux haies de chèvre-feuilles.

Le village est dans une courbe du rivage; il fait face au fleuve, mais on n'y voit que l'eau bleu. Pas loin, il y a les "fonds", premiers terrains cultivés; On voit, tout le tour, des troupeaux d'oies sauvages, qui se promènent dans les trous d'eau, des grands cochons, maigres, qui courent les rivages, et fouillent le sol pour attraper des goûts de salant. On passe devant la demeure de M. Eloï Perron, le plus riche de L'Isle. Il tient seul à la Banque toute la caisse qu'il faut. Un colosse, assez vieux, une barbi-che au menton, l'air chez lui partout, pas gêné, intelligent, causeur, qui connaît tout, et qui sait répondre même aux avocats, quand quelqu'un de ceux-ci voulut un jour prétendre que la patate de l'Isle devait sentir le poisson. Vous lui demanderez de vous raconter l'histoire lui-même, il le faut, car sur le papier, elle perdrait de sa saveur et même aussi de sa senteur.

Sur l'Isle on cultive des grands champs de pommes de terre. Le sol est très bon, le climat est comme à Montréal, et on a l'engrais facile. Sur la grève il y a le varech, qui contient beaucoup d'iode et est le meilleur fertilisant. Puis il y a le poisson. Au temps des semailles, les

gens vont à la sortie des ruisseaux sur le fleuve, ils emplissent des tombereaux de capelan. On a vu des cultivateurs en sortir cinquante charges en une seule marée. On l'étend sur la terre ou on le met dans le sillon, près du "germe" de tubercule. Et la patate n'a pas goût de poisson, soyez-en sûr d'après le père Eloi Perron. Il n'y aurait qu'une sorte d'engrais qui lui donnerait goût, parce que d'après lui il sent plus que tout autre.

C'est au cimetière de l'Isle aux Coudres que reposent les restes du Très Révérend Alexis Mailloux, vicaire Général du diocèse de Québec, né à l'Isle aux Coudres le 9 janvier 1801 et décédé le 4 août 1877.

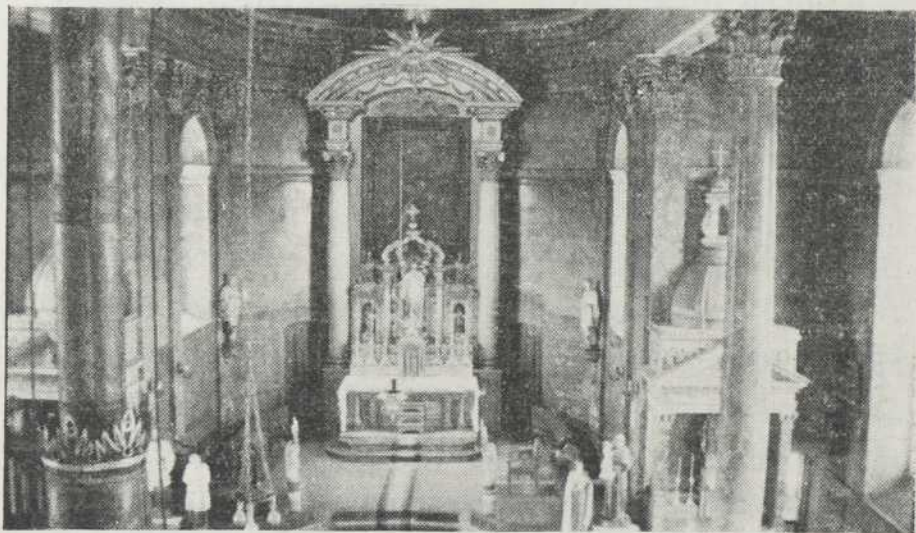
Apôtre infatigable, patriote dévoué, prédicateur éloquent, écrivain remarquable.

M. Mailloux reçut l'onction sacerdotale des mains de Mgr J. O. Plessis, le 28 mai 1825. Il fut le 1er curé à St-Roch de Québec, puis à la Rivière du Loup, à Ste-Anne de la Pocatière...

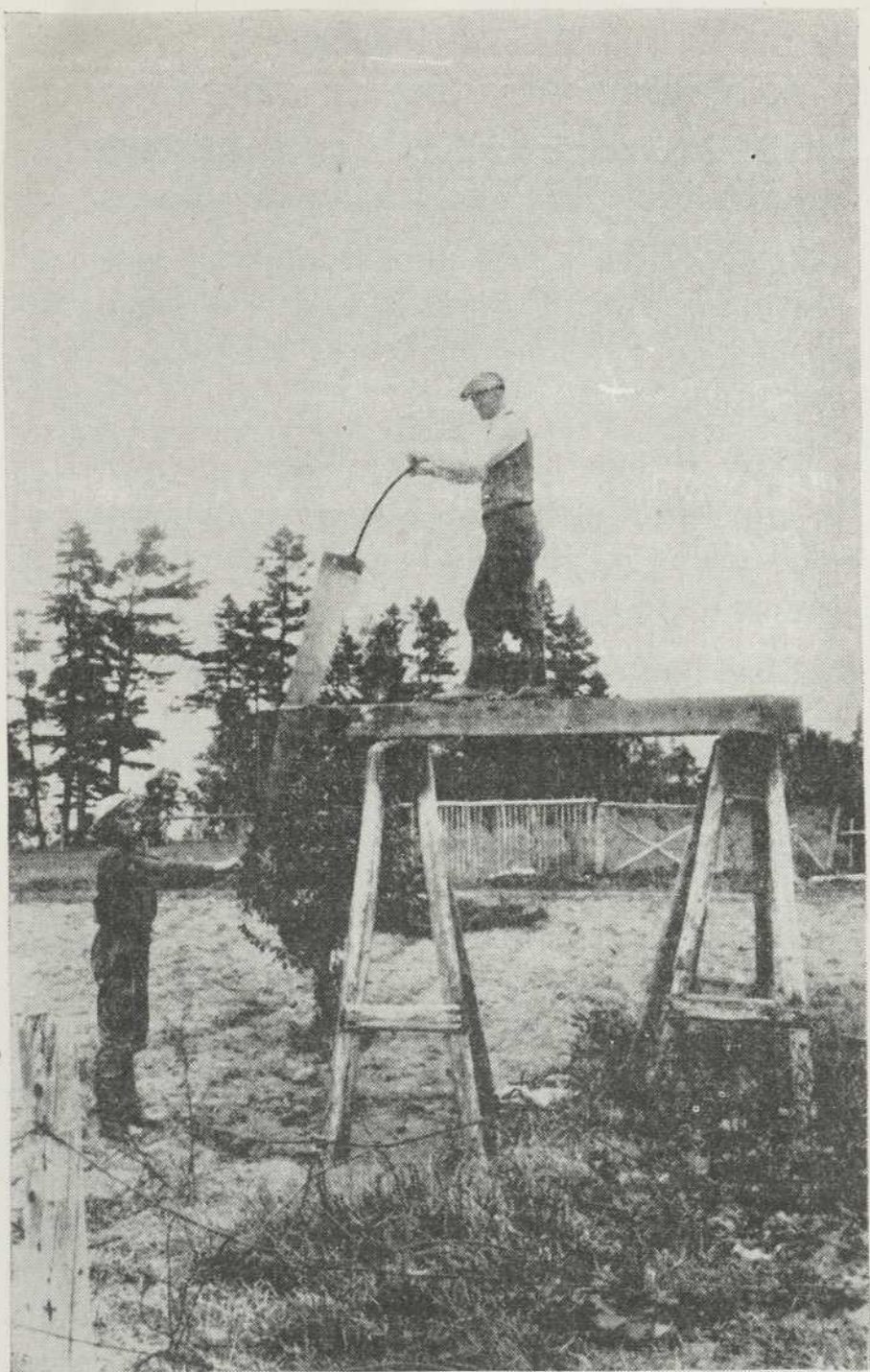
Mgr Signay le nomma Vicaire Général, et apôtre de la tempérance. Pendant des années et des années, il parcourut l'immense diocèse, armé de la croix noire, prêchant la croisade sainte dans les villes et les campagnes. Sa parole forte et onctueuse ne connaissait point d'obstacle.

Il s'offrit pour la mission des Illinois, afin d'aller en face d'un prêtre apostat, le malheureux Chiniqui, arrêter un chisme naissant. Il partit, portant au front le triple cachet de la mortification, de l'obéissance et de la pureté sacerdotale.

Sa mission fut féconde en fruits de salut, et il remit les âmes dans le droit chemin. Puis la fatigue l'obligeant au repos, il ne demeura pas inactif. Il écrivit "La Croix" opuscule sur la Tempérance, "LE MANUEL DES PARENTS CHRETIENS", oeuvre remplie d'Ecriture Sainte, et patristique; des ouvrages sur "LE LUXE." un petit livre de controverse "LE PETIT ARSENAL." et de plus "L'HIS-



Intérieur de l'Eglise Saint-Louis - Isle-aux-Coudres.



"La scie de long" que la scie circulaire a reléguée.

TOIRE DE L'ISLE AUX COUDRES et un résumé inédit de l'Histoire de l'Eglise."

Il s'éteignit après plus d'un demi siècle de travaux incessants, dont le théâtre s'étendit des limites de l'Illinois aux côtes lointaines de la Gaspésie.

Il avait demandé que son corps reposât dans le cimetière de la paroisse où il mourrait, au pied même de la grande Croix qui protège ce séjour de la mort — R. I. P.

Plus, loin c'est la séparation des deux paroisses — Dans St-Bernard, on cultive surtout les patates et les pommes. Les messieurs Pedneault ont inauguré là une culture qui fera de toute l'Isle un seul verger. Toutes les pommes y viennent, et les plus beaux choix. La "Mc Intoch," la "Fameuse," la "Baldwin," "Grenning," l'"Alexandre," la "Melba," "Lobo" etc... Les Messieurs Pedneault en récoltent des milliers de barils, et d'autres, et d'autres qui ont suivi cette initiative. Ils ont aussi une pépinière où ils préparent les plants acclimatés à la région, plants de pompiers, de pruniers, et qui font merveille partout où on les plante. Sur l'Isle il y a des entrepôts pour les produits de la paroisse. On y classifie les patates, et les pommes, afin d'obtenir les meilleurs prix.

L'esprit est catégorique et français. Vous êtes chez vous partout. Les gens sont très heureux de vous recevoir. Il n'est pas question de paiement. On sait comprendre la grandeur de l'hospitalité. Aujourd'hui on fait le tour de l'Isle en auto, on y voit les vieux moulins à vent, les vieilles roches entre les quelles ont faisait le feu pour faire l'huile, l'eau qui stille de la Roche Pleureuse, le "CASSEAU" l'Hôtel de la pointe, et les pêches, et, la fameuse côte du quai, qui est côte, comme on dit là-bas. La traverse est régulière. Un bateau y fait le service tous les jours à 10 heures du matin et à 6 heures du soir.



Une promenade en "quatre-poteaux" autour de l'Isle-aux-Coudres.

Le service se fait entre le quai des Eboulements et l'Isle. — La traversée prend vingt minutes. Quel progrès ! Mais l'Isle est si belle à voir. Son site au pied des grandes montagnes du Nord la fait plus belle de partout, et tant de pieux souvenirs s'y rattachent ; elle est une terre sanctifiée ; c'est pour ainsi dire l'autel de la Patrie, parce que c'est là que fut célébrée la première messe. C'est un endroit à visiter et à vénérer.

C'est du haut de la falaise de St-Bernard que l'âme éprise de deux beautés se demande qui est la plus belle des deux, est-ce la montagne?... Est-ce la mer?....

Au pied de la Croix commémorative, je dépose une humble prière, et j'offre mon amitié profonde à M. l'abbé Edmond Jean, curé de St-Louis et à M. l'abbé H. Cimon, le curé fondateur et organisateur de St-Bernard.



L'Honorable P. F. CASGRAIN, Secrétaire d'Etat,
Député de Charlevoix Saguenay.

SAINT-IRENEE

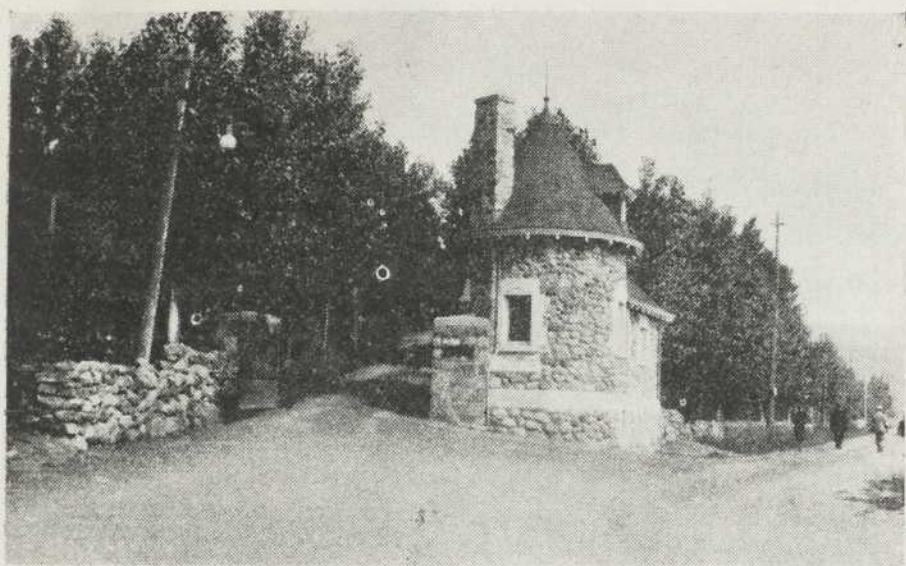
Dans la plénitude solaire, dans la joie des feuillages, en plein soleil, presque en pleine mer, voici une fleur de la montagne, une fleur de la mer.

On dirait un lys qui mire le ciel et ne se lasse point de le contempler.

La mer est grande, est majestueuse — parfois immobile, parfois basculée par la vague. Les navires y passent tout près du bord, tant l'eau est profonde — le village est en échelle, en face de la mer, pour la mieux voir.

Ici c'est la rivière avec le détour si crampé qu'il en est beau, et la côte, et les maisons, des bijoux de maisons. Le soleil leur donne du rouge, la mer leur donne du bleu — les feuillages leur offrent de l'or.

La paroisse est jeune, mais elle est connue de partout. Les étrangers en apprécient la beauté. M. le Juge Routhier a fait là bien des vers, et grands et précieux. Sir Rodolphe Forget avait construit là ses châteaux, qu'habitent en été Lady Forget et M. et Mme P. Casgrain, son gendre et sa fille.



L'Entrée du Château Forget, la tour du concierge.



St-Irénée — Le Château Forget.

Le château est bâti dans la falaise, en face du fleuve, au milieu des érables. Une immense clôture de pierre entoure tout le terrain. A la porte de l'enceinte il y a la tour du concierge, tour de pierre, ouverture sur le grand chemin, et qui exprime la grande hospitalité de M. le Député. Car, avant M. Casgrain, son beau père, Sir Rodolphe était membre aux Communes — Il y plaidait la cause du pays, de la province, de son Comté.

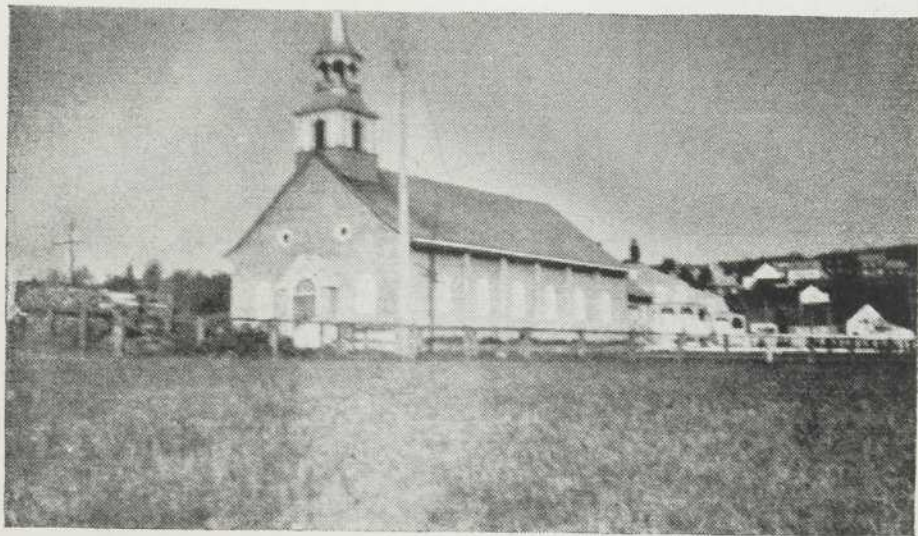
C'est à lui, à lui seul qu'est dû le tronçon de chemin de fer qui relie la Malbaie à St-Joachim. Il en fallait de la volonté pour entreprendre un tel projet et le conduire à bonne fin. Trancher les montagnes, les percer au besoin, courir les anses et les pointes des Laurentides — et... et assurer un trafic. A cette fin il fit construire une usine à la Chute Nairn — Il savait qu'on pourrait avoir là le pouvoir, il y avait des montagnes pleines de bois, il y avait le fer et tous les produits. Homme puissant qui eut pu transformer tout un pays s'il avait vécu plus longtemps. La Baie St-Paul lui doit ses cloches et ses orgues puissantes, voix de sa majestueuse église; le Comté lui doit beaucoup — Montréal lui appartenait en parti. Il fit le bien tout son règne, assistant les pauvres, ouvrant sa bourse dans les hospices, et partout. Sa mémoire est

toujours verte et vive. Son buste parle et parlera toujours de ses oeuvres et de sa générosité.

St-Irénée s'est détachée des Eboulements vers 1848 — On la sépara pas loin du Ruisseau Jureux, et, à l'est, vers la montagne de la Pointe-au-Pic.

L'église est en bois, mais très propre et bien finie. Elle est placée sur une assiette, pas loin des manoirs. Le Maire actuel, M. Jos. Trudel, industriel et entrepreneur remarquable a fait beaucoup pour la paroisse. Homme large et généreux, intelligent et actif, il sait employer son monde et les bien payer.

M. l'abbé Perron a été un des curés les plus



St-Irénée — Eglise — Charlevoix

marquants de la paroisse. Curé à St-Irénée pendant plus de trente ans il a dressé la paroisse sur un pied religieux et économique de premier plan. Il tenait la Banque et en profitait pour prêcher la saine économie. Il finit l'église et la quitta avec de l'argent; il vit encore là, vieillard vénérable, étonnant de verdeur, et qui jouit des fruits de son ministère. Il voit ses anciens paroissiens le vénérer encore, le vénérer toujours — Il les suit dans leur vie économique, et prie pour eux.

Celui qui en a le temps peut aller visiter les fermes de M. Herménégilde Tremblay, du



L'Hôtel Charlevoix, à St-Irénée.

rang St-Pierre. Il verra là un Patriarche, cultivateur intelligent et à l'aise — une grande maison pleine de douceur, de vertu, de vie, de bons principes — une aisance qui fait envie et qui prouve que sur nos terres l'homme intelligent, vertueux, laborieux, peut vivre, prospérer et établir ses enfants.

M. le Curé actuel, M. l'abbé E. Fortin est un homme accompli, affable, gai, intelligent, qui saura continuer l'oeuvre si bien commencée. A lui, mes hommages de voisin et d'ami sincère.

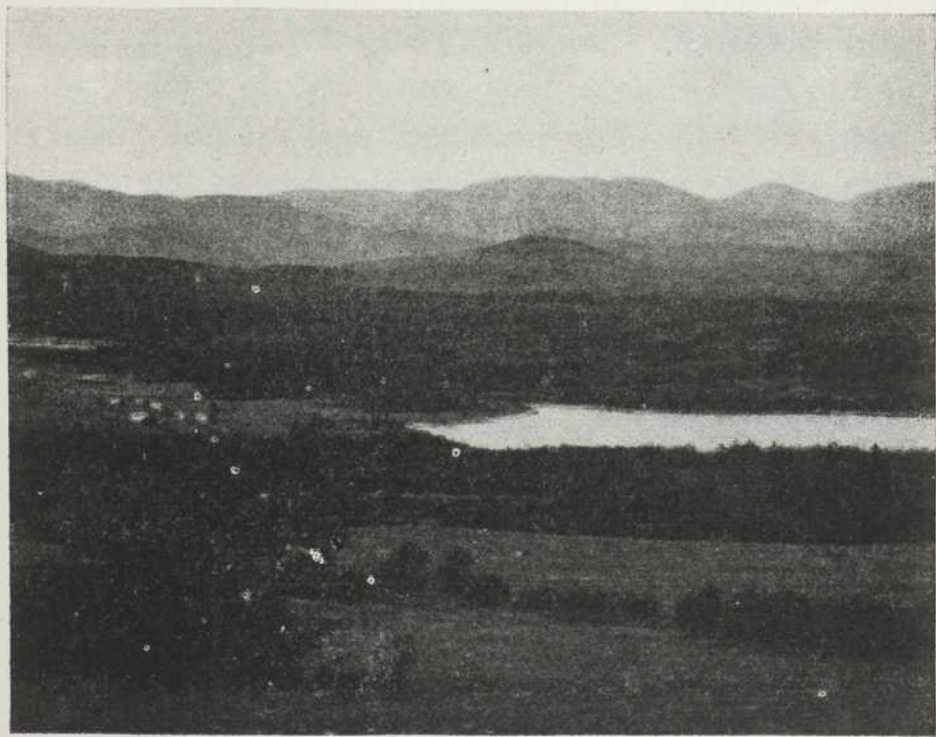
ST-HILARION — STE-AGNES

Du haut de la Tourelle, vers le nord, j'aperçois des champs, des lacs, des ruisseaux, des montagnes. Une belle église sur une hauteur, qui me paraît aplanie, du faîte du tremplin immense où je suis. Une église en pierres de champs, bien bâtie, bien finie. Son clocher regarde le fleuve, sans le voir, mais avec confiance. Autour un coquet village, plein de fleurs, plein d'aisance, c'est St-Hilarion.

C'était autrefois un rang des Eboulements.

Vers 1864, il en fut séparé, et, depuis, il progresse et donne de bons fruits. L'église fut construite par M. O. Lavoie, de sainte mémoire. Avant lui, c'est là que M. Etienne Simard faisait de la vertu et de l'esprit. MM. les abbés Arthur et Auguste Verreault demeurèrent tour à tour au presbytère, où il leur donna les notions élémentaires du cours classique. Ils sont aujourd'hui, grâce à lui, deux prêtres très intelligents, très vertueux et distingués de notre diocèse. Auguste est mon confrère de classe. Le bon Dieu seul a pu tenir compte de nos discussions, qui finissaient toujours par une augmen-

tation d'amitié.... et de science pour les deux. M. le Chanoine Ph. Tremblay y fut curé longtemps. Il grava sur les vallons, dans le sol, et jusqu'au flanc des grandes montagnes l'exemple de sa vertu, de son jugement et de son esprit d'économie. Après lui, M. Jos. Bergeron reconstruisit l'église qui avait brûlée. M. Grenon y organisa l'eau, le développement agricole et économique. Le Curé actuel est M. Thomas Claveau, un modèle de résidence, et qui veille, et qui prie.



Le Lac St-Agnès.

Plus loin, vers l'est, c'est le grand Lac Ste-Agnès, puis l'autre lac le Petit — Ces deux lacs seraient pleins de belle truites si M. l'abbé Gagnon enfant de la province, n'en avait pas tant pris. Il en reste quelques-unes....

Puis des rangs immenses en longueurs, des plateaux, des penchants, des collines, des montagnes — de la paix, du bonheur. Les monts se reculent et s'ouvrent et se tassent, puis ils reviennent et ferment presque la sortie, vers la Malbaie.

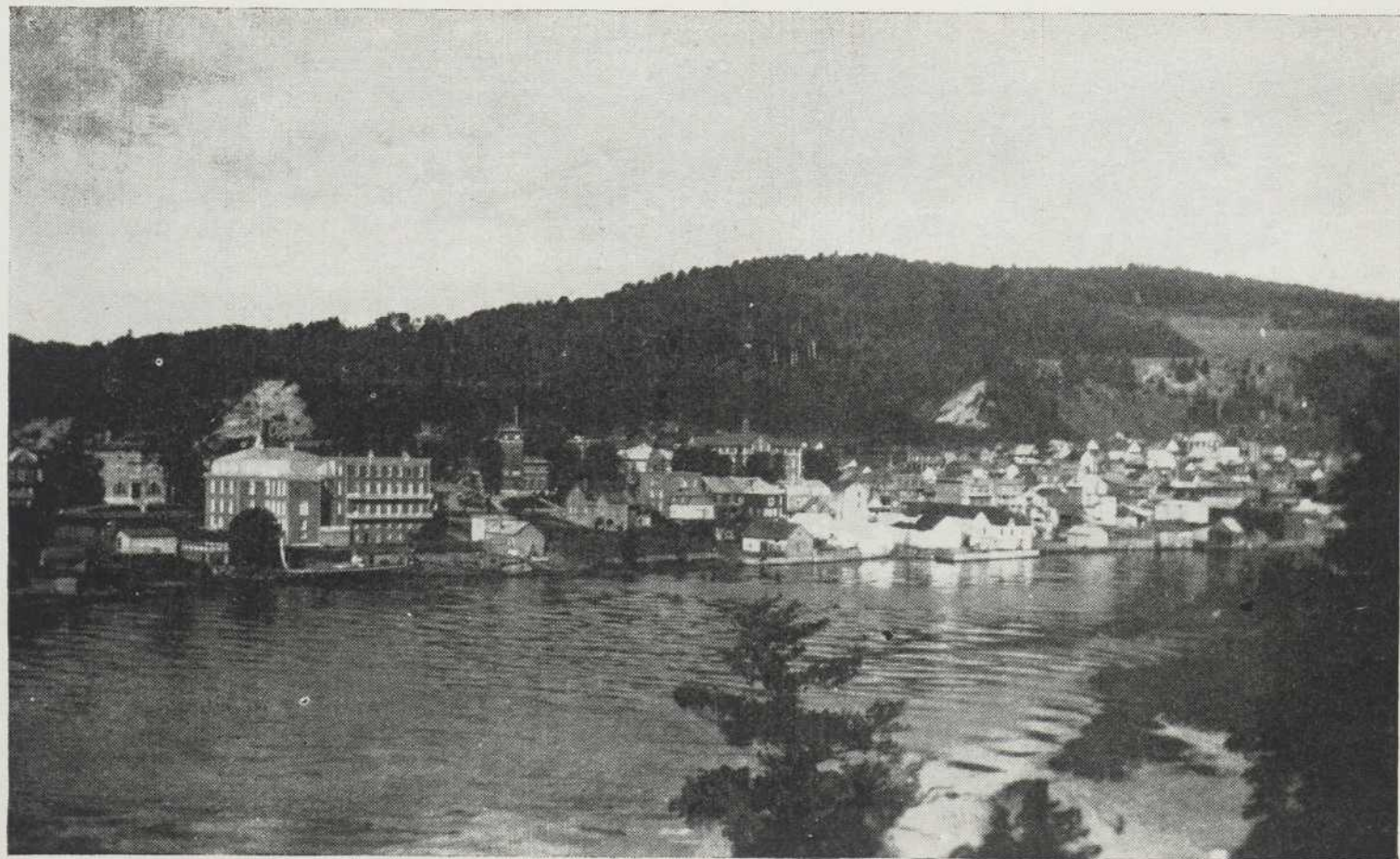
Ste-Agnès, la paroisse native de M. l'abbé Joseph Gagnon, une belle paroisse agricole, paroisse des Gilbert, de sGagnon, et de bien d'autres. En automne le coup d'oeil est sans égal. Elle semble vouloir dire au fleuve que les montagnes sont aussi belles que lui. L'église est reculée vers le sud; elle fut construite trop tôt, pour donner accès aux habitants de vers le fleuve. Ah! si l'église était sur le grand chemin, sur la route 15 B — en face du chemin des Marais, du chemin des Martes, regardant le lac, les lacs, la montagne à Basile, ce serait une des plus belles paroisses de Charlevoix.

Des Curés sages, économes, vertueux et prudents y ont vécu. M. le Curé actuel, de la grande famille des Girard de St-Cyriac, famille pleine de talents, de vertu, de mérite, est de

mes amis. J'étais Curé à St-Cyriac, lors du martyre de la paroisse. M. l'abbé avait la soutane — je connais sa lignée, j'ai connu son esprit, ses vertus. Aimable, jovial, plein de sel, piquant souvent, mais sans malice, il sait amuser, instruire et administrer.

La hauteur de mes montagnes me permet de tout voir, et je contemple et j'admire.

O fleuve, tu es grand, tu es beau, tu es majestueux, mais il te faut les montagnes, sans elles, tu serais moins beau, comme sans toi elles seraient sans vie.



La Malbaie.

LA MALBAIE

J'avais entendu un badaud me dire : "La Malbaie, c'est laid, c'est sombre, c'est brisé." Je me rappelle, quand j'étais à Paris, j'allais souvent au Louvre et, après des mois de visite, j'étais de plus en plus ravi en face des peintures des peintres Flamands, notamment de Rubens et de Van Dyck. Un gars, de campagne, je suppose — passa une fois près de moi, et me dit : Monsieur l'abbé, aimez-vous cela ? moi, non ! C'est trop sombre. C'est lourd ! Pauvre homme ! Il veut des teintes plus vives, des teintes contre nature. C'est ainsi qu'il y a des goûts dépravés, en peinture comme en nature. Ils aimeront mieux un bloc de marbre qu'une création de l'Artiste Infini de la nature.

La Malbaie est faite un peu comme la grande Ourse — une longue chaise renversée, au dossier courbé jusqu'aux monts, et en ligne avec l'Etoile polaire de la Petite Ourse, qui est en haut. Elle ressemble un peu à la Baie St-Paul, mais elle est plus brisée, par conséquent, au goût d'ancuns, plus belle parce que plus capricieuse. Le Cap à l'Aigle et la Pointe au Pic de chaque côté la gardent au fleuve. Celui-ci entre dans

l'embouchure de la Rivière, s'y plonge à plusieurs milles vers le Nord.

La Pointe au Pic est plus avancée que le Cap à l'Aigle — plus couverte aussi — pleine de gros bois, pleine de châteaux, et de chalets magnifiques, placés dans l'amphithéâtre de la montagne. Le Manoir Richelieu est une merveille. Posté comme le Château Frontenac, mais sur un promontoire plus imposant, en face d'un fleuve dix fois plus gros, avec une vue sur l'immensité que rien n'arrête — l'air frais du fleuve, et toute la somptuosité d'un palais. Le Château Murry est célèbre aussi, puis l'Hôtel Chârnard, avec ses bois qui l'entourent, ses galeries sur le fleuve, le petit chalet rustique d'à côté où j'ai dîné avec mes confrères de Lévis, une dame si vertueuse et si affable qui nous accueille — Mademoiselle Champagne, une dame dans toute l'ampleur du mot. Il y a là les grandes familles des Bergeron, des Warren, et autres, toutes distinguées, habituées à recevoir avec grâce et réjouir par leur amabilité. C'est le poste principal des bateaux luxueux de la "Canada Steamship" autrefois de la Compagnie Richelieu Ontario — et des paquebots de traverse de la Rive Sud.

Le jeu de gulf est curieux à voir, et dans la montagne où il court dans les bois, les creux, les



Le Manoir Richelieu, à Pointe au Pic.

ruisseaux, les buttes et les côteaux, et au bas, près du fleuve où il est tout fait de cônes de sable de toutes hauteurs, qui, du chemin au bois de bordure de la Baie, le font tout riant et plein de vie.

La Rivière Mailloux descend du Nord, comme si elle venait de Ste Agnès. Elle sépare la montagne d'une falaise géante, qui est une beauté des lieux, une des étoiles de base de l'immense constellation. Puis on tourne et voici le village — la ville plutôt, avec toute la vie d'une grande



Une salle, au Manoir Richelieu.



Hôtel Chamarre à La Pointe au Pic.

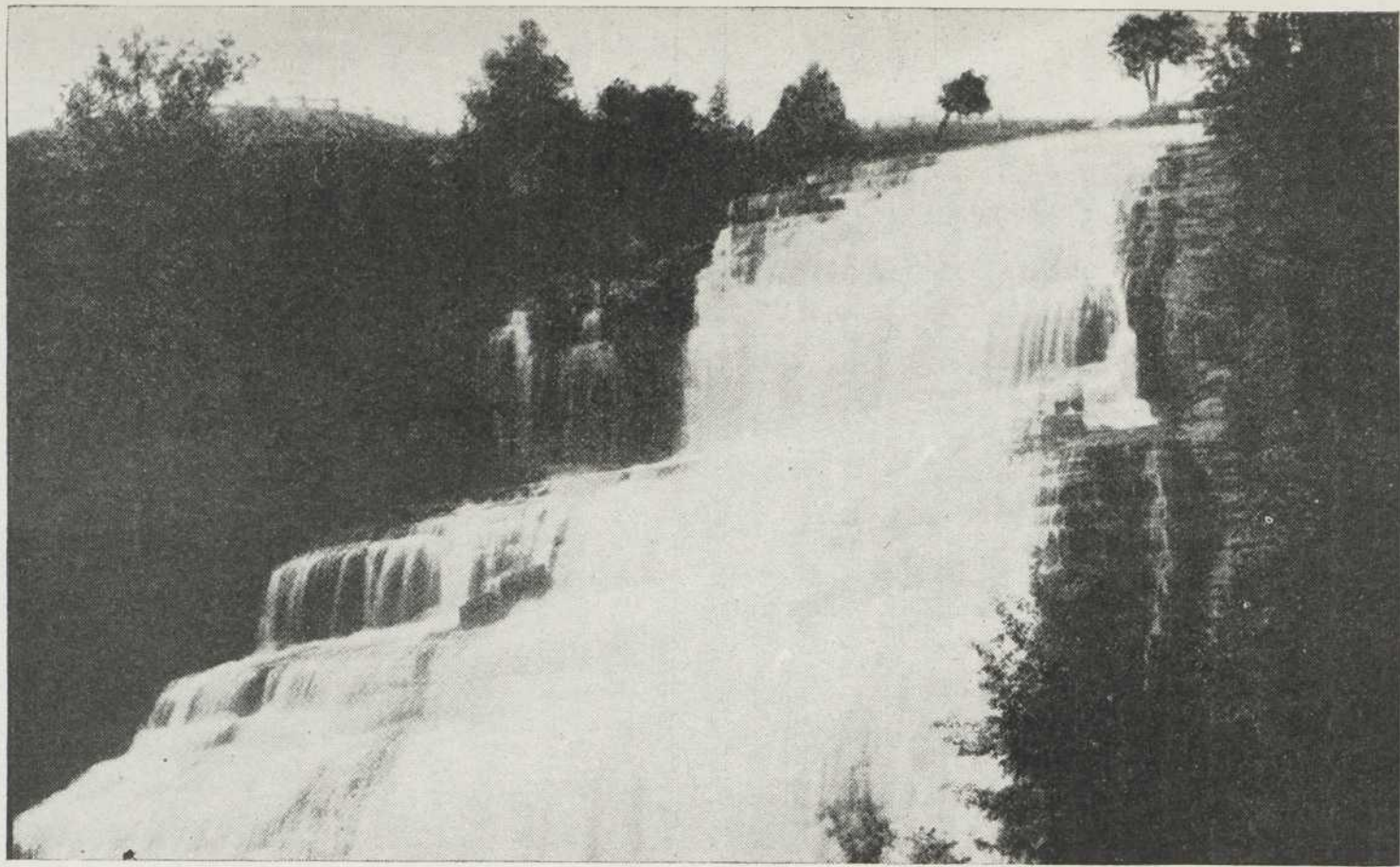
ville, toute la paix d'un village réservé, et comme à l'abri; le couvent des Soeurs Grises, l'orphelinat des Soeurs de St-Antoine, le collège des Maristes, l'église, le presbytère, l'hôtel de ville, le pont, et le resserrement de la Comporté. Qui a jeté là, près de la Comporté, cette masse de terre riche, qui crée une des beautés de l'endroit? C'est fait exprès pour y monter, pour tout voir, tout contempler. Et sont ici les Rochette, les Bergeron, les Tremblay, les Couturier, les Maltais, les Dufour et mille autres familles très cultivées, et en hospitalité et en savoir-faire.

Le grand rang suit la Rivière. Il monte, il descend, il va à droite, il va à gauche, il reçoit

l'ombre des montagnes du Nord, car elles sont énormes — il traverse la Rivière, et monte encore, par les Trous. C'est le coin des Harvey, des Lapointe, des Tremblay, des bois, des monts, du mystère — De l'autre côté, la Rivière Fraser, le grand Fonds, et par de là la montagne de l'Est, le lac Gravel et d'autres. En revenant le long de la Rivière, les Savard, les Tremblay, les D'Auteuil — la prison sombre et isolée — le Cap du Cimetière, et le pont. Vers l'est toujours le Cap à l'Aigle. Les maisons y sont placées comme à l'Opéra de Paris. Les places d'en avant sont sur le fleuve, parmi les fruits, parmi les feuilles, parmi les arbres, à travers l'eau — Plus haut, des balcons, des fermes, où les animaux se nourrissent surtout de la belle nature et de la belle vue. Ils sont toujours gras, rassasiés qu'ils sont du repos de bien vivre. Et des châteaux, des chalets, des demeures bien assises jusqu'aux grandes Côtes de St Fidèle. Nature si variée qu'elle est toujours nouvelle à voir et à admirer!

La Malbaie fut séparée des Eboulements en 1797 — par conséquent après la Conquête.

Jusque là elle était desservie par le Curé des Eboulements. Dès 1774, M. P.-Jos. Compain, curé des Eboulements y donnait la mission.



Les Chutes Fraser.

Après lui ce fut M. Chs.-Jos Duchouquet, puis M. Paquet, qui y devient curé en 1797.

La mission grandissait vite, et elle s'étendait sur les deux rives de la Rivière, jusqu'au grand Lac Ste-Agnès, au Cap à l'Aigle, sur la côte, jusqu'à St Fidèle, jusqu'à St-Siméon.

De 1799 à 1806, M. J.-Bte-Antoine Marcheteau, curé des Eboulements desservit de nouveau la mission. Mais à cette date, les Curés devinrent fixés pour toujours à la Malbaie, et s'y succédèrent M. M. Leconte, Duguay, Lévesque, Brunet, Beaudry — Puis Monseigneur Narcisse Doucet, Protonotaire Apostolique, vicaire général du diocèse.

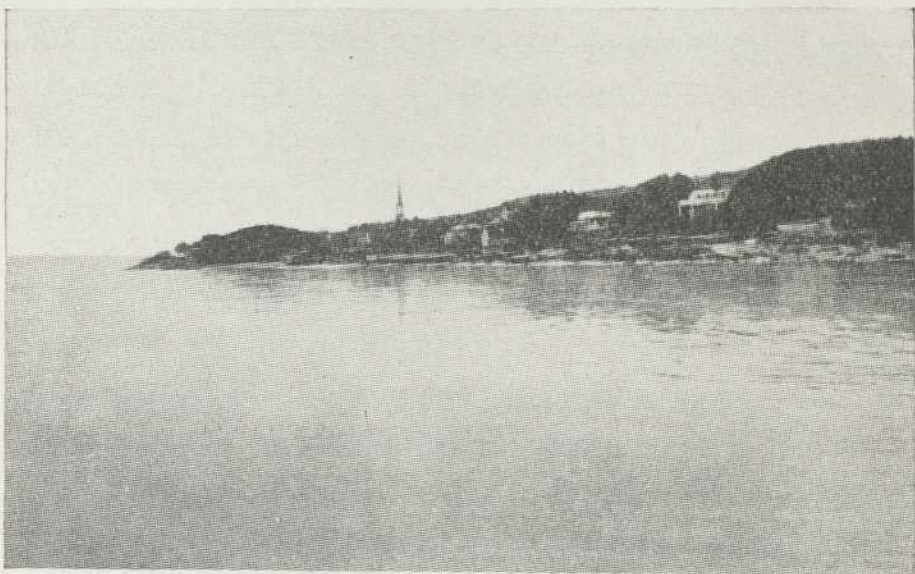
Mgr. Doucet était remarquable par sa vertu, sa douceur et toutes ses qualités d'administrateur. Feu M. l'abbé Héracléus Lavoie, ancien curé d'Alma pendant 40 ans, fut vicaire à la Malbaie et vécut avec Monseigneur Doucet. J'ai été pendant dix ans l'heureux vicaire de ce bon Monsieur Lavoie; il me parlait bien souvent de Monseigneur Doucet. Il avait même retenu de lui certaines directives de l'ordre pastoral qu'il aimait à me redire. Mon cher enfant, disait-il si paternellement, vous êtes jeune et commencez votre vie. J'ai retenu toute ma vie, disait-il, les conseils de Mgr Doucet, qui me redisait quand j'étais vicaire chez lui; "il y a moyen

d'être curé, de tout faire selon Dieu et de conduire à Lui les âmes, de régler toute affaire, et ne jamais causer de chagrin à personne." Puis il continuait; la peine faite par un prêtre est un glaive trop pénible, trop mortel au coeur de tous.

J'ai retenu toute ma vie ce principe tout fait de charité, de foi et de connaissance des âmes et de son propre néant. Mon Dieu, si j'ai pu le suivre, bénissez-moi. Monseigneur Doucet lui avait donné une pipe calumet en pur écume de mer, qui était si belle, qui était toute jaune comme l'or de Guinée — n'ayant plus que la tête, il me l'avait donnée. Hélas, dans mes déménagements je l'ai perdue. Il avait encore de lui un pot à tabac en vraie pierre de Caen, pierre du Collège des Jésuites de Québec. Il me l'a donné aussi — et je le garde comme un souvenir des deux, souvenir de leur coeur large, de leur vertu et de leur esprit.

En 1891, M. Bruno Elisé Leclerc le remplaça — C'était au temps des Fafard de la Baie St-Paul et des Simard de St-Hilarion, des Gagnon de St-Irénée, et Louis Gagnon à Ste-Agnès, M. Pelletier était à l'Ile aux Coudres.

La vie dans Charlevoix était déjà en ce temps-là la vie de l'amitié; de la pleine floraison — La



La Pointe dans l'eau bleue du grand fleuve.

culture était bonne — La vie économique avait de l'équilibre — les gens étaient heureux.

Le prêtre vivait de la foi, de la confiance et de l'amour de son peuple — Il était heureux — Il fallait les voir se rassembler dans les conférences ecclésiastiques ou à l'occasion des Quarante-Heures. M. A. Fafard avait une dignité qui, jointe à l'esprit qu'il avait, le rendait le plus aimable et le bout en train de tout le groupe. M. Leclerc avait peut-être l'écorce un peu rude, mais sous l'écorce, il y avait de l'or pur. Beaucoup de culture, de l'érudition, de la science aussi. Il rivalisait de taille et de cure avec

M. Fafard.. Chacun d'eux occupait les points d'appui du royaume du Fleuve.

M. l'abbé Etienne Simard était plein de sel, l'amusant de tout le monde, et de son peuple et de ses amis. Il est resté célèbre dans le souvenir du peuple et des prêtres. Il avait le don éminent de joindre une satire à son esprit. Quand le dard piquait fort sur la nature sévère et granitique du curé de la Malbaie, il y avait des prises de poids, d'autorité même contre l'esprit. Mais tout s'accordait bien. Le saint M. Gendron, vicaire Général aussi depuis ses missions sur la Côte Nord, savait mystifier toutes les causes et les réduire en poussière ou en amour.

M. Louis Gagnon de Ste-Agnès était prompt, nerveux, plein d'activité. Il avait des manières uniques de tout faire, même d'avoir un mal de gorge, et il se plaisait à faire des records, même dans la longue traversée Ste-Agnès Chicoutimi.

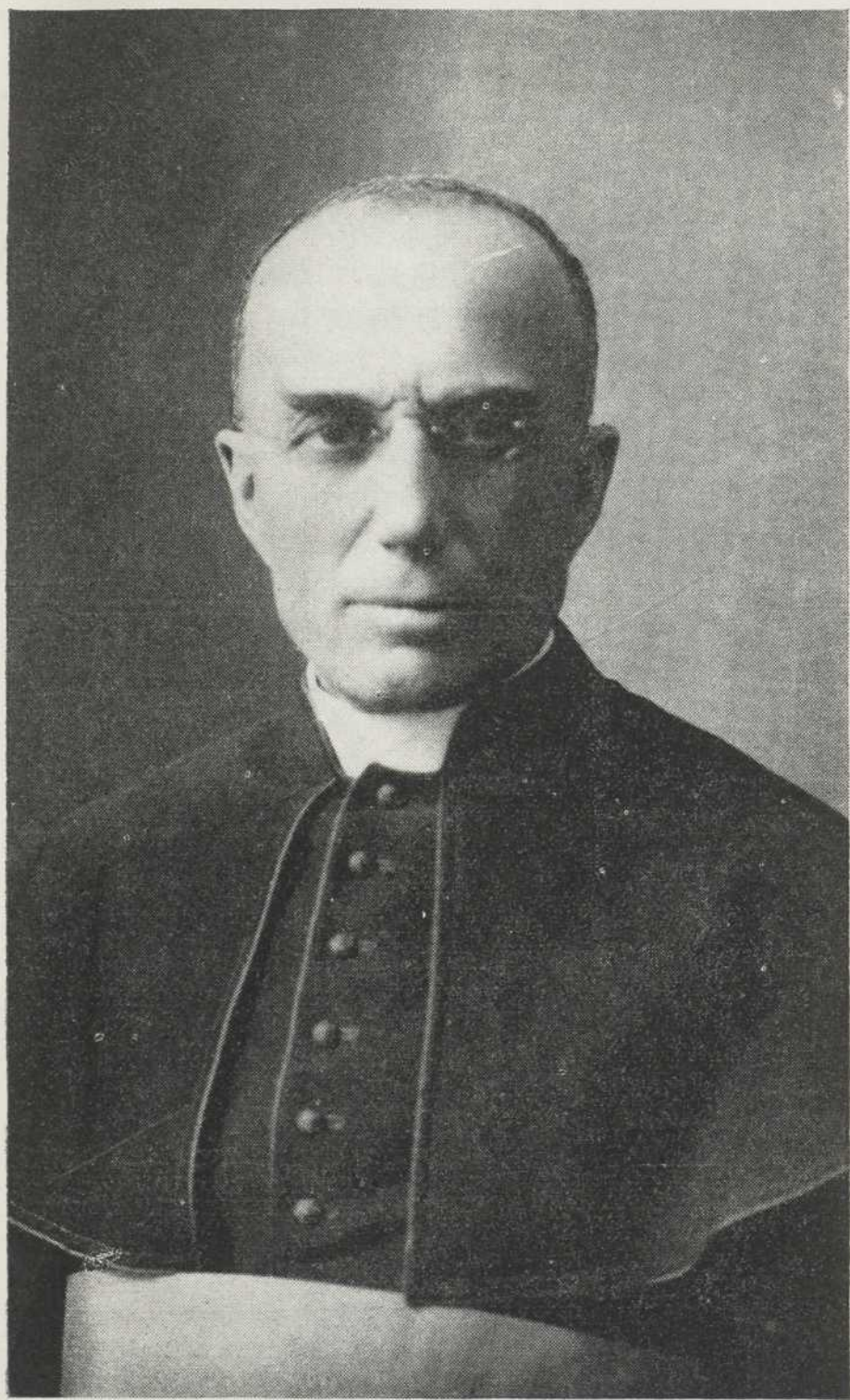
Pour vous donner une idée de sa résistance, lui, tout grêle, tout petit, bronchite, à longue barbe, éloquent, plein de coeur, plein de vie, je vous dirai qu'un jour, lui étant curé d'Hébertville et moi à St-Cyriac — une matinée d'hiver, 16 janvier 1922, 45° sous zéro, M. Louis Gagnon arriva de 17 milles, en voiture — Il dételle. Je

l'invite à coucher. Non, dit-il. Mais il fait si froid, et vous êtes seul! Non, je veux voir si je suis aussi capable que dans mon jeune temps. (il avait 70 ans) — Je pars après dîner, dit-il, je vais souper à la Grande Baie (37 milles de St-Cyriae) avec ma soeur, et je reviens coucher à Ste-Anne (17 milles encore) chez mon frère. Et c'était définitif. Il le fit.

Tels étaient les hommes du temps.

La Malbaie avait alors des célébrités. L'Avocat Chs. Auger était député du Comté au Fédéral — Sa soeur — Laure Conan — écrivait, dans l'ermitage, ses romans qui l'ont immortalisée. Monseigneur Eug. Lapointe, un fils de la Malbaie, avait grandi et était devenu le Supérieur du Séminaire de Chicoutimi — SON SEMINAIRE, car il y vit encore.

Mgr Lapointe est un homme transcendant, et cet attribut se révèle dans tout ce qu'il est, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait. Grand de taille, robuste, la voix forte et bien timbrée — le pas long, grave et mesuré, le geste aussi long, aussi large que ses bras, éloquent, on le sait, une fine plume, chargée de pensées, de grâce, de naturel, de véhémence, d'élégance et d'harmonie, qui, hélas, n'a pas assez écrit, (peut-être nous ménage-t-elle quelque surprise?.) Un esprit large, oui



Monseigneur Eugène LAPOINTE, P. A.

large — il a toujours vu grand; il a toujours vu haut, il a toujours pensé loin. Il créait la fin, puis il était sûr des moyens, même dans les choses les plus embarrassantes et les plus difficiles. Il a connu tous les évêques de Chicoutimi, prêtre de leur temps; tous les prêtres du diocèse aujourd'hui sont ses enfants. Il a construit le Séminaire neuf — une merveille — et le premier il sut entendre qu'il y avait pour le solder la bienveillance généreuse d'un immense diocèse qui saurait comprendre son oeuvre.

Il fut un des pionniers des oeuvres sociales au Canada, répondant ainsi aux dictées des sublimes encycliques de S. S. Léon XIII. Diplômé de Rome, et éminent en sciences philosophiques, et il avait la doctrine et il avait l'éloquence et il avait l'ampleur de vue. Il créa la première fédération ouvrière, à Chicoutimi, et en fut l'âme pendant longtemps. Il fut et est Protonotaire Apostolique. Il fut Vicaire Général, il fut Vicaire Capitulaire — il fut tout et excellent en tout. Il vit encore, cède géant de l'ancien temps et du nouveau, dont la tête voyait par-dessus les ans, qui devançait ainsi le développement futur, qu'il entrevoyait de loin.

Vénérable Vieillard, aujourd'hui fort encore, agrandi de quatre-vingt-un ans et de onze lustres brillants du plus brillant sacerdoce, Vous

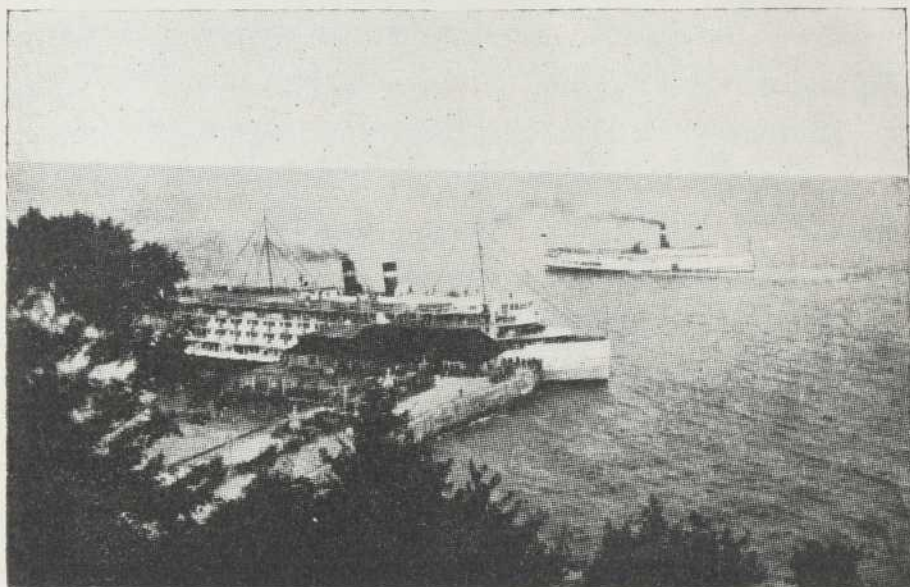
êtes le souvenir vivant de toute la vie, entière et totale de notre diocèse. Votre influence s'étendit dans toute la Province et dans le monde même, qui a été témoin de vos oeuvres. Vous êtes chargé d'ans, chargé d'oeuvres, chargé de mérites, chargé de vertu. Et à vos pieds vénérables je dépose l'hommage de ma vie, de mon éternité aussi, de mon sacerdoce, et soyez de tous remercié, vénéré — et que Dieu vous conserve avec nous, vous êtes l'honneur de la Malbaie, de notre Diocèse, de notre Séminaire et de notre clergé national.

* *

*

La famille Gaudreault est une famille liée elle aussi à la gloire de la paroisse. Là vivaient les ancêtres des M. M. Horace et Arthur Gaudreault, celui-ci aujourd'hui Chanoine du diocèse, et curé à Bagotville.

Un homme d'une intelligence tout à fait éminente — philosophe très profond, théologien, très prudent, canoniste peu ordinaire; il était si intéressant professeur de morale et de philosophie que, nous, ses élèves et honorés de l'avoir été, nous l'écoutions comme s'il eût été Thomas d'Aquin.



Au quai de la Pointe au Pic.

Causeur infatigable, doux dans la discussion, mais ferme et souvent écrasant par sa dialectique, il ne manquait pas de faits non plus. Il connaissait l'histoire comme aussi la haute science. Sa présence au Séminaire ainsi que celle de M. l'abbé Alfred Tremblay et de M. le Chanoine J.-Edmond Duchesne avait donné aux études théologiques et philosophiques un tel élan qu'on se croyait au temps d'Aleuin, de Charlemagne, d'Albert le Grand, de Bonaventure, de Thomas d'Aquin. On ne parlait qu'en latin, on ne discutait que dans la forme scholastique, qui aide à régler bien

des discussions, parce qu'elle sait éviter l'Ignorantia elenchi et la pétition de principe, et que si elle l'aperçoit, sait, comment y faire raison. M. l'abbé Gaudreault est aujourd'hui curé de Bagotville et tout un peuple jouit de ses lumières et de sa haute vertu.

Merci, éminent professeur, du don de vos recherches, de vos lumières, de vos fatigues, vous fûtes l'âme de notre humble culture, et votre noble endurance eut raison de tous nos coups d'enfant.

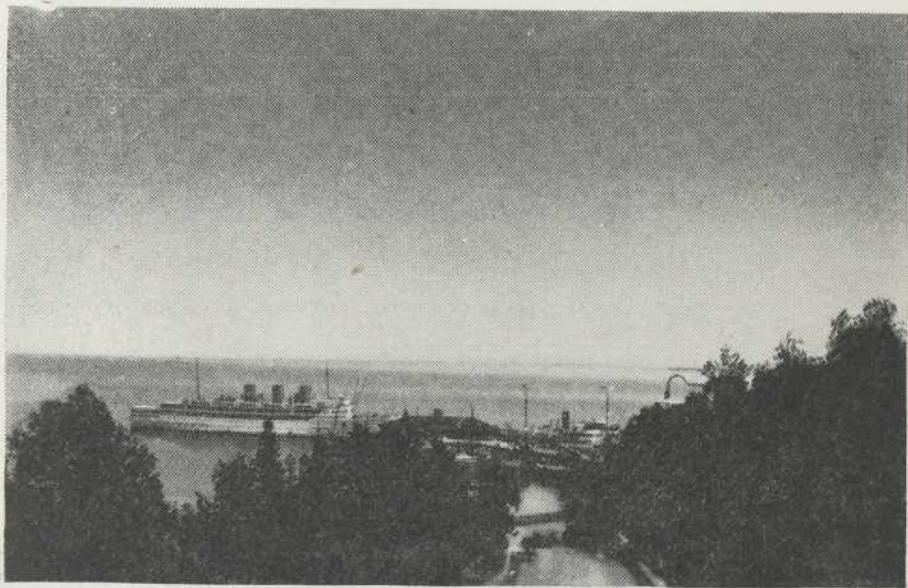
* *

*

M. le Chanoine Lionel Lemieux, une autre pierre d'angle du Séminaire de Chicoutimi, est, lui aussi, un enfant de la Malbaie. Cette paroisse s'honore de la famille Lemieux et avec raison.

M. Hector Lemieux, père de M. le Chanoine, est une des figures les plus attachantes du Comté, et marquante même dans tout le pays. Vieillard très digne et toujours courtois, aujourd'hui presque monogénaire, intelligence vive et ouverte, il fit sans bruit de très grandes oeuvres; entr'autres il construisit, il y a quarante ans, la première ligne de téléphone de Charlevoix Québec, en fut le promoteur, l'organisateur et pendant longtemps l'unique propriétaire et le pour-

voyeur. Il est le frère de M. le Chanoine Joseph Lemieux, ancien curé de Tadoussac et de Ste-Anne, qui vient de mourir. J'ai l'honneur de l'avoir pour cousin; je m'en réclame avec fierté, et je m'honore aussi de mes nombreux cousins, ses enfants, tous d'une dignité exquise, et qui font le bien partout où ils sont. Egide est médecin célèbre à Chicoutimi; Joseph est notaire, et très aimé à Grandby — une fille — Albertine — est l'épouse d'un gérant de Banque, de Québec. M. le Chanoine Lionel est au Séminaire depuis l'autre siècle déjà. Il fut longtemps professeur de lettres puis préfet des Etudes, directeur du Grand Séminaire, professeur de Liturgie. Il



Au quai de la Pointe au Pic.

écrivit sur cette matière un ouvrage où il a expliqué le sens théologique et mystique de toutes les règles du culte sacré, qui sont, hélas ! trop souvent, prises pour de simples signes arbitraires.

Lui aussi fut mon maître ! Avec les autres prêtres distingués de son temps, il m'a dompté. S'il peut avoir réussi ! Il n'en manque pas qui pensent que non ! Ça peut se discuter. A coup sûr, il a bien prié pour moi, car la grande force, il l'a toujours compris, est la prière. Et il est si bon que le bon Dieu a dû accéder à sa demande.

Puisse ma vive reconnaissance être agréée autant que le fut la persévérante prière de ce cousin bien-aimé.

La Malbaie a l'honneur d'avoir la famille de l'Honorable M. Rochette notre Député au Parlement Provincial.

M. Rochette est un homme de talent supérieur, un laborieux, un homme probe et soucieux dans tout — député pendant plus de dix, et maintenant Ministre du Travail, des Mines et des Pêcheries, l'honneur de notre Comté, l'honneur de la Malbaie, l'honneur de notre Province.

Je l'ai connu au Séminaire et l'ai suivi avec orgueil. Doué à tout point de vue, le bon Dieu lui avait donné toutes les qualités de l'âme, et



L'HONORABLE M. EDGAR ROCHETTE,
Ministre du Travail, des Mines et des Pêcheries,
Député de Charlevoix-Saguenay.

même toutes les qualités physiques. Très intelligent, laborieux, pieux, droit, il obtenait les plus éclatants succès.

D'une politesse remarquable, naturellement doux, il conciliait et s'attachait tous les coeurs.

Toutes ces qualités jointes au dévouement le plus complet nous laissèrent entrevoir qu'il avait une trempe de chef et le serait un jour. Il fit les études les plus brillantes à Québec, puis devint gradué d'Oxford.

La Malbaie comme les autres paroisses de Charlevoix a produit beaucoup de vocations religieuses et sacerdotales. Je ne puis donner tous les noms ici. Mais rappelons-nous avec une douce amitié les noms de M. le Curé de St-Jérôme, M. Joseph Dufour, de M. Adjutor Tremblay, curé de Ste-Lucie d'Albanel, de M. M. Bergeron, Mc Nicoll et de tant d'autres, vertueux et cultivés, qui font l'honneur de la paroisse et sont la preuve de sa foi et de sa générosité.

Le successeur de M. Leclerc fut M. Marcellin Hudon. Il était du temps où M. P. D'Auteuil fut député de Charlevoix, et, après, Juge de la Cour Supérieure. M. D'Auteuil était un père de famille, aimable, plein d'esprit, très intelligent, d'une droiture proverbiale; Mon ami, disait-il, à certains clients, au temps qu'il pratiquait comme

avocat, votre cause n'est pas juste, je ne puis la défendre; Allez vous arranger. Son fils Henri d'Auteuil, original, intelligent, avocat distingué, qui fut maire longtemps et fit beaucoup d'oeuvres, pratique à la Malbaie. Avant M. D'Auteuil, M. Joseph Tremblay était maire à la Malbaie. M. Tremblay venait de la Baie St-Paul, était le frère de l'abbé Z. Tremblay, un autre de mes cousins, et qu'on honore, curé à Makamik depuis un quart de siècle.

Il y a la famille des Dufour, dont M. Philippe, Protonotaire, aimable, gai, jovial, très intelligent et généreux compagnon. Il est le fils de feu M. Philippe Dufour, ancien député du comté. Les familles des Maltais, des Blackburn, des Bergeron, des Gagnon, des Bouchard, et des Tremblay comme aux Eboulements.

Dans le même temps, à St-Fidèle, paroisse voisine, à l'est, était alors M. l'abbé Ovide Larouche, qui se targuait de haute philosophie; philosophe rare, puisqu'il avait cent terres, des moulins, des cochons, des renards, des poules, et à sa mort, il ne laissa rien. C'était l'heure de la philosophie....

C'est du temps de M. Hudon que la Pointe au Pic fut séparée et devint paroisse. Il y a vingt-cinq ans. C'est là que fut pendant 23 ans M. l'abbé J.-Bte Boivin, (actuellement) curé à la



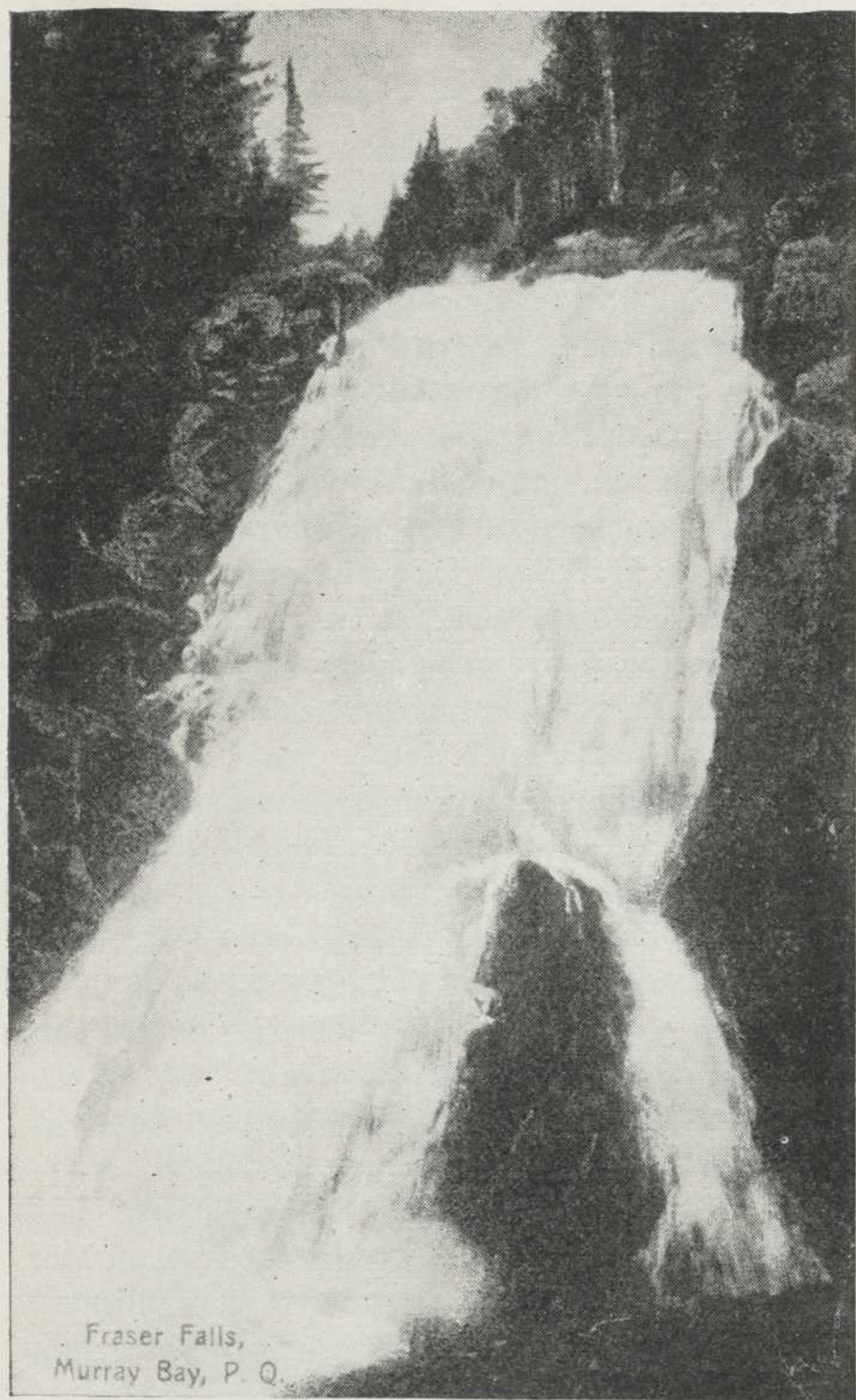
La Malbaie vue des montagnes.

Baie St-Paul. Il savait être aimable pour tous les étrangers comme pour les citoyens de la place. M. Albert Tremblay le remplace.

Il y a dix-huit ans, M. le Chanoine Philippe Tremblay vint remplacer M. Hudon, qui venait de mourir. M. l'abbé Tremblay partait de St-Hilarion où il avait fait le moine — y étant un modèle de curé, intelligent, vertueux, financier, économe, bien-aimé.

Il est le fils de M. l'Inspecteur Ths Tremblay de la Baie St-Paul. Depuis 18 ans qu'il est là et il sait conduire une grande paroisse comme une moindre. Je veux dire qu'il ne connaît pas les difficultés, parce que son jugement rare les prévient toutes et les règle avant qu'elles ne paraissent. Il fonda, avec Mlle Laure Gaudreault comme première Présidente, le syndicat corporatiste de toutes les institutrices de la Province. Institution Nationale admirable qui suffirait déjà à immortaliser sa mémoire.

On détacha, il y a quelques années la paroisse de la Chute Nairn — St-Philippe de Clermont, une belle petite paroisse industrielle, où tout marche à merveille, finances, accord, vie économique, culturelle, tout y est—Elle a l'honneur d'avoir pour curé fondateur M. l'abbé F. X., Savard, célèbre auteur de Menand, qui vit là comme un aigle en son nid.



Fraser Falls,
Murray Bay, P. Q.

Les Chutes Fraser, au printemps.

La Malbaie (Murray Bay du nom de Murray) était le terrain des Seigneurs de la Comporté et de Mount Murray. — l'un de chaque côté de la Rivière. Elle a tant de charmes qu'elle n'eût jamais de solitude. Aujourd'hui plus que jamais c'est là que vont jouir du beau, du grand, du sublime en nature toutes les grandes gens qui peuvent s'en donner le loisir. Il y a à la Pointe au Pic les résidences de feu l'Honorable Geo.-Eli Amyot, de M. Albert Paquet, de Québec et des châteaux, et des chalets, et des hôtels, du bois, des terrasses, des montagnes, de l'eau, de l'eau, de l'eau du grand fleuve, qui ne tarit jamais en grandeur comme en beauté.

La population de la Malbaie est emportée petit à petit vers un appel à l'imitation de ceux qui la visitent. Qu'elle y résiste, grand Dieu ! Elle est belle et elle le restera aussi longtemps qu'elle sera elle-même, la belle paroisse de paix, de repos, où vivent des familles vraiment canadiennes, au costume canadien, à la langue pure du pays et dans la foi et les pratiques de notre sainte religion.

Je la salue avec d'autant plus de sincérité que j'y fus vicaire en 1910, et Dieu sait si je connais ses beautés, ses attrait, sa généreuse et intelligente population.

COMMENT APPRECIER NOTRE REGION

Notre région est d'abord une oeuvre de foi.

Etablis au temps de l'âge d'or de la chère vieille France, nos Pères se sont renfermés dans les cadres de nos montagnes, pour y vivre croyants et heureux.

Pendant que partout le monde s'agitait dans les convulsions de la Révolution, ici, on vivait dans la paix, on fréquentait l'Eglise, et on aimait Dieu.

Dans chaque maison on voit la croix noire et les vieilles images de la Sainte Famille, entourées de prières et de petits tableaux qui illustrent les vertus de la vie chrétienne.

Aujourd'hui comme autrefois le Crucifix apparaît à la place principale du foyer. Il est accroché au mur, sous les yeux de toute la famille, qui apprend par l'image les premiers mystères de la foi; il est dans la salle patriarchale, la grande salle où chaque année se réunissent les enfants, les petits enfants et souvent les arrières petits enfants — autour du vieillard de quatre-vingt ans et plus, et de son épouse, qui souvent vit encore. Le

Crucifix occupe la place d'honneur. On prie devant Lui; on bénit en son nom. C'est à ses pieds que chaque année le Curé s'agenouille à l'ouverture de la visite pastorale, priant pour ses paroissiens, bénissant les malades, les enfants, les familles. Un Crucifix de grandeur naturelle est pendu au mur principal de l'église paroissiale, pour attirer les yeux de l'âme sur le Sang Rédempteur du genre humain. La Croix est au coin de toutes les routes. Elle sépare les rangs par mesures à peu près égales de un mille de long, et c'est autour de la Croix du Chemin qu'en mai, en juin, se réunissent toutes les familles. La maîtresse d'école y chante des cantiques avec ses élèves; on y fait une lecture pieuse, on récite le Rosaire, on prie, on croit, on vit heureux dans l'immense temple de l'air bleu.

Un jour, portant l'Hostie Sainte pour un vieillard malade, j'entrai dans la maison du père Georges Tremblay, du rang Ste-Marie. Le vieillard a quatre-vingt-huit ans, est sourd, et souffre du coeur. La maison était remplie de toutes les personnes du rang. Les jeunes, les vieux, presque tous y étaient — vingt-quatre familles — les Gaudreault, les Tremblay, les Bouchard, environ cent cinquante personnes — en adoration — Je déposai la Ste-Hostie sur la petite table préparée en blanc lys, ornée

d'un Crucifix terni par les lèvres de tous ses amants; deux cierges allumés brûlent en adoration. Le recueillement était céleste. Je m'avantai dans la chambre, et j'entendis la foule, qui commençait à prier à haute voix — coutume du bon vieux temps. On disait des prières d'adoration — on récitait le chapelet aussi. Pendant ce temps, je confessai le vieux sourd, à l'aise, convaincu de n'être pas entendu, et certain que Dieu était adoré.

Il y avait là, de la même souche, Georges à Georges avec ses dix enfants; Edouard à Georges avec ses douze enfants; Joseph à Georges avec ses treize enfants; Désiré Gaudreault en face avec autant, et les autres familles du rang étaient toutes représentées. Heureux vieillard qui mourra dans l'amour de ses enfants, de ses petits enfants et des ses arrière-petits-enfants.

L'Autorité des parents est sacrée. L'enfant voit en son père la personne de Dieu; en sa mère l'amour maternel qui a veillé sur l'Enfant-Dieu — Le père et le mère n'ont qu'un coeur et qu'une chair, et rien ne peut faire penser à troubler leur amour indissoluble, indéfectible.

Le mariage est le sacrement d'amour des époux, que Dieu unit pour s'aimer et créer des enfants à la patrie, à l'Eglise et à Dieu. La gloire des époux est d'avoir de nombreux enfants.

On sait que c'est là une bénédiction divine et mieux que la fortune même, car ceux-là auront soin de leurs parents qu'ils aiment et aimeront toujours; mais celle-ci ne peut suppléer à l'amour filial, ni empêcher d'aller finir ses jours à l'Hospice des pauvres qui n'ont personne pour avoir soin d'eux. Les sacrifices nécessaires au besoin de la famille ne coûtent pas. Le père est largement récompensé, en contemplant le produit de son amour; la mère est pleine de joie de goûter le baiser de son époux et de son enfant. C'est que ces baisers sont purs et ne sentent que l'affection profonde et dévouée qui peut braver la mort et la subir pour ceux qu'elle aime.

Le respect le plus profond anime les deux époux, l'un pour l'autre et pour les enfants. Celui-ci se rappelle avoir promis devant Dieu l'amour, le respect, le dévouement; celle-ci a gardé en son coeur la foi et la confiance amoureuse pour son époux. L'enfant naît fort, vigoureux, plein de vie. Au saint Baptême il est rempli de la foi pure et des feux secrets de la Charité; il porte en son être les aptitudes pour bien vivre, ayant été conçu du sang de coeurs purs, étant nourri du lait qui vient d'un sein, plein de foi, plein d'amour.

Le premier nom qu'on enseigne à l'enfant est

celui de Dieu, nom qui illumine déjà en sa petite âme le sens profond de toutes choses.

Cette pensée de l'Etre Infini, idée magistrale et surnaturelle, sert de base à l'esprit de l'enfant. Quand le cerveau humain est tout vierge, et qu'il va recevoir la première empreinte, qui sera l'idée fondamentale de toute la vie, quelle merveille qu'il soit orné avant tout de la pensée de son Créateur et de son Rédempteur, de l'Eglise, de son Dieu ! Il sera toute la vie incliné, comme naturellement, à rapprocher de cette idée magistrale tous les actes et toutes les pensées de sa vie, il sera toute sa vie l'homme de foi vigoureuse, pure et active qui fait les grands hommes, qui fait les héros.

Le père lit chaque jour à la famille attentive les pages du Saint Evangile ; et les hauts faits du Christ se gravent de plus en plus dans l'âme de la famille. Chaque dimanche est un grand jour de la semaine, jour que l'on attend avec anxiété. A l'église le prêtre est grand, le prêtre est divin, parce qu'on a appris à le connaître pour le ministre du Christ et le dispensateur des dons de Dieu. Au retour de l'église, où tout le monde est joyeux, il y a au foyer un examen oral de chaque enfant, fait par le père ou la mère, qui se rendent compte que l'enfant a écou-

té et compris les enseignements de la chaire de vérité.

On grandit ainsi sans connaître d'autre chemin que celui de l'église, de l'école, et du foyer.

Aussi quelle droiture de conscience et de conduite morale!

La foi est la lumière, et la lumière éclaire la vie.

La foi enseigne l'amour et l'amour est le foyer de toutes les vertus.

Les âmes sont fortes de cette force prodigieuse, surnaturelle, qui rend capable de lutter contre tous les assauts des ennemis de notre salut. Les âmes sont prudentes — de cette prudence surnaturelle qui éclaire le présent et l'avenir par une circonspection réfléchie et lumineuse. Les coeurs sont modérés, faisant tout avec une tempérance normale et raisonnable, et divine, qui écarte tous les excès et évite tous les abus. Et quelle justice droite, saine, fiable et équitable! Le sens de la justice n'a pas subi la moindre aberration. Il est gravé au fond du coeur. La parole d'un homme est comme une parole de Dieu! La véracité et la sincérité ne sont jamais en cause — on la suppose toujours. On vend et on achète sans écrits, une parole donnée vaut mieux que tous les contrats notariés.

Nous vivions ici, loin, dans les montagnes, n'ayant de rapports avec le reste du monde que par le fleuve. Le repos, le calme, la sécurité règnent chez nous, et toutes les familles vivent dans une admirable unité.

La vie de famille est la vraie vie paroissiale, elle doit être la vraie vie des villes, la vraie vie des peuples. Quand l'amour unit et que l'amitié soutient, il n'est pas de malheur qui écrase. Si quelqu'un brûle sa propriété, il y en a cent pour l'aider à rebâtir, et si quelqu'un meurt, tout le monde s'offre à l'ensevelir.

C'est aussi sur la vie de famille que reposent les colonnes de tout héroïsme. Le coeur se développe de toute sa grandeur au contact de l'exemple de nos pères. D'ailleurs l'amour de Dieu et l'amour de la Patrie sont les grandes amours qui s'apparentent avec le sacrifice, et le dévouement se puise au même foyer qui a créé l'amour.

Voilà pourquoi, la famille est le vrai domaine de Dieu, le pur foyer de l'amour, la vraie source du patriotisme et du dévouement.

* *

*

L'oeuvre de nos ancêtres de Charlevoix fut aussi une oeuvre VRAIMENT NATIONALE.

La grandeur de cette oeuvre se manifeste par le chiffre puissant des hommes qu'elle a produits, leur esprit d'économie et leur patriotisme sincère et généreux.

L'homme est porté à juger de l'importance d'une région par le chiffre de sa population actuelle, qui, la plupart du temps, vient d'ailleurs, et qui, plus elle vaut, plus elle accuse la haute valeur des régions d'où elle vient.

Il faut juger la région de Charlevoix, non pas seulement par les vingt-cinq mille âmes qui y sont actuellement, mais il faut voir et suivre ceux qui y ont vécu et ce qu'ils ont produit.

Depuis le commencement de nos paroisses, soit un siècle avant la cession, il y a eu dit-on, dans la région plus de soixante-dix-mille mariages. Puisqu'on doit compter une moyenne générale de six par famille, chiffre toujours dépassé par ici, nous arrivons à environ trois-cent mille âmes. Une province!!! Si vous me dites qu'il faut tenir compte des morts, et soustraire, je vous réponds que depuis plus de cent ans, le trop plein se range ailleurs, et ainsi il y a plus qu'il faut pour suppléer à la mortalité.

Il y a dans la Métropole même, surtout dans Hochelaga et Maisonneuve, Rosemont, St-Henri, plus de vingt-cinq mille âmes qui viennent de

chez nous. Il y en a dans toutes les villes du Canada, dans l'Ouest aussi. Les Cantons de l'Est ont été ouverts par des gens de notre région. Et qui a fait Chicoutimi, le Saguenay, le Lac St-Jean, Roberval? Et d'où viennent les cent cinquante mille âmes qui peuplent ces comtés! Quels en furent les fondateurs? Allez dans chaque paroisse et vous y trouvez les gens de chez-nous dans tous les rangs, tous les villages, et, presque partout, un Curé qui vient de nos montagnes.

Rien d'étonnant en cela, puisque féconde est la vie, quand il y a vertu. Une France qui ne croît plus marchait depuis plus de deux siècles vers la mort par une déficience de natalité. La Nouvelle-France, qui vit et qui croît, a ses maisons pleines d'enfants forts, vigoureux et croyants.

Voulez-vous des exemples?

Le père Edmond Déchêne, du rang Ste-Catherine des Eboulements a cinquante-sept ans de mariage avec Elmina Perron. Il a eu douze enfants, neuf garçons, trois filles, qui vivent tous encore; il a quatre-vingt-neuf petits-enfants et quatorze arrière-petits-enfants — Ne mériterait-il pas une mention honorable? Le père Frs Lavoie de la Baie St-Paul est mort il y a sept ans, à quatre-vingt-douze ans, laissant son épouse

qui avait quatre-vingt-neuf. — après soixante-onze ans de mariage, avec douze enfant, onze garçons, une fille et un nombre incalculable de petits-enfants, arrière-petits-enfants, te arrière, arrière.... C'est une couple d'exemples entre des milliers de pareils. Telles sont les familles avec lesquelles se fait un peuple.

Vous trouverez beaucoup des nôtres dans les villes de la Nouvelle-Angleterre.

La Providence divine voulait fonder là des villes canadiennes, qui sont aujourd'hui les contre-forts de notre province. Fall-River, Salem, Lowell, Boston même, Manchester, Auburn, Worcester et cent autres sont des villes où l'on trouve un petit royaume de Charlevoix — un petit Canada.

C'est chez nous que la langue française est le mieux conservée. Quand M. Pratt, du Conservatoire de Paris est venu, vers 1903, je crois, il a remarqué ce fait, l'a souligné sincèrement.

Dans Charlevoix rien n'a pu altérer la langue de France — Aucun mélange de race, pas même l'anglais de l'industrie. Partout le français pur. On y entend beaucoup de mots du vieux temps, qu'on a tort de proscrire. Ces vieillards de la langue avaient un sens objectif exact qu'ils ont encore, puisqu'il n'y a rien de disparu et

que les choses, les objets, sont encore là, et qui doivent porter les mêmes noms. La prononciation est très bonne. L'anglicisme n'existe pas. D'où nous viendrait-il?

Pensez-vous que dans nos montagnes le peuple ne peut pas vivre heureux?

La terre est bonne partout, dans les vallées, dans les flancs des montagnes, et le climat est parfait. Tous les fruits y viennent et il y a tous les agréments. Il y a la grande culture, les petites cultures complémentaires, la pêche et la chasse tant que l'on veut — il y a la mer qui est la plus grande réserve du monde, pleine de vie, pleine de richesse.

D'ailleurs partout le travail rapporte, et si on sait vivre, il reste quelque chose. L'aisance, par ici, est générale. Pas de fortune, mais du bien chez tous les habitants. Vous trouverez de "nos argents" ailleurs en quantité, mais chez nous point de dettes — et jamais il n'y en aura aussi longtemps que notre peuple gardera sa foi, son amour du travail et de la saine économie. Il y a quelques jours, j'entrai chez M. Polycarpe Bouchard, un vieux cultivateur des Eboulements. La mère Sara ourdissait dans la salle; dans la cuisine, Rosa et Alice, les deux filles, et la brue, Cécile, toutes les trois filaient du lin. Le vieux métier était monté dans la remise. Le

ros a plus de cent cinquante ans; M. Polycarpe me dit que c'est son arrière grand-père qui l'avait fait en son jeune temps, avec des éclisses de jonc. C'est plus doux que le fer, plus doux que le cuivre. Les fils de lin ou de laine y passent, les frottent depuis plus d'un siècle et demi et lui ont donné une blancheur telle, qu'on le dirait fait d'ivoire fin. Plus tard le Père Polycarpe allume sa pipe de plâtre avec une baguette de cèdre qu'il a approchée du feu, puis il attelle la noire sur la charette; il y met une chaise pour asseoir sa bonne vieille épouse, et il part pour aller sur ses terres de St-François. Delphis va semer, le vieux va scier les billots des gens du rang, à son petit moulin qui marche à même la chute du ruisseau de Blagousse, la vieille va à son foulon, fouler de l'étoffe, à 15 sous la verge.

Quand on a le sens du travail et de l'industrie domestique pensez-vous que l'argent ne rentre pas? Et ce qu'il y a de beau c'est qu'il n'en sort presque point. La paroisse n'a pas imposé de taxes — ou à peu près — puisqu'il n'y a point de dettes, et on a tout chez soi.

On a le pain, le beurre, le lait, la crème, la viande à la maison, le sucre dans la sucrerie; on récolte les prunes et les pommes par charges de cheval; on va au fleuve pêcher quand on veut



Une fileuse de Chez Nous.

du poisson. On fait la toile, l'étoffe, les couvertures de laine, on fait les catalogues; la mère sait tricoter de beaux couvre-pieds, qui dépassent tout ce qu'on voit dans les magasins de chez Eaton; on fait des billots, on en vend pour payer les petites choses, on fait du bois de corde, du bois de pulpe; mais on est fortuné!

Le soir les vaches sont au champ, ou à l'étable, les chevaux hennissent et sont en santé, les agneaux sautent de joie, on a plein les hangars de grain, plein la cave de légumes et de fruits,

plein la dépense de lait, de crème, de beurre, de graisse, de viande — tout le monde est à la maison. On cause sans la moindre préoccupation — on fait la prière en famille, et qui pourrait nuire au repos?

Il y a ici dans nos montagnes comme une immense Faculté. C'est une *Faculté de leçons de la vie chrétienne, nationale* et patriotique, l'enseignement se donne par la vie. Il y a beaucoup de bon, de bien ailleurs, mais, la vraie culture de foi pure, de sage économie, de langage correct et sans mélange est ici dans nos montagnes.

Nous sommes français pur sang, nous aimons la France, oui nous l'aimons, mais nous sommes droits. Nous savons ce que l'Angleterre a fait pour nous. Nous savons aussi ce que nous faisons pour elle. Peu nous importe les circonstances qui l'ont amenée à nous conquérir. La grande raison qui domine au coeur du croyant est la Providence Divine qui mène les peuples et veille sur eux. Une chose certaine c'est que l'Angleterre, à mesure que nous lui avons fait connaître nos raisons, ce qui prenait nécessairement du temps et plusieurs instances avec l'isolement des anciens siècles. — a été bonne, a été large pour nous. On ne peut le méconnaître sans noire ingratitude. Aussi, français de Charlevoix, pleins du sang le plus pur de

la France de St-Louis, nous savons aimer l'Angleterre, lui être sujets fidèles, loyaux, sincères, et nous sommes heureux de vivre dans la largesse de ses dons.

Nous ne sommes pas assez naïfs pour croire que nous avons tous nos caprices. Beaucoup devraient savoir au moins qu'il en ont, qu'ils en sont remplis, et qu'ils ne refusent d'aimer que parce qu'ils sont trop exigeants.

On se plaint du sol, on se plaint de tout, on ose se plaindre même de Dieu. — Le sol c'est nous qui l'avons, nous l'avons partout. Nous n'avons qu'à ne pas l'abandonner et surtout à être pour lui moins ingrats.

Que chacun soit à sa place, qu'il aime son sol, son église, son pays, et qu'il tende sans cesse à donner l'effort de sa valeur, qui n'est jamais petite, quand elle part du cœur et de la bonne volonté.

CONCLUSION

Mes parents, mes amis mes compatriotes, mes concitoyens, vous avez chez vous le bonheur, et souvent vous paraissez ne pas le savoir. Ecoutez cette histoire et vous verrez.

J'entrai un jour à New-York dans un immense édifice, en face de "New York Exchange Building." Je montai au 19ième étage, où se trouvait un Monsieur Dwight, avocat, excessivement riche, fortuné, de trois cent millions, dit-on, et qui tenait bureau en société avec M. Hughes, ancien candidat à la présidence des Etats-Unis.

La salle d'attente était grande comme l'église et elle était pleine de clients. Ceux-ci étaient assis sur des sièges de mode Chersterfield, et je me trouvais parmi eux, pour faire queue et attendre mon tour. Tout l'espace était couvert d'un immense "turquie," dans lequel on calait jusqu'au petit pied. Alentour, tout alentour, une armée de demoiselles distinguées, en costume uniforme, clavigraphiaient sans repos, et on n'entendait que le cliquetis des instruments, sou-

ples et agiles sous leurs doigts délicats et accoutumés.

Une demoiselle vint à moi, et me dit; M. l'abbé, vous avez affaire à.... To Master Dwight, Miss — Elle partit aussitôt, frappa à la porte du bureau de M. Dwight, qui me fit gentiment passer avant tout ce monde, lui, un anglais, un Yankee, mais si poli qu'il savait avoir égard à tout collet romain.

J'entrai et m'excusai de lui prendre quelques instants, puisque tant de monde attendait.

A ma question de loi, il me répondit sans sur-sis, fit venir une fille, lui assigna de clavigraphier tel paragraphe du livre, dicta le reste, puis, comme je me levais pour payer, il me le défendit. Je voulais laisser un pourboire pour l'opératrice — Inutile d'insister — Un monsieur, n'est-ce pas? Et qui ne me connaissait pas. Je voulus partir, mais il me pria de rester quelques minutes, qu'il avait à me causer. D'où êtes-vous, Monsieur l'abbé? De la Baie St-Paul, 60 milles en bas de Québec! Ah! quel beau pays! Mais vous connaissez cela, Monsieur? Oui, j'y suis allé, me rendant à la Malbaie, où je voulais prendre quelque vacance. C'est, dit-il, le pays du bonheur, de la paix, du repos. Mais! Monsieur!!! Ici, dit-il, l'argent n'est pas de compte. Les millions nous retiennent, nous occu-

pent, nous enchaînent. Nous ne pouvons pas laisser, car les affaires si énormes nous obligent sans cesse à rester. Chaque matin, je me lève, je déjeune, et je pars. Je viens ici, je n'ai pas le temps de dîner; on m'apporte un "lunch" dans un instant, — puis je recommence, et les clients, et la bourse, et le téléphone, et les gains, et les pertes. Et tout cela nous presse. Le soir, à 6 heures, je retourne à mon foyer. Mon épouse, qui n'a pu sortir, m'attend pour souper, et bien vite, se change, et m'appelle au Cinéma. Je ne puis refuser et j'y vais. Au retour c'est le coucher! et ainsi toute l'année. Jamais libre, jamais de repos, esclaves des millions. Nous travaillons toute la vie dans l'espoir de trouver le repos. Si nous l'allons prendre pour quelques jours, c'est au pays de chez-vous. Et dire que vous vivez là, et toujours, et toujours, dans cette nature fantastique, en face de ce beau fleuve, au milieu de vos gens, de vos amis, de vos parents, vous vous reposez sans cesse et c'est nous qui nous usons. Jouissez de votre bonheur et sachez l'apprécier. L'argent ne fait pas le repos, ni le bonheur, car il trouble la paix et l'exclut pour toujours.

Mes chers amis — je n'avais jamais entendu pareil panégyrique de Charlevoix! J'ai compris là mieux que jamais notre bonheur.

Notre comté a l'honneur insigne d'être représenté par deux ministres — L'un, l'Honorable M. Edgar Rochette, dont j'ai parlé ailleurs, ministre au Parlement de Québec. L'autre l'Honorable Pierre-F. Casgrain, de la grande famille des Casgrain, Epoux de Thérèse Forget, fille de Sir Rodolphe, qui fut député du Comté, y construisit le Chemin de fer, fit bâtir les usines de St-Philippe — développa tout le Comté, n'y passait que pour ouvrir la main, son coeur et son dévouement.

M. Casgrain, le beau fils de feu Sir Rodolphe est donc devenu Ministre du Conseil Privé de Sa Majesté. Député de notre Comté pendant plus de 25 ans, il ne connut que des victoires, dues à ses talents, à sa générosité, à son dévouement. Il fit tout pour son immense Comté; il ne connut jamais la fatigue quand il s'agissait de complaire, d'aider, de secourir. Sa haute position parle éloquemment pour lui. Et la Divine Providence nous aime en nous donnant tant d'honneur et tant de soutien. Notre Député au Parlement d'Ottawa est Secrétaire d'Etat du Dominion.

Oui, conservons nos moeurs, notre langage, notre foi, nos coutumes, nos traditions.

O femmes du Nord, vous êtes admirables dans vos simples demeures, pas loin de la grange

blanchie. Restez canadiennes, conservez vos modes et toutes vos coutumes, continuez votre travail, votre cuisine, votre gaieté, votre proverbiale hospitalité. Gardez votre maison propre, vos fleurs, vos jardins remplis, surtout et par-dessus tout vos nombreux enfants, la fleur d'un pays, du monde, du Ciel même et la bénédiction du Dieu.

O femmes, de chez nous, votre omelette est meilleure que celle de la mère Poularde, je l'ai goûtée. La soupe aux pois Canadienne est sans pareille, vous seules en avez le secret. Vos regoûts sont ragoutants pour toutes les noces, même celles des puissants. Vous savez tisser la laine, vous savez faire cuire le pain. Vous allez à la Noël, vous allez à la boucherie, vous y faites le boudin; vous tricotez la laine et vous filez le lin; vous habillez votre époux et vos enfants du travail de vos mains. Et l'été dans les champs, vous prenez toute la lumière et toute la chaleur du grand soleil du printemps, de l'été, la pluie de l'automne. Vous n'avez pas peur de la pioche, ni de vous salir les mains. Vous suivez votre époux, à la terre, dans les champs — Vous savez prier Dieu et en parler à vos enfants — Aimant votre époux, et ses sueurs et ses travaux, vous le suivez partout et lui faites aimer les champs.

Hommes de chez nous, soyez croyants et logiques avant tout. Propriétaires du sol, ne le laissez pas pour l'esclavage. Si l'on maudit l'étranger, parce qu'il prend toute la terre, il faut d'abord, les premiers, rester propriétaires, ne point délaisser le sol pour vivre du salaire de celui que l'on maudit. Gardez vos fils à la terre, au logis. Si votre fils meurt, pleurez alors un vrai fils de la terre, le fils d'un héros, et non pas le fils d'un perfide qui l'a trahie.

Aimons la terre, cultivons-la, mais avec soin — Ayons des troupeaux, mais moins nombreux, et plus choisis. Apprenons de la nature même du sol l'industrie qu'il demande et celle qu'il inspire. Restons économes, mais ne soyons point mesquins. Restons nous-mêmes, et refusons d'être autre race — L'étranger nous aime parce que nous sommes canadiens.

Du jour de l'An, à la Noël, nos mardis gras, la mi-carême, la veillée de famille, la grosse gerbe, la boucherie, le filage, tout est beau chez nous, de l'ourdissoir à l'habit gris.

Si quelqu'un vous chante que nous n'avons pas d'industrie, sachez répondre : Mais nous avons la terre, nous la possédons, nous la gardons, c'est l'industrie principale, foncière, la seule vraiment noble, la seule vraiment libre ;

seule elle fait les rois, seule elle fait les heureux.

L'épée et la charrue sont nos armes de choix. Toutes les deux servent à défendre la foi. Et les trois ensemble sont la richesse incomparable du vrai Canadien.

O Canada, sois fier de tes enfants. Ils sont à toi et te resteront fidèles. Ils aiment ta gloire, ton nom, ton drapeau. Ils savent te protéger, te défendre et te chanter.

O Canada, mon Pays, mes amours!

APPENDICE

MEMO au sujet du Comté de Charlevoix.

Le comté actuel de Charlevoix fit, au début, partie du comté de Northumberland créé en 1792. Celui-ci comprenait sur le côté nord du fleuve St-Laurent, tout le territoire de la province à l'est du comté de Québec avec l'Ile aux Coudres et toutes les autres îles dans le fleuve St-Laurent les plus voisines du comté et lui faisant face en tout ou en partie excepté l'île d'Orléans. En 1829, Northumberland fut divisé en deux comtés: Montmorency et Saguenay, ce dernier comté comprenant dans ses limites, l'actuel comté de Charlevoix. En 1858, la partie est du Saguenay forma un comté distinct sous le nom de Charlevoix. En 1917, ce comté fut uni au comté de Montmorency et en 1926, au comté de Saguenay.

ARCHIVES PUBLIQUES DU CANADA

Guide Parlementaire Historique de la Province de Québec 1792 à 1902

Joseph Desjardins
Québec 1902, page 135

- COMTE DE NORTHUMBERLAND, (2 députés) de 1792 à 1830
 BEDARD, Pierre du 10 juillet 1792 au 27 avril 1808
 DUFOUR, Joseph du 10 juillet 1792 au 31 mai 1796
 FISHER, James, M.D. du 20 juillet 1796 au 4 juin 1800
 POULIN, Jean-Marie du 28 juillet 1800 au 2 octobre 1809
 CARON, Augustin du 18 juin 1808 au 2 octobre 1809
 DRAPEAU, Joseph du 23 novembre 1809, décédé 3 nov. 1810
 LEE, Thomas du 23 novembre 1809 au 29 février 1816
 CARON, Augustin du 16 janvier 1811 au 22 mars 1814
 LAGUEUX, Etienne Claude . . du 13 mai 1814 au 6 juillet 1824
 PANET, Philippe du 25 avril 1816 au 6 juillet 1824
 LATERRIERE, Marc Pascal de Sales
 du 28 août 1824 au 2 septembre 1830
 FRASER, John du 28 août 1824 au 5 juillet 1827
 LAGUEUX, Etienne Claude . . du 25 août 1827 au 2 sept. 1830
- SAGUENAY, Comté de — (2 députés) de 1830 à 1838.
 LATERRIERE, Marc-Pascal de Sales
 du 26 octobre 1830, résigne 5 sept. 1832
 BEDARD, Isidore du 26 octobre 1830, décédé 14 avril 1833
 SIMON, André du . . octobre 1832 au 27 mars 1838
 TESSIER, Xavier du 24 octobre 1833, décédé 23 déc. 1835
 DROLET, Charles du . . février 1836 au 27 mars 1838
- SAGUENAY, Comté de — (1 député), de 1841 à 1854.
 PARENT, Etienne du 8 avril 1841 au 14 octobre 1842
 MORIN, l'hon. Augustin-Norbert
 du 28 novembre 1842 au 13 décembre 1844

LATERRIERE, l'hon. Marc-Pascal de Sales
du 14 janvier 1845 au 23 juin 1854
HUOT, Pierre-Gabriel... du 4 août 1854 au 28 novembre 1857
CHARLEVOIX, Comté de — (1 député), de 1858 à 1867.
CIMON, Cléophe... du 19 janvier 1858 au 10 juin 1861
GAGNON, Adolphe... du 15 juillet 1861 au 1 juillet 1867
CHARLEVOIX, Comté de — (1 député), de 1867 à 1941.
CIMON, Simon-Xavier... du 16 septembre 1867 au 8 juil. 1872
TREMBLAY, Pierre-Alexis... du 16 août 1872 au 8 déc. 1875
LANGEVIN, l'hon. Hector-Louis
du 22 janvier 1876 au 17 août 1878
TREMBLAY, Pierre-Alexis du 17 sept. 1878 déc. 4 janv. 1878
PERRAULT, Joseph-Stanislas du 13 fév. 1879 au 11 fév. 1881
CIMON, Simon-Xavier du 19 mars 1881 décédé 26 juin 1887
CIMON, Simon... du 28 septembre 1887 au 3 février 1891
SIMARD, Henri... du 5 mars 1891 décédé 6 nov. 1895
ANGERS, Ls-Chs-Alphonse du 27 mars 1896 au 29 sept 1904
FORGET, R... du .. décembre 1917.....

**DATE DE LA FONDATION DES PAROISSES
SOUS LE REGIME FRANÇAIS**

St-Pierre et St-Paul de la Baie St-Paul formée le 3 mars 1722
St-François de la Petite Rivière..... formée le 3 mars 1722
Château-Richer,
La Visitation de Notre-Dame... formée le 3 mars 1722
Ste-Anne de Beaupré formée le 3 mars 1722
St-Joachim formée le 3 mars 1722

ARCHIVES PUBLIQUES DU CANADA

Inventaire des Concessions en Fief et Seigneurie Fois
et Hommages et Aveux et Dénombrements conservés
aux Archives de la Province de Québec.

Pierre-Georges Roy,

Volume troisième, Beauceville 1928, page 242

FIEF ET SEIGNEURIE DE LESSARD OU DES EBOULEMENTS

1er avril 1683.

Acte de concession de MM. Lefebvre de la Barre et de Meulles, gouverneur et intendant de la Nouvelle-France, à Pierre de Lessard, "des terres qui sont de front le long du fleuve Saint-Laurent, à prendre depuis celles concédées à Charles Lessard, son frère, en descendant le dit fleuve et jusqu'à la borne du sieur de Comporté, du côté du nord, contenant cinq quarts de lieue ou environ, avec deux lieues de profondeur dans les terres, pour en jouir à l'avenir en fief et seigneurie."

Cahier d'intendance no 1, concessions en fief, folio 111.

Publié dans Pièces et documents relatifs à la tenure seigneuriale, p. 69.

18 mars 1710.

Ordonnance d'Antoine Raudot, intendant de la

Nouvelle-France, entre Pierre Tremblay, Charles de Lessard et Jacques Fortin, comme ayant pouvoir de Pierre de Lessard, qui porte acte au dit Pierre Tremblay de la vente à lui faite par Charles Lessard des terres qui lui ont été concédées sises aux Eboulements joignant d'un côté Pierre Dupré et de l'autre Pierre de Lessard, et aussi de la vente à lui faite par Charles Fortin au dit nom des terres concédées à Pierre de Lessard, et qui ordonne que toutes les terres en seigneurie qui se trouvent depuis la seigneurie de Pierre Dupré jusqu'à celle de la Malbaie appartiendront à l'avenir au dit Pierre Tremblay.

Ordonnances des Intendants, cahier no 4, folio 30.

18 août 1710.

Ordonnance de Jacques Raudot, intendant, qui déclare que les deux seigneuries sises aux Eboulements n'auront que deux lieues de profondeur et demeureront bornées par la rivière du Gouffre; défense à Pierre Tremblay de travailler sur aucunes terres qui seront au delà des dites deux lieues à peine de perdre son travail lequel demeurera au profit de Sa Majesté.

Ordonnances des Intendants, cahier no 4, folio 108.
3 avril 1723.

Acte de foi et hommage de Pierre Tremblay, habitant de la Petite-Rivière, pour le fief et seigneurie des Eboulements qu'il a acquis de Pierre et Charles de Lessard.

Fois et hommages, régime français, cahier no 2, folio 55.

3 avril 1723.

Aveu et dénombrement de Pierre Tremblay, habitant de la Petite-Rivière, pour le fief des Eboulements.

Aveux et dénombremments, régime français cahier No 1, folio 58.

21 juillet 1752.

Acte d'accord entre la veuve et héritiers de Pierre Tremblay par lequel ils conviennent de casser et annuler tous les contrat de concession signés par dame Marie Roussin, leur mère, laissant le droit de seigneur et propriétaire de la terre et seigneurie des Eboulements à Etienne Tremblay, fils aîné, etc., etc.

Greffe de Michel Lavoye, notaire à la Petite-Rivière, 21 juillet 1752.

5 juillet 1759.

Acte de vente de Joseph Tremblay et consorts à Henry Boone d'une terre en fief située dans le fief et seigneurie des Eboulements de deux arpents et dite seigneurie.

neuf perches de front sur toute la profondeur de la

Greffe de Jean Néron, notaire à la Baie-Saint-Paul, 5 juillet 1769.

23 janvier 1770.

Acte de vente de Noël Bouchard et Marie-Catherine Tremblay, sa femme; Joseph Guay et Marie-

Procule Tremblay, sa femme; Antoine Bouchard et Marie-Elisabeth Tremblay, sa femme; et Joseph Simard, veuf de Cécile Tremblay, Etienne Tremblay, veuf de Marie-Michel Gagné, etc., etc., à Jean-François Tremblay de tout ce qui peut revenir sur le terrain du domaine du fief et seigneurie des Eboulements.

Greffe de Jean Néron, notaire à la Baie Saint-Paul,
23 janvier 1770.

23 janvier 1770.

Acte d'accord entre les héritiers de feu Etienne Tremblay, seigneur des Eboulements.

Greffe de Jean Néron, notaire à la Baie Saint-Paul,
23 janvier 1770.

30 juillet 1772.

Acte de vente de Randle Meredith, Thomas Woder, capitaine de navire, et Abraham Ogier, négociants, syndics des créanciers de Henry Boone, négociant, de Québec, à Guillaume Laguilhe, marchand, de la Baie Saint-Paul, 1o d'une terre en fief située dans la seigneurie des Eboulements de deux arpents neuf perches de front sur toute la profondeur de la seigneurie; 2o de tous les droits et prétentions d'Antoine Bouchard et de Marie-Jeanne Gagnon dans la succession de Pierre Tremblay, seigneur des Eboulements; 3o de tous les droits et prétentions de Louis Tremblay, et de Marie Bonneau, sa femme, dans la succession du dit Pierre Tremblay, seigneur des

Eboulements; 4o d'une part et portion d'un douzième dans la seigneurie des Eboulements vendue par Jean Tremblay et Angélique Simard au dit Boone; 5e de deux arpents et neuf perches de terre de front sur toute la profondeur de la seigneurie des Eboulements achetés par le dit Boone de Jean Tremblay; 6o d'un emplacement près de la rivière du Gouffre; 7o du moulin du ruisseau de la Goudronnerie, etc., etc.

Greffe de Jean-Claude Panet, notaire à Québec, 30 juillet 1772.

4 mai 1781.

Acte de foi et hommage de Jean-François Tremblay pour le quart du fief et seigneurie des Eboulements.

Fois et hommages, régime anglais, cahier no 1, folio 340.

31 janvier 1810.

Acte de vente de Jean-François Tremblay, seigneur principal des Eboulements, à Pierre de Sales Laterrière, ce acceptant pour lui messire Jean-Baptiste-Antoine Marcheteau, curé des Eboulements, de tous les droits que le dit vendeur peut avoir et prétendre dans le fief, terre et seigneurie des Eboulements.

Greffe de J. Lévesque, notaire aux Eboulements, 31 janvier 1810.

1er mai 1810.

Acte de foi et hommage de Pierre de Sales Laterrière pour le fief et seigneurie des Eboulements "comme propriétaire d'un quart au total du dit fief pour l'avoir acquis de Jean-François Tremblay qui le tenait en sa qualité de fils aîné d'Etienne Tremblay, à qui la moitié de la dite seigneurie appartenait comme fils aîné de Pierre Tremblay qui était propriétaire du total du dit fief et seigneurie.

Fois et hommages, régime anglais, cahier no 3, folio 1.

19 juin 1816.

Acte de donation de Marie-Catherine Delzenne, veuve de Pierre de Sales Laterrière, à son fils aîné Marc Pascal de Sales Laterrière, de la juste moitié indivise du fief et seigneurie des Eboulements, etc.,

Greffe de Thomas Lee, notaire à Québec, 19 juin 1816.

28 mai 1829.

Acte de foi et hommage de Marc-Pascal de Sales Laterrière pour la totalité du fief et seigneurie des Eboulements, "moins une petite part appartenante à madame veuve Drapeau et ses enfants," le dit fief et seigneurie appartenant au dit Marc-Pascal de Sales Laterrière comme donataire de dame veuve Pierre de Sales Laterrière, sa mère, pour moitié, et comme ayant acquis l'autre moitié partie par succession de feu Jean-Pierre de Sales Laterrière, son

père, et partie par acquisition de feu Pierre de Sales Laterrière, son frère.

Fois et hommages, régime anglais, cahier no 3, folio 174.

23 décembre 1858.

Cadastre de la seigneurie des Eboulements, appartenant à l'honorable M. P. de Sales Laterrière, clos le 23 décembre 1858, par Siméon Lelièvre, écuyer, commissaire (No 3.)

Archives de la Province de Québec.

ARCHIVES PUBLIQUES DU CANADA

**"Inventaire des Concessions en fiefs et seigneurie,
Fois et Hommage et Aveux et Dénombrements etc."**

par P. G. Roy,

Beauceville, 1929, Volume V, p. 103.

Fief et Seigneurie de Mount Murray.

27 avril 1762.

Acte de concession de James Murray, gouverneur en chef de la province de Québec, à Malcolm Fraser, lieutenant au 78ème Régiment d'infanterie de Sa Majesté, "of that extent of land lying on the north shore of the River St Lawrence from the north side of the River of Malbaye to the River Noir and for

three leagues back, to be known hereafter at the special request of the said lieutenant Malcolm Fraser by the name of Mount Murray, firmly to hold the same to himself his heirs, executors and administrators for ever, or until His Majesty's Pleasure is further known, for and in consideration of the possessors paying at His Castle of Saint Lewis in Quebec on each Mutation of property and by way of acknowledgment a piece of gold of the value of ten shillings with one year's rent of the Domaine reserved as customary in this country together with the woods and rivers or other appurtenances within the said extent right of fishing or fowling on the same the rein included without hindrance or molestation all kind of thaffick with the Indians of the back Country hereby specially excepted."

23 mai 1815.

Lettres patentes de Sa Majesté en faveur de Malcolm Fraser qui ratifient la concession à lui faite le 27 avril 1762, par James Murray, du fief et seigneurie de Mount Murray.

Fois et hommages, régime anglais, cahier No. 3, fol. 112.

18 janvier 1812.

Testament olographe de Malcolm Fraser par lequel il donne à John Malcolm Fraser la jouissance et usufruit sa vie durant d'une partie du fief et seigneurie de Mount Murray.

Mentionné dans l'acte de foi et hommage de John Malcolm Fraser du 5 mai 1823.

5 mai 1823.

Acte de foi et hommage de John-Malcolm Fraser, de Québec, pour le fief et seigneurie de Mount-Murray.

Fois et hommages, régime anglais, cahier No. 3, fol. 110.

18 juin 1859.

Cadastre de la seigneurie de Mount Murray, appartenant à l'honorable John-Malcolm Fraser, clos le 18 juin 1859, par Siméon Lelièvre, écuyer, commissaire (No. 1).

Archives de la province de Québec.

ARCHIVES PUBLIQUES DU CANADA.

Actes de foi et hommages, vol VI.

8 février 1809 au 27 juin 1829.

page 222.

Du cinq mai mil huit cent vingt trois.

John Malcolm Fraser écuyer seigneur usufruitier d'une partie de la seigneurie de Mount Murray.

En procédant à la confection du papier terrier du Domaine du Roi en la Province du Bas-Canada est

comparer au château St-Louis en la ville de Québec et par devant nous George comte de Dalhousie chevalier, grand-croix du très honorable ordre du Bain, capitaine général et gouverneur en chef de la province du Bas-Canada, vice amiral d'icelle, & & &. John Malcolm Fraser écuyer demeurant en la ville de Québec, seigneur usufruitier d'une partie du fief et seigneurie de Mont Murray, situé au bas de Québec sur le fleuve St Laurent et du côté nord d'icelui, lequel nous a dit qu'il vient par devant nous pour rendre et porter au Roi au chateau St-Louis de Québec la foy et hommage lige dont la dite seigneurie envers Sa Très-Excellente Majesté George quatre, et nous a présenté pour titre de sa dite propriété.

Primo, une concession donnée et accordée le sept avril mil sept cent soixante deux par Son Excellence James Murray gouverneur en chef de la province de Québec au lieutenant Malcolm Fraser du soixante dix-huitième régiment de pied de Sa Majesté de la quelle concession ce qui suit est un extrait:

"I do hereby give, grant and concede unto the said lieutenant Malcolm Fraser his heirs, executors and administrators for ever all that extent of lands lying on the north shore of the River St. Lawrence from the north side of the River of Malbaye to the River Noir and for three leagues back, to be known hereafter at the special request of the said lieutenant Malcolm Fraser by the name of Mount Murray,

firmly to hold the same to himself his heirs, executors and administrators for ever, or until His Majesty's Pleasure is further known, for and in consideration of the possessors paying Liege Homage to His Majesty, His Heirs and Successors at His Castle of Saint Lewis in Quebec on each Mutation of property and by way of acknowledgment a piece of gold of the value of ten shillings with one year's rent of the Domaine reserved as customary in this country together with the woods and rivers or other appurtenances within the said extent right of fishing or fowling on the same the rein included without hindrance or molestation all kind of traffick, with the Indians of the back Country hereby specially excepted". La dite concession enregistrée à l'office des enrôlements à Québec le 3 avril 1780 dans le registre anglais lettre E page 709.

Secondo, un acte de ratification de la susdite concession, accordé par Sa Majesté par Lettres Patentes sous le grand sceau de cette province le vingt trois mai mil huit cent quinze en faveur du dit lieutenant Malcolm Fraser dont ce qui suit est extrait:

To have and to hold the same and every part and parcel thereof en fief (excepting however two thousand acres which are in free and common soccage by the said Malcolm Fraser as hereinafter mentioned) to himself, his heirs and assigns for ever yelding, paying and rendering therefore to Us, our heirs and

successors at our castle of St Louis in our city of Quebec upon each mutation thereof liege homage and by way of acknowledgment a piece of gold of the value of ten shillings with one years rent of the Domaine reserved as customy in this country. -Provided always and it is hereby expressly declared that is is not meant or intended by any thing in these our Letters Patents set forth or contain to derogate from affect or in any wise to annul or make void our Letters Patent hearing date at our castle of Saint Lewis in our city of Quebec the sixth day of november in the year of our Lord one thousang seven hundred and sixty four granting to the aforesaid Malcolm Fraser and to his heirs and assigns for ever in free and common succage two thousang acres of land, being part and parcel of the aforesaid tract or piece of land called Mount Murray the which said last mentioned Letters Patent bearing date the sixth day of November one thousand seven hundred and sixty four we do by these present ratify, comfirme and hold for firm and effectual to all interests and purposes whatsoever any thing in these presents to the contrary thereof notwithstanding.

And we do of our special grace, certain knowledge, mere motion consent and agree that these our present Letters Patent being registered and a dockuet thereof made shall be good and effectual in law to all intents constructions and purposes whatsoever

against Us our Heirs and successors notwithstanding, any misreciting, misboundming, misnaming or other imperfection or omission of in or any wise concerning the above granted or hereby intended to be granted premisses or any part thereof. In testimony whereof we have caused the our Letters to be made Patent and the great seal of our said Province of Lower-Canada to be hereunto affixed. Withness our trusty and will beloved his Excellency Sir Gordon Drummond, Knigh commander of the most honorable and military order of the Bath, administrator in chief of the government of the Provinces of upper and Lower-Canada, vice-admiral of the same, lieutenant general commanding his Majesty forces in the said, provinces of Upper and Lower Canada and their several dependencies & & &. At our castle of St Lewis in our city of Quebec in our said Province of Lower-Canada the twenty third day of may in the year of our lord one thousand eight hundrer and fifteen and in the fifty fith years of our Reign.”

Tertio, le testament du dit feu Malcolm Fraser écuyer dans la forme olographe daté de Murray Baye ou Malbaye comté de Northumberland le dix-huit janvier mil huit cent douze par lequel le dit Malcolm Fraser donne et lègue au dit comparant son fils la jouissance et usufruit sa vie durant, de la partie de la dite seigneurie de Mount Murray, désignée au dit testament ainsi qu’il suit: “All that part of my said

seigniory of Mount Murray situated and bounded on the south East by the farm of Pointe Fraser or Pointe a Gase, and the other lands already devised to William Fraser and extending to the bounds of the said seigniory, on the north west land supposed to be nearly three leagues along the river Murray or river Malbaye including the said farm of comporté and bounded on the south west by the river Murray and bounded on the north east and east at the depth of three leagues." Qui sont tous les titres que le dit comparant a dit avoir à nous représenter, nous suppliant qu'il nous plaise le recevoir à la dite foy et hommage lige de la dite partie de seigneurie de Mount Murray relevant en plein fief de Sa Majesté. Et à l'instant s'étant mis en devoir de vassal, tête nu, sans épée ni éperons et un genouil en terre aurait dit à haute et intelligible voix qu'il rendait et portait entre nos mains la foy et hommage qu'il est tenu de porter et rendre au Roi au chateau St Louis de Québec pour raison de la dite partie du fief et seigneurie de Mount Murray. A laquelle foy et hommage nous l'avons reçu et revenons par ces présentes sauf les droits du Roi en autre chose et de l'autrui en toutes. Et le dit comparant a fait et souscrit entre nos mains le serment de bien et fidèlement servir Sa Majesté et de nous avertir et nos successeurs s'il apprend qu'il se fasse quelque chose contre son service, s'obligeant de plus de fournir son aveu et dé-

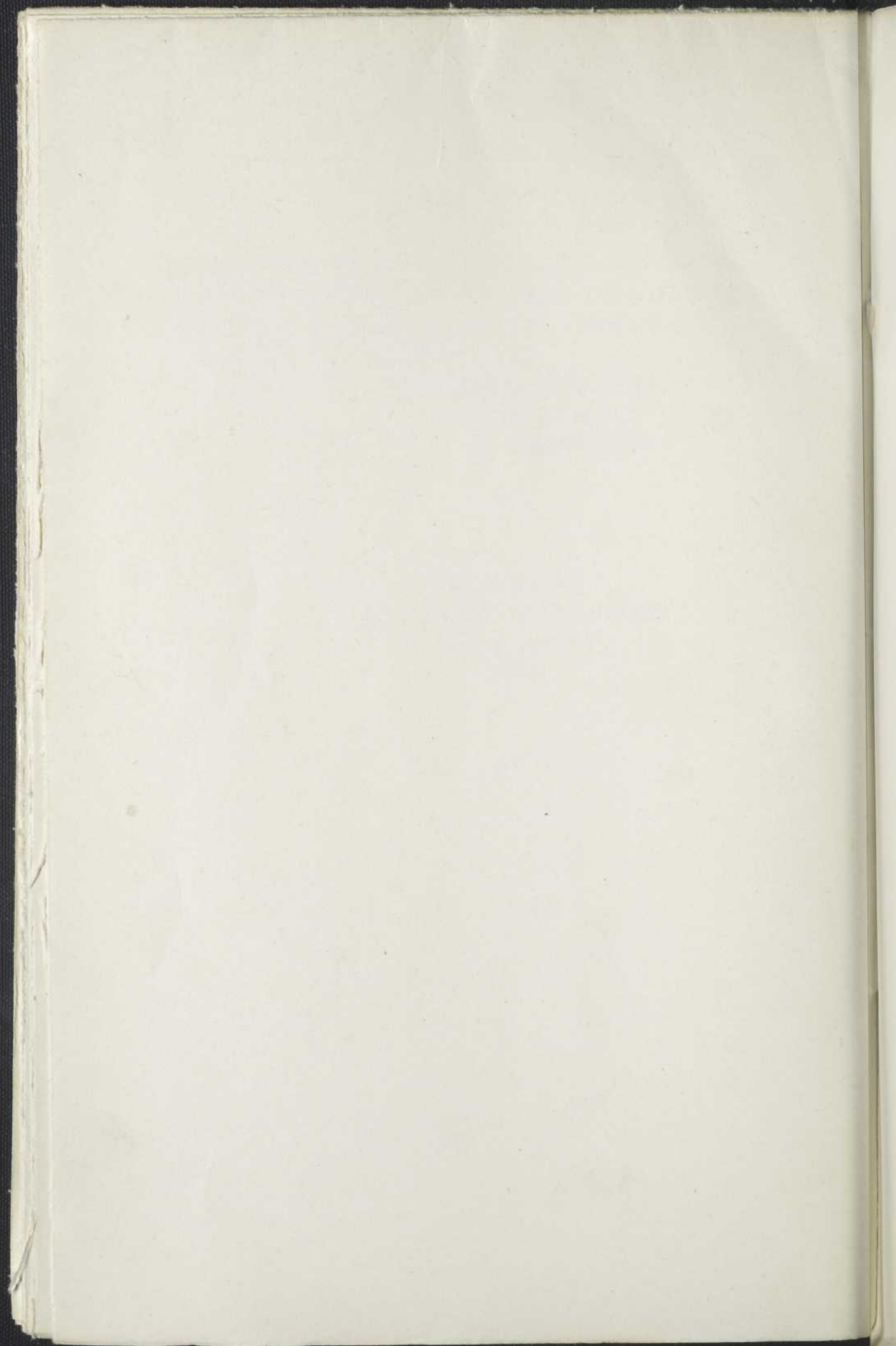
nombrement dans le temps présent par les lois, coutumes et usages de cette province. Dont et du tout il nous a requis acte que nous lui avons accordé par le présent. Et a signé avec nous.

Dalhousie Governor

J. M. FRASER,

G. VANFELSON.

Des presses de
L'IMPRIMERIE LAFLAMME, LTEE,
34, Rue Garneau,
Québec.







"Je me souviens"